



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

ÉLIXIR
DE
L'AMOUR DIVIN

EXTRAIT
DE LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST
PAR LE FEU DE L'ORAISON

TRADUIT DU TEXTE LATIN

DE
SAINT BONAVENTURE.



BRUXELLES,
H. GOEMAERE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
RUE DE LA MONTAGNE, 52.

BOIS-LE-DUC
G. MOSMANS, LIBRAIRE,
Stoofstract.

PARIS
J. B. PÉLAGAUD, IMP.-LIB.
Rue des Saints-Pères, 57.

bles pour nous et pour lui, c'est-à-dire, ... rend

(1) Dans le volume compact publié en 1854, sous le titre *d'œuvres du* baron de Stassart, nous trouvons à l'article *Fallot*, (Notices Biograp-
cienne anecdote empruntée par M. de Stassart aux manuscrits laissés
cier officier, professeur à l'école militaire, décédé en 1842. Comme elle
fait dont nous parlons, et que la vérité nous en a été attestée par l'un
présents, encore vivant, nous croyons devoir la citer ici. « Au printem-
quelques affaires m'appelant à Bruxelles, dit M. Fallot, je m'y ren-
femme; nous allâmes loger à l'*Hôtel Impérial*. L'avocat Zoude, député
par la province de Namur, et député assez influent, tant par son mérit
que pour avoir été membre du comité de constitution, logeait dans le

et nous rendit visite l'après-midi.

« Deux Messieurs viennent le demander, et apprenant qu'il est chez
sans trop de façon. L'un était le baron de Coppens (a)... L'autre était I
je n'avais jamais rencontré, et qui s'étendit néanmoins sur le canapé.
militaire toute révolutionnaire. Après quelques propos indifférents, C
Le.. « avez-vous fait voir à Zoude la lettre de La Fayette? Non. —
« faut la lui montrer. » Il l'exhibe et la lit à haute voix. Elle contenait
du trône de la Belgique, que M. Le.. avait trouvé bon d'offrir à l'hom
mondes. La Fayette s'excusait sur ce qu'il était républicain par prit
pourrait par conséquent accepter la couronne, quand même son âge
terdrait pas; mais il recommandait aux représentants belges son m
hance, M. de Merode qui, à l'en croire, avait tout ce qu'il fallait pour
selon leur cœur....

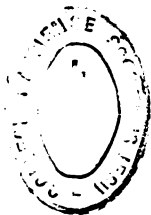
« La suite de la conversation m'apprit aussi que ce n'était que sui
duc d'Arenberg, et du prince de Ligne, que Le.. s'était adressé à I
Singulière époque que celle où l'homme qui n'aurait pas trouvé un
mille francs croyait pouvoir disposer d'un trône! »
Nous laissons de côté ce qu'il y a de peu bienveillant dans cette
flexion que nous renvoyons à son auteur: le fait en lui-même est ci
ractive suffisamment la situation.

(Note de la 3^e)

(a) Louis Coppens et non Coppin, comme le dit, par erreur, M. Fallot.

A 408 / 396

ÉLIXIR
DE L'AMOUR DIVIN





Approbation
DE L'ARCHEVÊCHÉ DE MALINES.

IMPRIMATUR.

Mechliniæ, 12 decembris 1860.

J. B. VAN HEMEL, VIC. GEN.

Imprimerie de H. Goemaere, à Bruxelles.


ÉLIXIR
DE
L'AMOUR DIVIN

EXTRAIT
DE LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

PAR LE FEU DE L'ORAISON

TRADUIT DU TEXTE LATIN

DE
SAINT BONAVENTURE.

 BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

BRUXELLES,
H. GOENAERE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
RUE DE LA MONTAGNE, 52.

—
1861

—
PROPRIÉTÉ.
—

14

VIE DE SAINT BONAVENTURE.



Celui qui devait rendre si célèbre ce nom de Bonaventure, naquit en 1221 à Bagnarea en Toscane, de Jean de Fidenza et de Marie Ritelli. Ses pieux parents lui donnèrent au baptême le prénom de son père. Dans une maladie qui faisait désespérer de lui à l'âge de quatre ans, sa mère le recommanda aux prières de saint François d'Assises, en promettant de le mettre sous sa conduite. *O buona ventura*, s'écria le saint en voyant l'effet de ses prières et il prédit que cet enfant ferait de grandes choses. Ainsi consacré au Seigneur, Jean, à qui resta le surnom de Bonaventure, fut accoutumé de bonne heure par sa mère à une vie de renoncement, d'humilité et d'obéissance. Il étonnait ses maîtres par son intelligence et ses progrès rapides. Il croissait en sagesse et en piété. Aussi Alexandre de Halès avait coutume de dire qu'il semblait qu'Adam n'eût point péché dans le frère Bonaventure.

A l'âge de vingt-deux ans, il entra avec joie dans l'ordre des Frères Mineurs, pour accomplir le vœu de sa mère. Il reçut l'habit des mains de Haymon, alors général de l'ordre. A peine eut-il fait profession qu'on l'envoya étudier à Paris. Il y fit ses études de théologie sous ce fameux de Halès, surnommé par ses contem-

porains le docteur irréfragable, puis sous Jean de la Rochelle, qui succéda à ce dernier en 1245. Nul n'avait plus de pénétration que le jeune Bonaventure pour dégager le vrai du faux, l'essentiel de ce qui n'est qu'accessoire. Aussi, après sept ans de profession, fut-il choisi pour donner à Paris des leçons de philosophie et de théologie dans la même chaire où avait enseigné Alexandre de Halès. Le jeune professeur joignait l'exemple au précepte. Brûlant de l'amour de Dieu, il avait l'art de faire de ses élèves des savants et des saints.

Saint Bonaventure et Saint Thomas d'Aquin reçurent ensemble à l'université de Paris le bonnet de docteur. Unis par une tendre amitié et par les mêmes vertus, il y eut entr'eux conflit d'humilité pour savoir qui ne passerait pas le premier. Ils demeurèrent intimement unis jusqu'à la fin de leur carrière. Trouvant un jour saint Bonaventure absorbé dans ses travaux sur saint François d'Assises, dont il écrivait la vie, le docteur angélique ne voulut pas le distraire : Laissons le Saint, dit-il, travailler pour le Saint; ce serait une indiscretion de l'interrompre.

Un frère lui disait un jour : Dieu vous a donné, à vous autres savants, de grands talents avec lesquels vous pouvez le louer et le servir; mais nous autres ignorants que pouvons-nous faire pour lui plaire? Vous pouvez aimer Dieu, répondit le Saint; c'est par là seul qu'on lui est véritablement agréable.

Son ordre, plein d'estime pour sa vertu, le choisit pour général à l'âge de trente-cinq ans, et le pape Alexandre IV confirma cette élection, malgré les prières et les instances du nouveau titulaire. Il montra autant de prudence que de capacité dans l'exercice de ses fonctions. Il fut plus heureux près du pape Clément IV

qui l'avait désigné pour l'archevêché d'York : le saint père le déchargea de ce fardeau qui alarmait son humilité.

A la mort de ce Pape, saint Bonaventure contribua beaucoup à faire tomber, en 1272, le choix des cardinaux, sur Thibaud, archidiacre de Liège, alors en Palestine, qui prit le nom de Grégoire X. En même temps saint Bonaventure s'était retiré à Paris, afin de se soustraire à de nouveaux emplois. Le Pape le nomma cardinal et évêque d'Albane. Obligé à revenir, il fut rencontré au couvent de Migel, près de Florence, par les deux nonces qui lui portaient les insignes du cardinalat. Il était occupé à laver la vaisselle ; il demanda la permission d'achever. Puis il prit le chapeau, rejoignit les nonces dans le jardin et leur rendit les honneurs qui leur étaient dus. Le Pape vint le sacrer lui-même à Florence, et lui ordonna de se préparer à porter la parole dans le concile général convoqué à Lyon pour faire cesser le schisme grec.

L'ouverture du concile eut lieu le 7 mai 1274. Saint Bonaventure prêcha à la seconde et à la troisième session. Son éloquence et son onction ravirent les Grecs, qui lui donnèrent le nom de Eutychios, équivalent de *buona ventura*. Après la quatrième session, consacrée aux moyens de faire cesser le schisme, Bonaventure, excédé de fatigue, tomba dans une défaillance accompagnée de vomissements continuels. Il mourut le dimanche matin, 11 juillet, regretté de l'Eglise entière. Le Pape lui avait administré lui-même l'extrême onction en présence de toute la cour pontificale. On l'enterra le même jour dans la maison de son ordre à Lyon. Tous les prélats du concile assistèrent à ses funérailles. Le cardinal Pierre de Tarentaise, évêque d'Ostie, appartenant à l'ordre des frères prêcheurs, célébra la messe et

prît pour texte de son sermon ces paroles de David : Je suis inconsolable de t'avoir perdu, ô mon frère Jonathas. Son discours fut si pathétique qu'il fit verser des larmes à tous les assistants. Le lendemain le pape, prononçant l'éloge du défunt en plein concile, eut la voix étouffée par les sanglots quand il dit : *cecidit columna christianitatis*, elle est tombée, la colonne de la chrétienté!

Tous les souverains sollicitèrent la canonisation de l'illustre défunt dont les miracles attestaient la sainteté. Plus tard, une bulle de Sixte V le mit au nombre des docteurs de l'Eglise. « Il joint dans ses écrits, portait la bulle, une profonde érudition à une égale ardeur de piété, tellement qu'en instruisant le lecteur il l'émeut, pénètre jusqu'aux plus intimes replis de son âme, traverse son cœur de ses aiguillons séraphiques et y répand l'admirable douceur de sa dévotion ; de sorte que notre prédécesseur Sixte IV, plein de vénération pour la grâce qui coulait de sa bouche et de sa plume, n'a pas craint de dire que *l'Esprit Saint semblait parler en lui.* »

Ses écrits sont nombreux. On ne conçoit pas qu'il en ait pu laisser autant, mêlé comme il l'a été à toutes les grandes affaires qui ont rempli le siècle où il a vécu. Le célèbre Gerson en recommandait vivement la lecture au clergé et aux fidèles. Ses ouvrages ascétiques sont des modèles. Il serait trop long de les énumérer. On ne rencontre nulle part une doctrine plus élevée, plus divine, plus capable de conduire à la piété, au témoignage de ce même Gerson. Bellarmin le considérait comme un docteur *chéri de Dieu et des hommes*. Luther lui-même a senti sa haine contre les docteurs de l'Eglise s'affaiblir devant saint Bonaventure, qu'il appelle *præstantissimus vir*, un excellent homme.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Le treizième siècle est sans contredit l'un des plus remarquables de l'ère chrétienne. Après les violentes secousses de la période barbare marquée par tant de calamités, les nations fatiguées aspiraient au repos : la force brutale céda peu à peu le pas à l'ascendant de l'intelligence. Les arts, les sciences, la poésie prirent un rapide essor. La peinture, la sculpture, l'architecture commencèrent cette glorieuse série de monuments qui étonnent la postérité. L'esprit humain atteignait à une grandeur que n'a point connue l'antiquité, parce qu'il s'inspirait aux sources vivifiantes du catholicisme.

Le sentiment du beau, du vrai, du juste, ranimait l'étude du droit, de la philosophie, de la théologie et des beaux-arts. La législation prenait des formes plus régulières. Renouant la chaîne de l'observation attentive de

la nature, la science essayait ses premières formules. Les peuples se policèrent, les mœurs s'épuraient malgré la rouille tenace des siècles précédents. On visait à la perfection, on voulait réaliser ce beau idéal dont rêvent toutes les âmes généreuses, qui l'entrevoient au milieu des ombres de la terre, lorsqu'elles s'élèvent à la contemplation des choses célestes. Un roi illustre entre tous les rois, Saint Louis, fut le génie dominant de cette époque où l'on vit de grands dévouements, de grands hommes, de grands Saints. Ils avaient eu pour précurseur Saint Bernard dont la parole de feu, qui féconda l'Europe chrétienne jusqu'au milieu du 12^e siècle, avait laissé partout des traces profondes.

Saint Dominique, Saint François d'Assises, Saint Thomas d'Aquin, pour ne citer qu'un petit nombre de noms hors ligne, ramenèrent, par l'ardeur de leur zèle et de leur piété unie à la science, les plus beaux jours de l'Eglise. A côté d'eux se plaça de bonne heure Saint Bonaventure, l'enfant de prédilection de François d'Assises qui l'avait miraculeusement sauvé de la mort au berceau. La reconnaissance le fit entrer dans l'ordre des Frères Mineurs dont il devint l'ornement.

Saint Bonaventure balançait dans le monde

la réputation de Thomas d'Aquin, son ami, son émule en talents, en vertus, en humilité. Dans le profane comme dans le sacré, il avait tout étudié, tout approfondi ; ses nombreux écrits l'attestent. C'était la tête la plus encyclopédique de son temps. Ses prévisions ont parfois devancé les découvertes de la science moderne. Mais rien n'est comparable à l'amour divin dont il était consumé ; il possédait au suprême degré l'art de le communiquer aux autres. Son cœur était comme le buisson ardent du désert : on n'approchait pas de lui sans être épuré et transformé. Ce n'était pas un homme, c'était un Séraphin qui parlait. Aussi la postérité a-t-elle ratifié le titre de *Docteur Séraphique*, que lui décerna l'admiration de ses contemporains.

L'école didactique a eu sa plus complète expression dans Saint Thomas d'Aquin ; l'école contemplative, dans Saint Bonaventure. Celui-là est l'Aristote, celui-ci le Platon du moyen-âge, s'il est permis d'établir un parallèle entre des hommes et des époques si dissemblables à tant d'égards, entre les ténèbres du paganisme où s'égarait l'intelligence humaine, et les splendeurs de la foi révélée qui brillent d'un si vif éclat dans les immortelles productions des grands Docteurs de l'Eglise. Toute-

fois, si le nom de Saint Bonaventure a conservé parmi nous tout son parfum de sainteté, il est vrai de dire qu'il est moins connu aujourd'hui par ses ouvrages que par sa renommée. On l'admire plus qu'on ne le lit.

L'injuste discrédit qui a frappé les mystiques et les écrivains ascétiques du moyen-âge n'a pas épargné Saint Bonaventure. Les causes de ce discrédit sont connues. Les langues modernes, en se perfectionnant, restreignirent l'usage du latin employé dans l'époque précédente. Bientôt les érudits se précipitèrent avec enthousiasme sur les trésors de l'antiquité profane ; préoccupés avant tout de la forme, ils négligèrent insensiblement ceux du moyen-âge auxquels la scolastique avait imprimé sa rude empreinte. Pour les beaux-espriis du quinzième et du seizième siècle, Saint Bonaventure était presque un Barbare ainsi que Saint Thomas : *Barbarus his ego sum*, aurait pu répondre le mâle écrivain, *quia non intelligor illis*. En effet, l'intelligence des choses religieuses s'obscurcit au milieu des orages de la réforme. De la réforme naquirent le scepticisme et l'impiété, dont nous avons vu, il y a soixante ans, dont nous voyons encore les fruits désastreux.

Depuis Luther, l'Eglise catholique a eu à

combattre sans relâche pour le dogme, pour la foi, pour la révélation. Ses docteurs ont lutté avec courage, avec éloquence, avec succès contre l'erreur. Parmi ces conflits où il s'agissait de la vie ou de la mort des âmes, l'école contemplative, malgré les glorieux représentants qui se sont succédé jusqu'à nos jours, fut jusqu'à un certain point paralysée dans son essor.

Quiconque savait manier la parole ou la plume payait de sa personne et faisait face à l'ennemi. La chicane des novateurs cherchait à faire jaillir l'erreur des pages naïves où s'épanchait avec candeur la piété onctueuse des saints du moyen-âge; ainsi ont procédé de tout temps les hérétiques à l'égard des écrivains orthodoxes antérieurs à leur révolte. Les controversistes catholiques, parmi lesquels il suffit de citer Bossuet, tout en vengeant les docteurs dont se glorifie l'Eglise, mirent dans leur langage une précision plus sévère, afin de ne pas donner prise à l'ennemi; leur sévérité alla jusqu'au rigorisme. Bientôt il fallut discuter les Pères de la primitive Eglise et l'Ecriture Sainte elle-même. Dans l'intervalle, les modernes devenus de moins en moins familiers avec le style du moyen-âge, perdirent de vue les chefs-d'œuvre de cette épo-

que, qui sont relégués dans les bibliothèques.

Mais aujourd'hui que les sophismes de l'hérésie ont produit toutes leurs conséquences, que l'erreur est vaincue en principe, que le bon grain est séparé de l'ivraie, que la méprise n'est plus possible entre les fruits de l'arbre de vie et les fruits de l'arbre de mort, malgré les calamités du temps et peut-être à cause de ces calamités même, le peuple de Dieu se recueille, il se prépare à l'avenir par la prière, par la méditation, par les bonnes œuvres. Il recherche partout son patrimoine sous les ruines du passé. Il se livre avec une ardeur éclairée à l'étude de l'antiquité chrétienne. La typographie lui restitue tous les jours les trésors de piété que nous ont légués les âges de foi. Des traductions mettent à la portée du vulgaire les livres écrits dans une langue qui n'est comprise que des érudits. Il est permis de s'abandonner à de pieuses espérances quand on voit le succès sans cesse croissant de ces publications. Le doigt de Dieu est là. Dans les déchirements de la société, le chrétien seul ne perd pas confiance, il sait que les promesses et les paroles de l'Évangile ne passeront point.

Il y a quelques années, M. Henri de Riancey a traduit à Paris, les *Méditations sur la vie et passion de Notre Seigneur*. Elles avaient à peine

trouvé grâce devant les rigoristes du 17^e siècle. Ils semblent n'avoir pas fait attention qu'en mettant en relief les scènes de la vie intime de J.-C., telles qu'elles ont pu se passer, Saint Bonaventure n'a pas entendu donner à ses pieuses imaginations l'authenticité des détails révélés par les Evangélistes, et lui-même s'est expliqué catégoriquement sur ce point. Mais de pareils scrupules s'évanouissent à la lecture de ces admirables *Méditations*, si propres à nourrir, à fortifier le sentiment religieux.

Nous publions aujourd'hui un autre livre ascétique qui, intitulé *Stimulus divini amoris* dans les œuvres de ce Saint, a été réimprimé à Douai, avec d'autres opuscules, sous le titre de *Amoris divini Elixir, ex passione Christi per orationis ignem extractum*. Il fut publié en 1637, chez Balthazar Beller, avec une approbation du chancelier de l'Université, de ce docteur George Colvener, qui a laissé lui-même un nom dans l'histoire. Nous entrons dans ces détails parce que l'édition de Douai, devenue très-rare, a servi de base à notre traduction, à laquelle nous conservons le titre d'*Elixir de l'amour divin*.

Ce petit volume latin, legs pieux d'un bon prêtre à un enfant, n'est pas resté stérile

dans les mains du traducteur. Jeune encore, il était à peine en état de le comprendre, qu'il en faisait ses délices. Il y cherchait des consolations, un aliment à la piété, un préservatif contre les distractions mondaines, des armes contre les passions et les sophismes ; son recours à saint Bonaventure n'resta jamais inefficace. Depuis longues années il avait conçu le dessein de le traduire en français. Les suffrages de personnes éclairées et aimant Dieu l'y ont encouragé. Il cède enfin à leurs conseils, il cède surtout au désir d'être utile aux âmes pieuses.

Toutefois il ne se dissimule ni les difficultés de cette entreprise, devant lesquelles vingt fois il a failli reculer, ni l'imperfection de son travail. Il sait mieux que personne tout ce qui lui manque pour faire passer dans notre langue les conceptions ascétiques de Saint Bonaventure revêtues de ce style tour à tour énergique ou suave, tantôt simple jusqu'à la rudesse, tantôt mesuré avec une sorte de symétrie étudiée, et presque toujours chargé d'idiotismes scolastiques qui n'ont point d'analogues en français. L'amour-propre lui conseillait de jeter la plume; il a fait taire l'amour-propre. Il s'est attaché, dans la mesure de ses forces, à être aussi fidèle, aussi littéral que

possible, préférant l'exactitude à l'élégance. Il n'a rien ajouté, il n'a rien retranché. Il s'est borné à adoucir quelques expressions que ne comporte pas la délicatesse moderne, et que saint Bonaventure a empruntées aux prophètes de l'ancienne loi. Nourri des saintes Ecritures, le docteur Séraphique en a employé le langage, qui lui était si familier. D'ailleurs, tout est saint pour les saints.

Saint Thomas pria un jour son ami de lui dire où il puisait l'onction qu'on trouvait dans ses écrits, et cette éloquence divine qui les faisait rechercher. Saint Bonaventure lui montrant son crucifix : voilà, répondit-il, le grand livre où j'apprends tout ce que j'enseigne. Rien n'est plus vrai ; ses nombreux ouvrages en sont la preuve. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à prendre au hasard quelques pages de *l'Elixir de l'amour divin*. C'est la croix qui inspire le pieux écrivain, qui embrase son cœur, qui féconde son imagination, qui le fait remonter sans cesse de la créature au créateur, qui l'identifie lui-même, pour ainsi dire, avec l'homme-Dieu, né, souffrant et mourant pour les pécheurs. Aucune plume humaine n'a trouvé des expressions si énergiques pour peindre les douleurs et l'amour du céleste martyr expirant sur le Golgotha. Le séraphi-

que contemplateur, ravi en extase, reçoit sur son corps tous les coups qui atteignent le fils de Marie, il a lui-même les mains et les pieds cloués à la croix, il porte sur sa tête la couronne d'épines, il boit le vin mêlé de fiel, il pleure, il prie, il soupire, il s'offre en sacrifice pour ses bourreaux, pour la malheureuse postérité d'Adam.

Il n'y a pas de glace qui ne fonde au souffle brûlant de Saint Bonaventure. Le zèle de la maison du Seigneur le dévore sans s'épuiser jamais. Nul n'a possédé comme lui le secret d'émouvoir les cœurs les plus engourdis. Et, toujours humble, il semble ne pas se douter de la force irrésistible de son éloquence. S'il s'élève jusqu'au troisième ciel comme Saint Paul, il en rapporte un sentiment plus vif de son propre néant. S'il goûte par anticipation les joies réservées aux élus, il se hâte de redescendre sur la terre, afin d'y recruter des convives pour s'asseoir au banquet des anges. Il s'épuise en invitations tendres et affectueuses pour gagner des prosélytes parmi ceux qui méconnaissent Dieu. Toujours à la piste des brebis égarées, quand il est parvenu à remettre dans la voie du salut un enfant de perdition, Saint Bonaventure éprouve toutes les jouissances du bon pasteur. Sa charité est vaste,

si l'on ose parler ainsi, comme celle du Sauveur : elle embrasse le genre humain dans le passé, dans le présent et dans l'éternité.

L'Elixir de l'amour divin est divisé en trois parties. La première est consacrée à la passion. Il y montre comment il faut la méditer, à quel point la méditation en est fructueuse, combien l'homme doit compatir aux souffrances de J.-C. crucifié. Il y rattache les sept dons du Saint-Esprit, les sept œuvres de miséricorde, la hiérarchie de la Cour céleste. Il met en relief dans la passion les douze fruits de l'Esprit-Saint, les dix commandements et les sept sacrements.

Dans la seconde partie, il traite des éléments de la contemplation et du progrès spirituel. Il trace d'une main sûre les règles à suivre envers Dieu et envers le prochain. Il enflamme les cœurs en leur faisant admirer les bienfaits de Dieu. Il combat à la fois le désespoir, la présomption et la tiédeur. Il fait chérir les afflictions et mépriser les jouissances terrestres. Il apprend à unir les douceurs de la vie contemplative aux mérites de la vie active. Il peint avec un charme ineffable les délices de l'amour divin dont le foyer est dans notre cœur.

La troisième partie est consacrée au calme

céleste de la contemplation : on arrive au comble de la vie contemplative en s'humiliant, en se rendant semblable à J.-C., en ne désirant que le Seigneur. L'homme alors se transforme en Dieu. L'âme s'enivre dans la contemplation et ne s'en rassassie jamais. Tout le secret pour arriver à la contemplation c'est de monter, de monter toujours sans faire de halte. L'âme ne connaît le véritable repos que dans cette marche ascendante, qui d'ailleurs est conforme à la nature des esprits. Mais, plus elle s'élève, plus elle doit se garder de la présomption et de l'orgueil, si elle ne veut être précipitée comme Satan et ses complices. Elle ne doit ni s'alarmer des tentations ni céder à celle qui trop souvent tourmente les justes au sujet de la prédestination. Il faut surtout une obéissance entière ; ils sont si rares ceux qui savent obéir ! L'humble disciple de Saint François d'Assises développe cette maxime avec un soin qui prouve combien il en comprenait l'importance. On sera étonné des prodigieuses ressources de son imagination vraiment séraphique en lisant ici ses méditations sur l'oraison dominicale, sur l'*Ave Maria*, sur le *Salve Regina*, etc.

Il ne faut pas juger la manière d'écrire et le style de saint Bonaventure d'après les précep-

tes de la rhétorique vulgaire. Son éloquence est puisée à d'autres sources que celles où s'alimente l'éloquence humaine. Méthodique dans ses divisions et ses subdivisions, comme tous les écrivains de son époque, il s'échappe sans cesse poussé par l'inspiration du moment; prompt comme la pensée, il va où l'esprit le conduit. Ses ailes de feu le transportent dans les espaces infinis; il vous entraîne avec lui, il vous subjugue, vous n'avez pas le loisir de respirer; quand il vous rend à vous-même, il vous laisse sous le poids d'un immense dégoût des choses terrestres, l'amour de Dieu vous inonde et vous déborde de toutes parts. Comment pourrait-on s'attacher encore au monde lorsqu'on a déjà entrevu le Ciel?

Ne nous étendons pas davantage sur cette œuvre admirable. Plus que tout ce que nous pourrions en dire, le nom du Saint qui l'a composée pour un humble religieux de son ordre, qu'il nomme frère Eucharistique, la recommande à l'attention des âmes pieuses. Aussi la leur offrons-nous avec une pleine confiance. Le plaisir et le profit spirituel qu'elles trouveront dans cette lecture les rendront indulgentes pour l'insuffisance du traducteur. Les érudits qui peuvent apprécier les difficultés de ce travail lui pardonneront aisément sa

hardiesse, en considération du bien que produira au sein de l'Eglise, pour l'accroissement de la piété, la mise en lumière d'un chef-d'œuvre de saint Bonaventure qui n'était jusqu'ici accessible qu'à un petit nombre de fidèles.



PROLOGUE

DE SAINT BONAVENTURE.

J'ai élevé mon âme vers vous, Seigneur, j'ai confiance en vous, mon Dieu, je ne rougirai point. Je m'appuie sur votre piété si libérale, l'admirable suavité de votre amour et de vos parfums m'attire, je suis entraîné dans les nœuds serrés de votre ardente charité. Vers vous, qui habitez les cieux, j'ai levé les yeux, illuminé par la splendeur du soleil de justice, excité par l'éclat de votre lumière; je recherche avec avidité la beauté éblouissante de votre visage rayonnant d'amour. Je suis sollicité par tout ce qu'il vous a plu d'agréer dans le fond de mon cœur. Qu'y a-t-il de plus précieux pour moi, votre indigne serviteur, que de savoir comment je puis servir un si grand maître? M'élevant donc jusqu'à votre amour, cédant aux prières d'un ami, pressé par mon zèle intérieur, j'oserai exposer en quelques méditations de quelle manière chacun doit vous rechercher avec ardeur, de quelle manière chacun peut vous trouver, de quelle manière chacun peut s'approcher de vous et se serrer à vous

dans un étroit embrassement. Bien que diverses cordes y soient touchées, cependant elles se ramènent au même point et produisent de concert une mélodie harmonieuse pour les oreilles pures. Quoiqu'un grand nombre de matières différentes y soient traitées en différents chapitres, cependant il n'en ressort rien que le progrès de l'esprit dans la voie de l'amour divin.

Si tu y trouves quelque chose qui s'écarte de ce but, pieux lecteur, tu auras raison de le corriger. Mais que ta critique soit indulgente pour les imperfections, parce qu'elles viennent de la simplicité et non de la malice. Car dans ces méditations tu trouveras des formes diverses, afin que la variété du sujet et de la forme épargne de l'ennui au lecteur et élève plus sûrement aux choses célestes son âme éclairée par des rayons divers, fortifiée par des nourritures diverses, attachée par une variété abondante.

Pour toi, mon frère Jean de l'ordre des Frères Mineurs, qui as reçu le nom d'*Eucharistique*, accepte ce léger don que ton humilité a souvent réclamé de mon indignité. Ne raille pas de mon ignorance, souris plutôt comme une bonne mère au bégaiement d'un enfant, au tressaillement de ses membres non encore développés. Je sais que tu aimes la simplicité et que ton appétit s'accommode avec délice même des mets rustiques, car ton désir est insatiable et tu saisis ardemment ce qui t'est offert. Ouvre donc la bouche et incorpore

les choses, quoiqu'informes, contenues dans cet écrit. Elles sont préservatives et conservatives de l'humide radical, car je les ai recueillies sur l'arbre de la vie. Prends garde que l'arbre de la science ne te détourne de cet aliment, que tu ne craignes de paraître nu devant Dieu, que tu ne trouves savoureux ce qui est insipide et insipide ce qui est savoureux.

Ici l'homme dévot trouve la manière de prier, de vivre et de méditer, le juste est détaché des choses basses, il est porté à la vie intérieure et entraîné avec charme aux régions les plus élevées. Celui donc qui veut croître dans la perfection doit lire ce que j'écris et s'y conformer avec la grâce de Jésus-Christ crucifié qui l'inonde.

SECOND PROLOGUE.

Mon doux Seigneur Jésus, frappez de la suave et salutaire plaie de votre amour jusqu'à la moëlle de mon âme. Blessez d'une charité vraie, ferme et apostolique les entrailles de mon âme, afin qu'elle brûle en réalité, qu'elle languisse et se liquéfie toujours dans votre amour et dans le désir de vous posséder. Que mon âme soit embrasée, qu'elle se consume sur le seuil de votre demeure, qu'elle désire se dissoudre et habiter avec vous.

Faites que mon âme ait toujours faim de vous seul qui êtes le pain de vie descendu du Ciel, le

pain des anges, la réfection des âmes saintes, notre pain quotidien et supersubstantiel, doué de toute saveur, de toute douceur, de tout l'agrément de la suavité, sur lequel les anges aiment à reposer leurs yeux. Que mon cœur ait toujours faim de vous, qu'il se repaisse toujours de vous, que les entrailles de mon âme soient toujours remplies de votre saveur. Qu'elle ait toujours soif de vous, source de la vie éternelle, source de la sagesse, source de la lumière éternelle, torrent de volupté et d'abondance dans la maison de Dieu. Qu'elle tâtonne vers vous, vous cherche, vous trouve, qu'elle tende vers vous, vous atteigne, vous médite, parle de vous et fasse tout pour l'honneur et la gloire de votre nom, avec toute humilité et discernement, tout amour et délectation, avec toute facilité et perfection, avec patience et tranquillité parfaite, avec toute longanimité et persévérance jusqu'à la fin, pour que vous seul soyez toujours mon espoir, ma joie, mon contentement, ma confiance, ma richesse, mon amour, mon repos, ma tranquillité, ma douceur, ma suavité, ma nourriture, ma réfection, ma tutelle, mon soutien, mon attente, mon refuge, mon secours, mon rafraîchissement, ma patience, ma protection, ma caution, l'objet de mes discours, de mes pensées et de mes actes, mon trésor dans lequel seul soit enraciné fermement d'une manière solide et inébranlable mon esprit ainsi que mon cœur. Ainsi soit-il.

ELIXIR DE L'AMOUR DIVIN.



Première partie.



CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE.

1. — Dieu s'est uni à nous pour que nous nous unissions à lui.
2. — Aveuglement de l'esprit humain sur ce point.
3. — Comment l'homme doit méditer de bon cœur la passion de Jésus-Christ, et combien cette méditation est profitable.
4. — Admirable ravissement de saint Bonaventure.
5. — Touchante exhortation à entrer dans les plaies de Jésus-Christ crucifié.
6. — Précaution importante.



1. — Accourez de toutes parts, ô hommes, et considérez la charité de Dieu envers vous, votre aveuglement et votre méchanceté envers lui. Car si le Fils de Dieu a voulu être indissolublement uni à la nature humaine, à combien plus forte raison votre âme ne devrait-elle pas s'unir à lui

indissolublement? Si le Fils de Dieu a voulu s'unir une cendre si vile avec une si grande ferveur de charité, avec combien plus d'empressement chacun ne devrait-il pas ouvrir son cœur pour le recevoir pieusement? Quelle est la folie de l'âme qui néglige cela et préfère s'attacher à du fumier! En effet, le Fils de Dieu ne s'est pas revêtu de chair pour que l'homme s'attache à la chair; mais, comme lui-même subsistant dans la chair l'a macérée et a méprisé les choses charnelles, tandis que son âme restait toujours attachée à Dieu le Père, de même l'homme doit mortifier la chair et toujours s'élever vers les choses divines.

2. — O prodigieux aveuglement de l'homme! Il est composé de l'âme et de la chair. L'âme est sans comparaison meilleure et plus noble que la chair. Néanmoins il perd tout son temps à choyer la chair, à rechercher ce qu'elle exige, et il néglige son âme comme si elle n'était rien, et il ne songe ni à la repaître ni à la nourrir ni à la reposer dans le sein du souverain Créateur, tandis qu'il peut obtenir cela sans comparaison plus aisément, plus suavement, plus délectablement et plus facilement. En effet, de toutes parts Dieu s'offre à l'homme et n'exige d'autre salaire que la mémoire de la mort de son Fils. Or, les choses corporelles s'échappent sans cesse, et personne, même au prix de tous les soucis, de toutes les fatigues, de tous les tourments imaginables, ne peut les posséder entièrement dans ce monde, à

moins qu'on ne veuille dire que celui-là les possède toutes entièrement qui les méprise toutes entièrement. Mais voilà ce que fait l'âme, et l'on doit s'en étonner, légèrement poussée par la chair, sans toutefois y être contrainte. Car elle se soumet volontairement à la chair et tâche de satisfaire ses caprices, tandis qu'elle dédaigne de se soumettre à Dieu, malgré toutes ses exhortations, malgré la réception de ses grâces, malgré ses inspirations intérieures, et elle refuse de faire la volonté de Dieu pour son propre bien et pour son utilité personnelle. Certes, si l'âme n'était pas pire que tous les animaux, elle devrait par-dessus tout aimer Dieu à qui elle est semblable et ne pas se soucier du reste.

3. — Si donc, ô âme, tu aimes la chair, n'en aime point d'autre que celle de Jésus-Christ. Car celle-ci a été offerte sur l'autel de la croix pour ton salut et celui de tout le genre humain; réfléchis chaque jour dans ton cœur sur sa passion. La méditation continuelle de la passion de Jésus-Christ élèvera l'esprit et t'apprendra ce qu'il faut faire, méditer, savoir et comprendre. Elle t'enflammera pour les choses ardues, elle te fera chercher à être avilie, méprisée, affligée. Elle te réglera tant dans la pensée que dans la parole et dans l'action. O passion désirable! O mort admirable!

Quoi de plus admirable que de voir la mort vivifier, les blessures opérer la guérison, le sang

produire la blancheur et purifier l'intérieur, une douleur excessive engendrer une excessive douceur et l'ouverture du côté droit unir le cœur au cœur? Mais ne cesse pas d'admirer parce que le soleil obscurci brille plus qu'à l'ordinaire, parce que le feu éteint enflamme davantage, parce que la passion ignominieuse glorifie.

Mais, chose vraiment admirable, le Christ brûlant de soif sur la croix, enivre; nu, il pare des vêtements de la vertu; ses mains clouées au bois nous dégagent, ses pieds percés nous font courir; en rendant le dernier souffle, il inspire la vie; en mourant sur la croix, il convie au royaume céleste.

O passion aimable et admirable qui fait devenir étranger à lui-même celui qui la médite et le rend non-seulement angélique mais divin! Car par la méditation placé au milieu des tourments de Jésus-Christ, il contemple sans cesse son Seigneur souffrant, sans se voir lui-même, il veut soutenir la croix avec lui, il veut supporter avec lui sans effort tout, le bien ou le mal, et il renferme dans son cœur celui qui tient du doigt le ciel et la terre. Il veut être couronné d'épines avec lui et il est lui-même couronné par l'espérance de la gloire. Il veut avec lui se glacer le corps sans vêtements sur la croix, et il est brûlé des extrêmes ardeurs de l'amour. Il veut boire avec lui le vinaigre, et il est abreuvé d'un vin d'une ineffable douceur. Il veut en se posant sur

la croix avec lui, se faire son propre jouet, et il est honoré par les anges, et la bienheureuse Vierge l'adopte pour son fils. En voulant s'affliger avec lui, il est consolé et il éprouve une vive allégresse. Avec le Christ il veut être suspendu sur la croix, et le Christ l'embrasse avec douceur. Avec lui il veut pencher la tête remplie de la crainte de la mort, et le Christ lui relevant la tête lui donne un suave baiser.

4. — O mort aimable! O mort délectable! Pourquoi n'ai-je pas été substitué à cette croix afin que le Christ fût crucifié avec mes pieds et mes mains? Certainement j'aurais dit à ce Joseph d'Arimathie : ne détachez pas Jésus de moi, mais ensevelissez-moi avec lui dans le sépulcre, car je ne veux plus désormais être séparé de lui. Mais si je ne peux pas maintenant le faire avec mon corps, je veux du moins le faire avec mon âme. Car il est bon d'être avec lui, et je veux dresser en lui trois tentes, l'une dans les mains, l'autre dans les pieds et une troisième fixée à jamais dans le côté, où je prétends reposer, dormir, veiller, boire, manger, lire, adorer et traiter de toutes mes affaires. Là je parlerai à son cœur, et j'obtiendrai de lui tout ce que je voudrai.

En agissant ainsi, je suivrai les traces de sa douce mère dont l'âme a été percée d'un glaive à la passion de son fils; blessé moi-même je l'entreprendrai hardiment du reste et je la détermi-

nerai elle-même à tout ce que je désirerai. Et non-seulement je paraîtrai crucifié avec son fils, mais, retournant à la crèche, je m'y coucherai enfant avec lui, afin de mériter que ses mamelles m'y allaitent avec son fils. Je mêlerai donc le lait de la mère avec le sang du fils et je m'en ferai un délicieux breuvage.

O aimables plaies de Notre Seigneur J.-C. ! Car comme je m'y glissais pour ainsi dire les yeux ouverts, mes yeux même furent remplis de sang ; et ainsi n'apercevant rien d'autre, j'ai commencé à entrer, tâtant de la main, enfin je suis parvenu jusqu'au fond des entrailles de sa charité, elles m'ont enveloppé de toutes parts et je n'ai pas pu rebrousser chemin. C'est pourquoi j'y séjourne, je me nourris des aliments dont il se nourrit et je m'y enivre de son breuvage. Là si abondantes sont mes délices que je ne puis, que je ne saurais les raconter. Et celui qui fut jadis dans un sein virginal pour les pécheurs daigne maintenant me porter, moi son esclave, dans ses entrailles. Mais je crains beaucoup que le terme de la gestation n'arrive et que je ne sois déchu des délices dont je jouis. Toutefois, s'il m'enfante, il devra certainement comme une mère m'allaiter de ses mamelles, me soulever de ses mains, me porter dans ses bras, me baiser de ses lèvres, me réchauffer dans son sein. Ou bien, à coup sûr, je sais ce que je ferai. Aussi souvent qu'il m'enfantera, comme je sais que ses plaies sont toujours ouvertes, par

elles je rentrerai dans ses entrailles et je réitérerai autant de fois qu'il sera nécessaire pour que je sois incorporé à lui d'une manière inséparable.

5. — O aveuglement des fils d'Adam qui ne savent pas entrer dans J.-C. par ses plaies ! Ils travaillent au-dessus de leurs forces en vain, et les portes du repos sont ouvertes devant eux. Ignorez-vous que le Christ est la joie des bienheureux ? Pourquoi donc tardez-vous d'entrer dans cette joie par les ouvertures de son corps ? Comment êtes-vous en proie au délire ? La félicité des Anges est là, il y a brèche dans la circonvallation et dans les murs, et vous négligez d'entrer ? Attendez-vous peut-être que votre corps soit dissous au préalable, ne croyant pas que dès maintenant l'âme puisse se reposer dans le Christ ? Mais, croyez-moi, ô homme, si vous voulez entrer en lui par ses étroites ouvertures, votre corps y trouvera non-seulement la vie, mais aussi le repos et une douceur admirable ; ce qui est charnel et tend aux choses charnelles, en entrant ainsi par les plaies, deviendra spirituel au point que toutes délices autres que celles qui s'y font goûter, vous les réputerez néant. Bien plus, si par obéissance ou par un intérêt quelconque, votre âme ordonnait de faire retraite, la chair captivée par cette douceur dirait qu'il faut y rester.

Et s'il en arrive ainsi du corps, de quelles grandes délices ne croyez-vous pas que doit jouir l'âme qui par ces entrées s'est unie au cœur de

J.-C. ? A coup sûr, je ne puis vous l'exprimer, mais faites-en l'expérience et vous le saurez. Voyez : il vous est ouvert une pharmacie remplie de tout genre d'aromates, et riche en substances médicinales. Entrez donc par les fenêtres des plaies, et acceptez un remède salubre, restaurant, préservatif et conservatif. Là recevez quelle espèce vous voulez. Tout ce que vous désirerez de plus délicat, de plus exquis en électuaire, vous pouvez le prendre.

Si vous aimez aussi à vous enduire d'onguents suaves, ne différez pas d'entrer par ces plaies. Elle est ouverte, la porte du Paradis : le glaive vibrant a été écarté par la lance d'un soldat. Voilà le bois de vie perforé tant dans les branches que dans le tronc ; si vous ne placez dans les trous vos pieds, c'est-à-dire vos affections, vous n'en pourrez cueillir les fruits. Il est ouvert le trésor de la divine sagesse et de la charité éternelle. Entrez donc par l'ouverture des plaies et avec la science vous posséderez les plus grandes délices.

O heureuse lance, ô heureux clous qui avez mérité de faire une ouverture de ce genre ! Oh ! si j'avais été à la place de cette lance, je n'aurais point voulu sortir du côté de J.-C. , mais j'aurais dit : voici mon repos dans les siècles des siècles, j'habiterai ici car j'ai choisi ici ma demeure.

O insensés au cœur tardif ! Pour posséder une chose vaine, vous entrez par des portes incertaines, et bien des fois vous ne pouvez plus sortir ;

et pour posséder le fils de Dieu, le souverain bien, l'éclat de la splendeur éternelle, vous refusez d'entrer par les portes ouvertes de ses plaies.

O âme créée à l'image de Dieu, comment peux-tu te contenir davantage? Voilà ton époux bien-aimé, meurtri pour toi, déjà en possession de sa gloire; il désire t'embrasser et te prodiguer les plus doux baisers, et tu ne t'empresses pas vers lui? Dans un excès d'amour, il s'est ouvert le flanc pour te livrer son cœur. Il a voulu aussi que ses mains et ses pieds fussent percés, afin qu'arrivée à lui tu puisses faire entrer tes mains dans les siennes, tes pieds dans les siens et que tu sois inséparablement unie à lui.

Je vous en conjure avec l'apôtre : tentez tout, tâchez d'expérimenter ce que je vous dis. Si vous vous y trouvez bien, ne bougez plus. Je ne doute pas que, si vous en aviez fait l'expérience, tout, hors de Jésus, ne vous parût amer. Une fois entré, vous voudriez que ces plaies se refermassent sur vous pour vous rendre l'issue impossible; vous vous récrieriez contre votre aveuglement passé et contre celui des autres. En attendant, vous serez épris des délices que vous éprouverez, votre cœur s'embrasera alors comme si l'âme faisait des efforts pour sortir du corps, afin d'habiter éternellement dans les plaies de J.-C. Tant de ferveur et de douceur enivreront votre âme que vous pourrez à peinc la détourner vers autre chose.

O blessures qui blessent les cœurs de roc, qui

enflamment les esprits glacés et qui liquéfient les poitrines de diamant à force d'amour ! Elles sont certainement notre vie, notre douceur, notre espérance.

6. — Si par la méditation de la passion vous arrivez à ce degré de jouissance dont j'ai parlé ou à un plus élevé, prenez garde de méditer la passion elle-même à cause de quelque douceur temporelle ; mais, reconnaissant les bienfaits de votre Createur, faites-le pour vous enflammer de son amour. Et voici quelle doit être votre oraison continuelle :

Oraison dévote.

Seigneur, père tout-puissant, Dieu éternel, à cause de votre libéralité, de celle de votre Fils qui a souffert pour moi la passion et la mort, à cause de l'éminente sainteté de sa mère et eu égard aux mérites de saint François et de tous les saints, accordez à moi, pécheur tout à fait indigne de vos bienfaits, la grâce de n'aimer que vous, d'avoir toujours soif de votre amour, de garder sans cesse dans le cœur le bienfait de votre passion, de reconnaître ma misère et de désirer d'être foulé aux pieds et méprisé de tous ; querien ne m'attriste que mes fautes. Ainsi soit-il.

CHARITRE II.

SOMMAIRE.

1. — Six moyens admirables par lesquels l'homme doit tâcher de compatir à Jésus-Christ crucifié.
2. — Lamentation de l'âme qui ne se sent pas compatir à Jésus-Christ crucifié.
3. — Reproche de notre dureté.

—

1. — Pour compatir à Jésus-Christ crucifié, ayez soin d'abord de vous unir à lui, autant que vous le pouvez, par un fervent amour. Car plus fervemment vous l'aimerez, plus vous compatirez à sa passion, et plus vous y compatirez plus s'enflammera votre amour envers lui. De là augmenteront de plus en plus en vous réciproquement la dilection et la compassion jusqu'à ce que vous arriviez à un état parfait, à moins qu'il ne soit arrêté par quelque misère gisante en vous.

Et principalement étudiez-vous à dépouiller toute présomption, toute défiance et toute négligence. Car un si noble ouvrage l'homme doit l'aborder avec humilité, confiance et vigueur et avec toute la pureté de cœur possible. Et quoique

l'homme doive se considérer lui-même comme indigne et méchant, néanmoins il doit persister parce que Jésus-Christ a été crucifié pour les pécheurs.

D'abord donc soyez uni à lui par l'amour, de manière que votre cœur paraisse désormais attaché à lui et non à vous. Car alors comment ne sentiriez-vous pas ses blessures? ou quelles souffrances éprouvera-t-il sans qu'elles affectent votre cœur? Etudiez-vous donc, autant que vous le pouvez, à faire entrer totalement en lui votre cœur; hors de lui croyez que vous n'êtes rien, et vous n'aurez pas plus de souci de vous hors de lui que du néant.

Que toute votre sollicitude pour le moment se tourne vers votre Seigneur souffrant. Car, quoi que vous soyez, vous êtes à lui et vous ne devez rien montrer de vous à un autre. Si donc vous êtes transformé en lui, je ne puis pas croire que vous ne soyez pas blessé de ses blessures, ni pénétré de ses outrages, de ses humiliations, de ses opprobres. Alors le degré de douceur et de jouissance où vous pourrez atteindre, le Seigneur vous le fera expérimenter par sa miséricorde. Car ma plume est impuissante à vous l'exprimer.

Et si ces choses vous paraissent trop relevées et que vous n'y puissiez pas atteindre au gré de vos désirs, vous pouvez vous y exercer d'une manière plus grossière, telle que je vais l'exposer. Vous devez vous figurer la douleur que vous en-

durerez si l'on vous écorchait comme saint Barthélemi, si l'on vous grillait comme saint Laurent ou si la dent des bêtes féroces vous déchirait les chairs jusqu'aux os. Imaginez aussi d'autres supplices à volonté et d'autres tourments, et lorsque vous les appliquant par la pensée vous aurez conçu quelque horreur d'une souffrance excessive, alors réfléchissez que les douleurs que vous éprouveriez dans ces circonstances, sont moins grandes et moins intolérables que celles qu'a endurées Notre-Seigneur Jésus-Christ pour vous, vil pécheur. Alors réfléchissez dans votre cœur aux angoisses et aux afflictions qu'il a subies, au grand amour qui l'y a porté ; et dans de semblables méditations que votre cœur s'affecte autant qu'il peut de ces douleurs, et, comme si vous les enduriez, répandez des larmes amères. Il n'y a pas de doute qu'elles ne se changent en douceurs infinies.

Et si cela ne suffit pas pour vous, procurez-vous un fouet bien conditionné et flagellez-vous sérieusement en secret, ne ménageant pas votre corps jusqu'à ce qu'il soit endolori. Alors, quand vous éprouverez la douleur, reportez vos pensées vers Jésus-Christ souffrant et méditez sur ce que, pour vous, vil tas de boue, votre bien-aimé époux, votre amour, le désiré de votre âme, la consolation des anges, la récompense des bienheureux, Jésus-Christ a voulu endurer dans son corps des douleurs sans comparaison plus intenses. Et ne

doutez pas que ce dernier remède ne vous profite beaucoup, parce que, par la souffrance l'homme apprend à compatir à la souffrance.

A tout cela ajoutez l'oraison, priez pour ainsi dire sans relâche le Seigneur Jésus-Christ, afin que par ses blessures il blesse votre esprit, qu'il vous blesse par des souffrances même et que sa libéralité vous octroie ce que vous désirez.

Et si tout cela n'est pas suffisant, prenez-vous en horreur comme un tas de boue à cause de la dureté de votre cœur, pleurez amèrement et dites : Jusques à quand la dépravation de mon cœur prévaudra-t-elle contre mon Seigneur Jésus souffrant ? Ses blessures ont vaincu la puissance du démon, elles ont surmonté la corruption contagieuse de mon premier père, elles ont brisé les portes de l'enfer et ouvert les portes du Paradis ; néanmoins la malice abonde tant dans mon cœur qu'il ne se rend pas à une bonté si éminente. Qu'y a-t-il donc d'aussi méchant que moi ? Qu'y a-t-il de plus grand que la perversité de mon cœur ? Hélas ! que ferais-je, moi assez infirme pour ne pouvoir tirer remède de la passion de Jésus-Christ mon Seigneur ? Que mes yeux ne cessent de pleurer jusqu'à ce que l'abondance de mes larmes fasse fondre la dureté de mon cœur. Hélas ! hélas ! Où irai-je loin de votre esprit ? Que ferai-je, dès que je ne puis trouver la vie de mon âme ni goûter la souveraine effusion de la clémence divine ? Je m'assiérai sur le fumier et je

raclerai avec un tesson le pus de mon âme, je m'affligerai de tout et je ne m'épargnerai aucunement jusqu'à ce que dans l'affliction j'aie trouvé mon Seigneur affligé.

Certes, il est étonnant combien l'homme a de patience pour lui-même, qu'il voie une si grande perversité de son cœur sans en être désolé. O cœur méchant au point d'être diabolique! Jusques à quand résisterez-vous à une immense libéralité?

Pourquoi vous délectez-vous plus dans les plaies du péché que dans celles de Jésus-Christ? Pourquoi compatissez-vous plus à une légère piqûre de votre pied qu'à la gravité de la mort de votre Seigneur, qu'aux excessives douleurs de sa tête, de Jésus-Christ votre vie et votre âme? Ya-t-il une stupidité, une démence plus grande? O homme, ne trouvez-vous pas que vous aimez davantage celui à qui vous compatissez davantage dans la douleur? N'est-il pas vrai que vous aimez plus votre pied que votre Seigneur? En effet, dans un léger mal vous compatissez plus à votre pied et vous y concentrez en quelque sorte votre cœur. Quant au Seigneur votre Dieu dans l'angoisse et la plus grande douleur, vous ne vous en occupez guère, et votre cœur ne s'incline pas vers lui.

O aveuglement immense! Vous êtes pire que les serpents qui dans les tourments, pour protéger la tête, exposent tout le corps aux coups de

l'ennemi. Mais il semble que comme des membres pourris nous soyons déjà retranchés de Jésus qui est notre tête, puisque, lui blessé, nous ne sentons pas ses blessures. Hélas ! Hélas ! Seigneur, pourquoi m'avez-vous créé, si je ne dois pas être réuni à vous ? Ou, si je vous suis uni, pourquoi ne suis-je pas pareillement blessé avec vous ? C'est pour moi, Seigneur, c'est pour moi et non pour vous, que vous avez été blessé ; et c'est vous qui avez les blessures et non pas moi. Qu'est-ce que cela veut dire ? Ce n'est pas vous, c'est moi qui devrais recevoir les blessures, car c'est moi qui ai péché, qui ai commis l'iniquité. Mais vous, brebis innocente, qu'avez-vous fait ? Je vous en conjure, que ces blessures retournent sur moi et sur la maison de mon père. Rendez-nous, Seigneur, rendez-nous nos blessures, de crainte qu'en conservant celles d'autrui, vous, innocent, ne paraissiez coupable ; ou, du moins blessez en même temps nos cœurs avec le vôtre. Je veux mourir, si vous ne blessez mon âme. J'ai horreur de voir mon cœur intact, lorsque je considère mon Sauveur crucifié pour un être vil comme moi. Ou bien, Seigneur Jésus, associez-moi à vos blessures, ou bien permettez-moi de me percer d'un glaive matériel. Je ne veux pas, Seigneur, vivre sans blessures, puisque je vous vois blessé.

Si tout cela est sans efficacité pour vous, vous êtes indigne d'un si noble bienfait. Considérez-vous non plus comme un homme mais comme

une bête. Allez habiter avec les animaux sauvages, car vous êtes indigne de vivre avec les autres hommes. Peut-être cependant, si vous vous humiliez beaucoup, celui qui a considéré la bassesse de sa servante aura-t-il égard à l'humilité de votre âme; il vous donnera un cœur nouveau pour connaître votre Seigneur et votre Dieu souffrant.

Mais quand, Seigneur Jésus, quand cela sera-t-il? Différer, Seigneur, c'est ma mort; si vous tardez beaucoup, je serai liquéfié dans le désir, et alors les blessures ne pourront laisser en moi d'empreintes permanentes. Car mon âme, Seigneur, commence déjà à s'étioler, et je suis comme réduit à rien en désirant d'être consolé par vos blessures. O Seigneur Jésus, où est votre sagesse? Ignorez-vous qu'il vaut mieux pour vous d'avoir une créature blessée que réduite au néant? Ne différez donc pas de me frapper, je vous en conjure, de crainte qu'un long délai ne perde celui qu'a racheté votre précieux sang. Accourez, accourez, Seigneur Jésus, accourez, et frappez-moi, car peut-être, si vous tardez, ne trouverez-vous plus rien de moi.

Mais, hélas, hélas! dans quel avilissement suis-je tombé! car il semble que Dieu, qui aime ses ennemis, me hâisse. Suis-je donc devenu plus que son ennemi? Pour racheter ses ennemis, il a voulu être blessé à mort, et moi je tombe en défaillance et il semble ne pas prendre souci de moi. Je ne demande pourtant point qu'il reçoive de

nouvelles blessures pour moi, mais qu'il m'applique les siennes comme à un cadavre, et je recouvrerai la vie.

Seigneur Jésus, vous avez voulu que le fer, créature inanimée, entrât dans votre corps pour le blesser, et vous ne permettez pas que moi, votre créature intelligente, j'entre en vous par les blessures déjà faites ! Qu'est-ce que cela signifie ? Mon cœur est-il plus dur et plus vil que le fer ? Pensez-vous qu'il soit plus cruel ? Mais ma cruauté ne vous nuira pas, si j'entre, puisque vous êtes désormais impassible. En effet, si souvent que j'entre par vos plaies, que je circule dans vos membres, que je dévore vos chairs par amour, vous resterez toujours impassible, et mon appétit sera rassasié de manière toutefois qu'il s'allumera davantage.

Mais pourquoi crier plus longtemps ? Vous tardez, vous n'arrivez pas, et, épuisé par le désir, je commence à extravaguer. L'amour et non la raison me guide, je cours avec violence partout où il vous plaît de m'attirer. Ceux qui me voient raillent, ils ne savent pas que je suis ivre d'amour. Ils disent : pourquoi cet insensé vocifère-t-il sur les places publiques ? Ils ne remarquent pas combien grand est mon désir. Ils ignorent que l'excès de votre amour paralyse les sens, et que celui qui vous cherche avec ferveur fait abandon de tout et de lui-même ; que celui qui vous cherche avec un cœur pur, se soucie si peu des choses

extérieures que le plus souvent il ne remarque pas ce qu'il fait lui-même.

Venez, Seigneur, venez, bon Jésus, ne tardez plus, de peur que par excès de désir je ne perde totalement le sens. Peut-être exigez-vous que lorsque je serai isolé de tout, j'entre avec plus de pureté par vos glorieuses plaies avec lesquelles vous blesserez alors complètement celui qui vous aime. Alors, je crierai, je dirai : Hélas ! malheur à moi, Seigneur Jésus ! comment vous vois-je cruellement blessé, de quelle douleur je vous vois accablé ! Qui m'accordera de mourir pour vous, ô doux Seigneur Jésus ? Vous, vivre dans de si grands tourments ! Je ne puis en soutenir la vue, j'ai une indicible horreur de vous y voir. Et si vous en étiez délivré, ce serait ma mort. De toutes parts donc les angoisses m'entourent, et je ne sais que choisir, si ce n'est d'être pareillement crucifié avec vous. En considérant vos angoisses, je m'éteins en moi-même, et déjà je suis à demi-mort de douleur et de colère parce que vous supportiez tant de maux pour moi. Qu'avez-vous fait, Seigneur ? Pourquoi êtes-vous monté sur la croix pour un être si abject ? Et que suis-je, moi, vil ver de terre, exécration pourriture, pour que vous, le maître de toutes choses, vous ayez dû être ainsi tourmenté, vous la sagesse du Père ? Pourquoi avoir fait un tel échange, de la vie pour la mort, de la vérité pour la vanité, de la grâce pour la malice, de la gloire pour la misère ! Qui pourra

penser ou expliquer pourquoi vous, le puissant, vous avez agi ainsi ?

Votre amour a été trop grand, et en cela s'est révélé l'abîme de votre immense bonté. Je ne vois en vous aucune cause de mort autre qu'une surabondance de charité. Ne valait-il pas mieux, bon Jésus, que je ne fusse pas, plutôt que de vous donner la mort une fois que j'ai été créé ? Et pourquoi de douleur ne déchiré-je pas mes chairs ? Et pourquoi toute créature ne me met-elle pas en pièces, moi qui ai été l'occasion de votre mort ? Ne semble-t-il pas prodigieux que je puisse considérer qu'un si grand et si bon Seigneur est mort pour un être vil comme moi, sans que je meure aussitôt d'un excès de tristesse ? Et comment, si cela n'était pas contraire à votre volonté, ne me tué-je point de désespoir avec un glaive matériel, moi qui ai été l'occasion de votre mort ?

Je dois donc me contenir avec la même patience que j'aurais en voyant devant moi un ennemi qu'au fond du cœur je voudrais tuer, bien que je n'osasse pour un motif quelconque.

N'est-il pas affreux qu'après l'admirable et salutaire bienfait de votre passion, je ne cesse de pécher sous vos yeux, comme si votre passion n'était rien ? Vous vous êtes donné à moi et je vous renie ; vous avez dissipé les ténèbres et je les recherche ; vous avez rejeté le monde et je le choisis. Ne voyez-vous pas, ô très-patient Seigneur Jésus, que toujours je m'efforce de faire le con-

traire de votre volonté et que je vous résiste ouvertement en face ? Si vous dites : je ne veux pas que tu fasses ceci, moi je le veux faire ; si vous dites : je veux que cela se fasse, moi je dis non. Je sais que vous êtes mon Seigneur, mon souverain bien, et je ne suis que néant. Et comme si vous n'étiez rien je ne regarde pas vers vous, je tourne la face de mon cœur et de mon corps vers des choses vaines et parfois vers ce qu'il est honteux de nommer. Mon cœur s'y attache d'un lien d'amour tel qu'il ne peut s'élever vers vous, à qui il appartient : détestable abus, assurément.

Mais est-ce que vous avez voulu mourir inutilement pour moi, doux Seigneur Jésus, qui auriez aussi perdu pour rien celui que vous aviez acheté si cher ? Faites-moi mourir avec vous et transpercez-moi de même, afin que je ne puisse plus me séparer de vous, et que je vive avec vous à jamais. Ainsi soit-il.

Oraison dévote.

Seigneur Jésus-Christ, blessez mon cœur de vos blessures, et enivrez de votre sang mon âme, afin que, de quelque côté que je me tourne, je vous voie toujours crucifié ; que tout ce que je regarderai m'apparaisse teint de votre sang, afin qu'ainsi toujours tendant à vous, je ne puisse rien trouver que vous, rien voir que vos plaies. Que ce soit ma consolation, ô Seigneur, que de parta-

ger vos blessures, que ce soit ma plus intime jouissance que de méditer quelque chose qui vous concerne. Que mon cœur, ô bon Jésus, n'ait pas de repos qu'il ne vous ait trouvé, vous qui êtes son centre naturel. Qu'il y repose, qu'il y borne son appétit. Ainsi soit-il.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE.

Méditation sympathique sur la douleur qu'a éprouvée la bienheureuse vierge Marie le jour de la mort de son fils.

1. — Extase de la Vierge.
 2. — Le pécheur demande à compatir.
-
-

1. — Près de la croix de Jésus était debout sa mère. O ma reine, où étiez-vous ? Seulement près de la croix ? Ou plutôt sur la croix elle-même avec votre fils ; vous étiez crucifiée avec lui. L'unique différence, c'est qu'il l'était dans son corps, et vous dans votre cœur. Pareillement, ses blessures étaient éparpillées sur son corps et elles étaient concentrées dans votre cœur. C'est votre cœur qui a reçu le coup de lance, la couronne d'épines, les moqueries, les outrages ; il a été rempli d'opprobres, abreuvé de vinaigre et de fiel. O reine, pourquoi êtes-vous allée vous immoler pour nous ? La passion du fils ne vous suffisait-elle pas, fallait-il que la mère aussi fût crucifiée ? O cœur plein

d'amour, pourquoi avez-vous été changé en un globe de douleur ?

O Marie, je considère votre cœur, et ce n'est plus un cœur, c'est de la myrrhe, de l'absinthe et du fiel que je vois. Je cherche la mère de Dieu et je trouve des crachats, des coups de fouet et des plaies, car vous n'êtes plus autre chose. O femme remplie d'amertume, qu'avez-vous fait ? Pourquoi d'un vase de sainteté avez-vous fait un vase d'expiation ? O reine, pourquoi n'êtes-vous pas confinée dans votre chambre ? Pourquoi êtes-vous allée au Calvaire ? Ce n'est pas votre habitude, ô Marie, d'assister à de pareils spectacles. Pourquoi n'avez-vous pas été retenue par la pudeur de votre sexe ? Pourquoi n'avez-vous pas été retenue par l'horreur du forfait ? Pourquoi n'avez-vous pas été retenue par la bienséance virginale ? Pourquoi n'avez-vous pas été retenue par l'infamie du lieu, par la multitude du peuple, par la détestation du mal ? Pourquoi n'avez-vous pas été retenue par la véhémence des clameurs, par le délire des insensés, par cette foule de démoniaques ? Vous n'y avez pas fait attention, ô reine, parce que votre cœur était égaré par la douleur, il n'était plus en vous, il était tout entier dans le supplice de votre fils, dans les plaies de votre enfant unique, dans la mort de votre bien-aimé. Votre cœur faisait attention, non pas à la foule, mais aux blessures, non pas à la presse, mais au crucifiement, non pas aux clameurs, mais aux meurtrissures, non pas à

l'horreur, mais à la douleur. Retournez, Marie, à votre ancien séjour, de crainte que nous ne vous perdions avec le pasteur déjà frappé, et que nous ne soyons à la fois privés de l'un et de l'autre guide. Ce n'est pas l'usage, ô reine, que les femmes soient condamnées à une telle mort, et ce n'est pas contre vous que la sentence a été portée. Mais je pense que vous ne pouvez entendre ce langage, car vous êtes pleine d'amertume : tout votre cœur est absorbé dans la passion de votre fils.

Chose admirable ! vous êtes tout entière dans les plaies de Jésus-Christ, et Jésus-Christ tout entier est crucifié dans le fond des entrailles de votre cœur. Comment se fait-il que le contenant soit renfermé dans le contenu ? O homme ! blesse ton cœur si tu veux comprendre cette question ; ouvre ton cœur aux clous et à la lance, et la vie y pénétrera. Car le soleil de justice n'entrera pas dans un cœur fermé.

2. — Mais, ô reine criblée de blessures, blessez nos cœurs et dans nos cœurs renouvez votre passion et celle de votre fils. Joignez à notre cœur votre cœur blessé, afin que nous soyons ensemble frappés des mêmes plaies. Pourquoi, ô reine, n'ai-je pas du moins votre cœur, afin que partout où j'irai, je vous voie toujours attachée à votre fils ? O reine, si vous ne me voulez pas donner votre fils crucifié, ni votre cœur blessé, du moins accordez-moi, je vous en conjure, les plaies de votre fils, ses humiliations, son oppro-

bre ainsi que les outrages que vous ressentez en vous. Car quelle est la mère qui ne détacherait pas, si possible, ses souffrances d'elle-même et de son fils pour en charger son esclave ? Ou, si vous en êtes tellement enivrée que vous ne vouliez les éloigner ni de votre cœur ni de votre fils, du moins, ô reine, moi indigne, associez-moi à ces ignominies et à ces plaies, afin que ce soit une consolation pour vous et pour votre fils d'avoir un compagnon de peines. Oh ! que je serais heureux de vous être au moins associé dans les blessures ! Car qu'y a-t-il de plus grand à cette heure, ô reine, que d'avoir son cœur uni à votre cœur et au corps de votre fils transpercé ? Est-ce que votre cœur n'est pas rempli de sa grâce ? Et s'il est ouvert, est-ce que cette grâce ne découle pas dans le cœur qui y est joint ? Et si votre fils est la gloire des bienheureux, comment, si son corps est transpercé, la douceur de la gloire ne s'échapperait-elle pas dans le cœur qui y est joint ? Certainement je ne conçois pas qu'il puisse en être autrement ; mais je crains que nous ne soyons quelquefois loin quand nous croyons être proche.

O reine, pourquoi ne m'accordez-vous pas ma demande ? Si je vous ai offensée, par justice frappez mon cœur. Si je vous ai servie, je vous demande maintenant pour salaire des plaies. Et où est, ô reine, votre charité ? Où est votre infinie clémence ? Pourquoi vous, toujours si bonne, êtes-vous devenue cruelle pour moi ? Pourquoi vous

êtes vous faite amère pour moi, vous qui fûtes toujours douce et bénigne ? Pourquoi êtes-vous devenue avare pour moi, vous qui fûtes toujours libérale jusqu'à la profusion ? Je ne vous demande, ô reine, ni le soleil ni les astres, je ne vous demande que des blessures. Qu'est-ce que cela signifie, que vous en soyez devenue si avare ? Ou ôtez-moi la vie du corps, ou frappez mon cœur. Ce serait une honte et une opprobre pour moi de voir mon Seigneur Jésus blessé et ma reine blessée avec lui, tandis que moi, esclave vil, je resterais intact.

Certainement, je sais ce que je ferai. Ou, prosterné à vos pieds je vous implorerai sans relâche avec des cris et des larmes, je crierai haut et je vous excèderai d'importunités. Ou vous m'accorderez ma demande, ou, si vous me frappez pour m'éloigner, je resterai cependant et j'essuierai vos coups jusqu'à ce que je sois en plaies de tous côtés ; or je ne vous demande rien que des plaies. Ou si, au lieu de me frapper, vous voulez me donner des caresses, je m'obstinerai, je recevrai vos caresses, et vos caresses mêmes blesseront d'amour mon cœur. Si, au contraire, vous ne faites rien, vous ne dites rien, alors mon cœur sera blessé par la tristesse et le chagrin, et je ne me retirerai pas sans blessures.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE.

Quant à la passion du Seigneur il y a six choses à considérer.

1. — L'imitation.
2. — La compassion.
3. — L'admiration.
4. — L'exultation.
5. — La résolution.
6. — Le repos.

Quant à la passion de Notre Seigneur Jésus, l'homme peut se comporter ainsi pour la méditer. 1^o qu'il imite ; 2^o qu'il compatisse ; 3^o qu'il admire ; 4^o qu'il se livre à la joie ; 5^o qu'il se résolve en Dieu ; 6^o qu'il trouve le repos.

1. — D'abord donc, qu'il la considère pour l'imiter, car c'est là la plus parfaite imitation que puisse se proposer le chrétien. Imiter le Christ, c'est la vie la plus parfaite et la plus accomplie. C'est la religion parfaite et éminente et la perfection religieuse ; c'est la règle et le modèle de per-

fection de toute la vie et de la vertu ; savoir : imiter le Christ dans sa passion et dans sa mort.

Que la passion du Sauveur soit donc notre règle de conduite. Trouvons-y d'autant plus de consolation que nous nous conformons davantage au Christ. Soyons d'autant plus désolés que nous nous éloignons davantage de cette règle et de ce modèle. Veillons donc toujours, autant qu'il dépend de nous, être foulés aux pieds, abattus, vilipendés, joués, persécutés, flagellés et être couverts d'opprobre par tout le monde dans nos devoirs envers Dieu. Soyons nus avec lui réduit à l'état de nudité, et désirons ne posséder absolument rien. Bien plus, que ce soit pour nous un supplice insupportable que de posséder quelque chose, ainsi qu'un immense sujet de chagrin ; au contraire, que ce soit pour nous une pleine satisfaction que de ne rien avoir. Ayons horreur de goûter des choses douces et agréables, préférons plutôt d'être nourris d'aliments vils et amers, désirons que tout ce que nous prenons ait pour nous un goût de fiel, plutôt que de miel, parce que le Christ a été lui-même abreuvé de fiel et de vinaigre. Et, pour le dire brièvement, considérons ce qu'il a souffert pour nous, comment il s'est comporté dans ses souffrances, et conformons-nous à lui autant que nous pouvons, dans la mesure de nos forces.

2. — En second lieu, l'homme devrait considérer la passion pour y compatir. Car nous devons considérer sa flagellation, ses avanies, ses oppro-

bres, repasser dans notre cœur combien grande a été l'humiliation ainsi que le mépris envers notre Seigneur Jésus-Christ, quelle douleur et quelle affliction il a essuyée dans son cœur et dans son corps, tant à raison de sa passion qu'à raison de sa compassion pour nos péchés. Considérons donc de quelle amertume il a été rempli, lui, la douceur des anges, et combien il était surchargé non-seulement par le supplice infligé et par notre ingratitude, mais en outre par l'affliction de sa mère présente qu'il aimait à un si haut degré, et qu'il voyait presque défaillir de douleur en compatissant avec lui. Là le fils était crucifié avec sa mère, et à cause de l'intensité de leur amour mutuel, la compassion réciproque portait à l'excès l'affliction de l'un et l'autre, surtout qu'ils souffraient l'un pour l'autre. La mère savait que son fils souffrait pour elle-même, comme pour les autres hommes à racheter, le fils savait et considérait certainement que, par la compassion, l'âme de sa mère était transpercée du même glaive dont il était frappé. De là, la passion du fils était la passion de la mère.

Allons, chrétien, tournez donc et retournez ces choses dans votre cœur; qu'il soit rempli de ces outrages et de ces peines, à la vue de votre Seigneur et de votre époux, qui endure pour vous de pareilles indignités. Car si vous lui êtes une fois bien uni par l'amour, alors vous lui compa- tirez. Si vous ne ressentez pas la douleur de la

tête, comment ne faites-vous qu'un avec elle? Et s'il faut compatir plus à la tête qu'aux autres membres, nous devons sans comparaison plus lui compatir qu'à un fils bien-aimé, qu'à un ami et même plus qu'à votre propre personne, dans le cas où vous endureriez tout ce qui a été dit.

Maintenant donc, très-chers frères, enivrons-nous de fiel, d'absynthe et de myrrhe, ne sentons que ses plaies, que le fond de notre cœur soit percé par ses humiliations, ses plaies et ses blessures; qu'il n'y ait rien en nous qui ne soit pénétré de la douleur de la compassion et affligé au plus haut point.

3. — En troisième lieu, considérons sa passion pour l'admirer. Car si nous envisageons qui a souffert, quels maux et pour qui, nous devons être transportés d'admiration. Qui? C'est le vrai fils de Dieu, souverainement puissant, sage et bon; et dans votre simplicité quelque noblesse que vous lui attribuez, ce n'est rien encore eu égard à sa grandeur. Toutes les excellences, toutes les grandeurs, quelles qu'elles soient, sont comme une étincelle, ou mieux comme un néant, en comparaison de lui.

Mais qu'a-t-il souffert? des courses fatigantes, la fuite, la soif, la faim, la chaleur, le froid, les tentations, toutes sortes d'horreurs, les persécutions, les reproches, les crachats, les opprobres, les chaînes, le fouet, les insultes, la douleur, les coups et les blessures. Car la gloire est conspuée, la justice est condamnée, le juge est jugé, sans

crime il est incriminé, innocent il est diffamé ; Dieu est blasphémé, le Christ est foulé aux pieds, la vie reçoit la mort, le soleil est obscurci, la lune est couverte d'un voile sombre, les astres sont dispersés, et tout cela il l'endure patiemment comme un agneau, tandis que d'un signe il pourrait abimer toutes les créatures dans les profondeurs de l'enfer.

Mais pour qui endure-t-il tout cela ? Pour de méchants esclaves, pour des ennemis pervers, bien plus, pour des hommes diaboliques et, par imitation, fils du diable, pour des contempteurs de la divine majesté et des ingrats envers la bonté divine. Ainsi c'est pour des êtres vils et abjects qu'il a, lui de si haute qualité, enduré tant de souffrances de ce genre. Mais de la part de qui ? De la part de ceux qui étaient l'objet de sa prédilection particulière, et d'autres prédestinés à qui il montre toute sa bonté ; lui si grand, de la part des créatures les plus viles ; lui si sage, de la part des insensés, car il est la force de Dieu et la sagesse de Dieu ; lui souverainement pieux, de la part des impies ; de la part d'une pourriture infecte, lui la splendeur éternelle. Dans tout cela, élevons-nous donc à l'admiration de la bonté et de la libéralité divine.

4. — En quatrième lieu, considérons-la pour nous livrer à l'allégresse. Nous devons nous réjouir en elle de la rédemption humaine, de la restauration angélique et de la clémence divine. Sans doute, nous devons nous réjouir beaucoup de

la rédemption humaine opérée par la passion et la mort de Jésus-Christ. Qui donc ne s'abandonnerait à la joie et au transport en se voyant, par la bienheureuse passion du Seigneur, délivré de la damnation éternelle, de l'ignominie du péché et de la puissance du démon? Qui ne serait en proie à une immense allégresse en voyant un Dieu qui l'a aimé au point de s'assujettir pour lui à tant de bassesse et à de si grandes peines? Je ne dis pas qu'il se réjouisse de sa passion, mais de ses résultats et de cette manifestation d'amour et d'affection.

Quel prince dans les Etats d'un empereur ou d'un roi ne serait transporté de joie et d'allégresse en voyant que son souverain l'aime au point d'être disposé à mourir pour lui? A combien plus forte raison, nous, hommes vils, pécheurs infâmes, esclaves de rebut, nous devons-nous livrer aux transports de la joie, en voyant que le roi des rois, le souverain des souverains, notre créateur Jésus, nous a persévéramment aimés jusqu'à s'immoler lui-même pour nous, dans une mort honteuse et infâme? Nous devrions être transportés d'une joie sans borne. Car Jésus m'aime sans comparaison plus que je ne m'aime moi-même.

Soyons aussi dans la jubilation et l'allégresse de ce que, par la passion du Christ, la reine angélique a été réparée. Ce doit être un grand sujet de satisfaction pour nous de voir que, grâce à la mort de Jésus-Christ, le noble corps des anges est réparé par nous de manière qu'il n'y ait qu'un

bercaïl et qu'un pasteur, et que nous soyons un en un. En cela aussi, toute la cour céleste doit se féliciter ainsi que l'Eglise militante.

Certainement vous êtes digne d'amour et de vénération, ô passion salutaire qui joignez ainsi ce qui était disjoint, qui fondez ensemble des choses si disparates, qui les unissez si solidement et les resserrez par le lien d'un amour parfait et par le bonheur des joies éternelles !

Nous devons surtout nous réjouir, en apercevant, dans tout ce qui a été exposé jusqu'ici, la souveraine clémence de Notre Seigneur et Dieu Jésus-Christ. Je crois que c'est là le comble de la gloire des bienheureux, tant des hommes que des anges, à mesure qu'ils contemplent plus profondément et plus intimement la clémence et la bienveillance de Dieu et son immense bonté. Et celui qui se livre à cette contemplation en doit être pénétré de joie jusque dans la moëlle.

Mais l'effusion de la bonté divine et de la bienveillante clémence de notre très-doux et très-aimé Seigneur et Dieu Jésus-Christ, où, je vous le demande, éclate-t-elle plus que dans sa passion ? Il y a voulu supporter tant de maux affreux et d'ignominieuses humiliations pour délivrer et glorifier son ennemi, sorte d'atôme sans consistance, digne de la mort éternelle. Que l'homme entre dans ces joies et qu'il se rassassie de la magnificence de la bonté divine. Qu'il élève son cœur, et qu'il se réjouisse au fond de l'âme de

l'éminente et ineffable clémence de Jésus souffrant.

5. — En cinquième lieu, considérons la bienheureuse passion de Jésus-Christ pour résoudre nos cœurs et nous transformer parfaitement en lui. C'est ce qui a lieu quand l'homme non-seulement imite, compatit, admire et s'ouvre à l'allégresse, mais quand tout l'homme se change en lui, c'est-à-dire en Jésus-Christ crucifié, de sorte qu'il le rencontre partout et toujours en croix. Bien plus, l'homme se fond vraiment en lui alors que, sortant de lui-même, planant sur toutes les créatures, détaché de tout et de son propre être, il se tourne entièrement vers son Dieu souffrant, de manière à ne rien voir, à ne rien sentir en lui-même que Jésus-Christ crucifié, moqué, outragé et souffrant pour nous.

6. — En sixième lieu, considérant la même passion humiliante du Christ sous le rapport de ce doux repos intérieur qui a lieu quand, résolu, comme je l'ai dit, et altéré de soif, l'homme ne cesse de ruminer la passion, et, entrant autant qu'il le peut, dans le trésor de la passion, se liquéfie humblement et dévotement d'un amour pieux et d'une dévotion fervente, et quand, subjugué par la dilection, il s'échappe à lui-même et cherche son calme dans Jésus-Christ crucifié. Mais, plus il s'y attache et s'y appuie, plus il se meurt et se fond d'amour ; et plus il s'échappe à lui-même par amour et par dévotion, plus il s'attache à son bien-

aimé mort pour lui, il goûte en lui le repos. Et ainsi l'attachement d'amour et la dévotion augmentent réciproquement jusqu'à ce que l'épouse entière soit absorbée par ce brasier d'amour ardent de la passion du bien-aimé. Elle se repose ainsi endormie dans les embrassements de l'époux qui s'écrie : Je vous conjure, ô filles de Jérusalem, laissez en paix, n'éveillez pas la bien-aimée, jusqu'à ce qu'elle le veuille d'elle-même.

Ainsi donc, en ce qui regarde la passion du Seigneur, l'imitation doit avoir lieu pour la purification de l'âme et la dilection ; la compassion, pour l'union et l'amour ; l'admiration pour élever l'âme ; la joie et l'exultation pour dilater le cœur ; la résolution, pour qu'il y ait conformité parfaite : le repos et l'arrêt pour former la dévotion.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE.

Comment la passion du Seigneur s'adapte aux quatre affections de l'âme.

1. — Par la joie.
 2. — Par la douleur.
 3. — Par l'espérance.
 4. — Par la crainte.
-

Nous ne devons jamais cesser de ruminer la glorieuse passion de Jésus-Christ, afin que par elle nous soyons dirigés dans toute bonne affection, vertu, sagesse, pensée, parole et action.

Mais d'abord occupons-nous des quatre sentiments de l'âme, qui sont la joie, la douleur, l'espérance et la crainte.

1. — Dans la bienheureuse passion, il y a un sujet de joie très-relevée et de vive allégresse. Là il y a aussi retranchement de toute joie inutile et nuisible. Où y a-t-il un plus grand sujet de joie que dans la passion du Christ, par laquelle nous

sommes affranchis totalement de la puissance du démon, absous du péché et de la peine, adoptés comme enfants de Dieu, donnés en mariage au Christ, parce qu'en même temps la grâce est accordée, le ciel ouvert, la gloire offerte et donnée. Où y a-t-il un plus grand et un plus excellent motif de joie qu'où nous voyons que Dieu nous a aimés au point de vouloir endurer tant de souffrances pour nous ? Il y a là aussi le retranchement de toute joie inutile et nuisible. Considérez la passion de Notre Seigneur sous son aspect ignominieux, et vous verrez comment il faut retrancher toute consolation corporelle, toute joie corporelle, et toute louange humaine.

2. — Il y a aussi, dans cette passion ignominieuse, un motif d'immense douleur. Car dans la douleur de Notre Seigneur Jésus-Christ, nous devons intimement compatir et nous condouloir avec lui. Nous devons aussi nous condouloir avec lui et nous affliger beaucoup de ce que nos péchés ont été pour lui l'occasion d'un tel abaissement et d'une si vaste affliction.

3. — Il y a là en outre, un sujet d'espérance. Car celui qui n'a pas épargné son propre fils, mais l'a livré pour nous tous, comment ne nous aurait-il pas aussi donné tout avec lui ?

4. — Il y a là aussi un motif de grande crainte. Car si l'homme-Dieu, en qui n'a pu exister le péché, a souffert pour nos prévarications, à combien plus forte raison seront punis les pécheurs ? S'il

en est ainsi du bois vert, que sera-ce du bois sec?
Mais faites marcher de pair la joie et la douleur,
l'espérance et la crainte, pour ne tomber ni dans
le désespoir ni dans la présomption. On peut com-
prendre ainsi à quelques égards comment la
passion s'adapte aux quatre affections de l'âme.

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE.

Comment la passion du Seigneur s'adapte aux vertus, et

1. — D'abord à la foi.
 2. — Aux autres vertus.
-

1. — Maintenant occupons-nous un peu des vertus divines. Que dirons-nous de la foi ? Je dis qu'elle est la force et le fondement de toute la religion chrétienne. Je demande s'il était ou s'il n'était pas Dieu celui qui a souffert. Si vous répondez oui, ma proposition est établie, car la passion prouve elle-même la véritable humanité. Il est évident qu'il était vrai Dieu et vrai homme. Si vous doutez, je vous démontre par la passion elle-même qu'il était Dieu. Car s'il n'était pas Dieu et qu'il prétendit l'être, il était le plus orgueilleux des hommes et des démons même. En effet, Lucifer n'a jamais dit qu'il fût Dieu, bien qu'à d'autres égards il ait voulu être semblable au Très-Haut. Mais, avec un tel degré d'orgueil, il est impossi-

ble qu'on subisse tant d'humiliations et d'avanies, la passion et une mort ignominieuse avec tant d'abnégation, d'humilité et de calme, et qu'on veuille être confondu avec les pécheurs. Comment le Christ a-t-il voulu s'afficher comme Dieu, lui qui l'a caché tant de fois ? S'il n'était pas Dieu et s'il voulait se donner comme tel, il aurait fait son possible pour dissimuler tout ce qu'il pouvait y avoir de bassesse, de fragilité et d'abattement. C'est pourquoi il n'aurait montré ni la faim ni la soif, ni le travail ni la fatigue, ni les larmes ni la crainte ni aucune douleur, et s'il en avait éprouvé il l'aurait caché avec soin. Il se serait peu soucié de se montrer homme et surtout mortel et passible; il aurait étalé ce qui aurait eu de l'apparence, de la sublimité et de la magnificence, pour qu'on pût croire qu'il était Dieu ; il aurait suffi à son orgueil d'être cru Dieu, il n'eût eu guère de souci d'être réputé homme. Comme il est très-difficile de croire ces deux choses à la fois, et que, être réputé homme mortel contribuait peu à l'élévation d'un superbe, comment, je vous le demande, aurait-il dit : mon âme est triste jusqu'à la mort ? Comment se serait-il nommé fils de l'homme ?

Si vous me dites qu'il est mort non pas volontairement mais malgré lui, cela ne peut se soutenir, car lui-même s'était ainsi exprimé : Voilà que nous montons à Jérusalem et que le fils de l'homme sera livré pour être crucifié, etc. D'où a-t-il prédit toutes ces choses ? Si vous répondez

qu'il l'a fait pour tromper, cela ne signifie rien que quelqu'un veuille se livrer à la mort, pour opérer quelque tromperie. Si vous alléguiez qu'il paraissait subir la mort, mais ne la subissait pas, à cela je réponds qu'en aucune façon un homme, fût-il d'une méchanceté même diabolique, voire même le démon en personne, ne l'aurait fait, car ce n'était pas le moyen à prendre pour faire croire qu'un être non-Dieu fût Dieu : cela eût plutôt mis obstacle à la créance. Et cela est évident, puisque les disciples le délaissèrent pour s'en aller et que, comme on dit, la Vierge resta seule dépositaire de la foi de l'Eglise. Il y aurait folie et absurdité à soutenir, et il n'est pas même permis de le dire et de le penser, qu'un homme, fût-il le plus diabolique du monde, chercherait par un abaissement si vil et une mort si honteuse, à se faire honorer de tous comme Dieu. Ce serait plutôt le contraire, car la passion du Christ est un scandale pour les Juifs et une extravagance pour les Gentils. Cette passion glorieuse prouve que Jésus-Christ était non pas seulement vrai homme, mais aussi vrai Dieu et maître de toutes choses.

De même, s'il eût recherché et convoité uniquement la louange humaine, ne serait-il pas descendu de la croix quand les Juifs disaient : qu'il descende maintenant de la croix et nous croirons en lui ? Car cette voie de la passion ignominieuse, bien que mauvaise pour un homme qui eût voulu tromper, comme nous l'avons mon-

tré, a néanmoins été très-convenable à un Dieu qui voulait sauver, eu égard à sa bonté, à sa puissance et à sa sagesse. Il ne cherchait qu'à opérer notre rédemption et notre salut en obéissant à son père jusqu'à la mort.

2. — Mais cette glorieuse passion non-seulement est le fondement de la foi, mais elle élève l'espérance puisqu'il s'est donné lui-même, et elle enflamme la charité puisqu'il s'est immolé pour nous. Ceci suffira sur les vertus théologales comme sur les vertus cardinales, dont il est traité plus au long dans les chapitres précédents et dans ceux qui vont suivre. D'ailleurs, c'est le modèle et la raison de la plus parfaite prudence, tempérance, force et justice; c'est ce qu'aperçoivent très-clairement les esprits intelligents.

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE.

Du septuple degré de la contemplation dans la passion, suivant les sept formes de la grâce du Saint-Esprit :

1. — De la sagesse.
2. — De l'intelligence.
3. — Du conseil.
4. — De la force.
5. — De la science.
6. — De la piété.
7. — De la crainte.
8. — Moyen pieux de concevoir une componction salutaire.

Dans cette passion glorieuse, brille du plus vif éclat le miroir de la sagesse et de l'intelligence, du conseil et de la force, de la science, de la piété et de la crainte. Mais, chercher quelle est et paraît être dans la passion la souveraine sagesse ainsi que le sens parfait, et combien sage devient l'homme en elle, puis traiter des autres dons en détail ce serait trop étendu.

Cependant, cher frère, dans la glorieuse passion que je suis indigne de nommer, vous pouvez

apercevoir très-distinctement sept marches ou degrés de la contemplation, selon les sept formes de la grâce du Saint-Esprit, c'est-à-dire le don de sagesse, d'intelligence, etc.

1. — En effet, celui qui est crucifié avec Jésus-Christ dans la passion ignominieuse, monte au sommet de la contemplation par le don de sagesse de la façon suivante. Il y a considération de sagesse dans la passion ignominieuse quand l'homme considère que le très-puissant est foulé aux pieds pour nous, le très-sage pris comme un insensé, le très-bon rempli d'amertume et condamné comme un sélérat à une mort honteuse. Et de là l'esprit s'élève à un haut degré d'admiration pour une si grande condescendance divine et une si grande bonté envers nous qui en sommes indignes. Et alors, lorsqu'il approfondit avec soin cette passion de son Seigneur Jésus, en admirant en elle l'éminente bienveillance de Notre Seigneur Jésus-Christ envers nous ses esclaves infimes, les désirs de l'esprit et l'ardeur de la charité commencent à se diriger vers Notre Seigneur Jésus-Christ. Lorsqu'il rumine avec empressement cette excellente passion et l'infinie clémence du Sauveur, le goût de son âme commence à être rehaussé, en quelque sorte, par une ineffable amertume, son appétit à renaître et tout l'homme intérieur à se détacher de lui-même et à se reposer en Jésus-Christ.

Chose étonnante et inouïe dans les siècles des siècles! Une douceur indicible se trouve dans une

amertume ineffable, et en cela se consomme la contemplation du spéculatif. En effet, la souveraine et inénarrable douceur qu'il sent en considérant cette infinie clémence avec laquelle Jésus-Christ a daigné mourir pour nous, se joint à l'amertume inestimable qu'il éprouve en compatissant aux douleurs de Notre Seigneur Jésus-Christ. Car l'amertume de la passion recueille l'âme et l'unit ; l'admiration de la clémence divine dans la même passion élève l'âme déjà unie et la répand tout entière en Dieu.

O composition admirable, ineffable breuvage, produit inappréciable, mélange ineffable ! Intime douleur de la compassion intérieure, mêlée avec l'immense allégresse que cause la bonté divine ! Et parce qu'on y trouve une inénarrable amertume en même temps qu'une inénarrable douceur, entre l'une et l'autre, l'esprit du contemplatif reste stupéfait et tombe, comme ivre, dans le sein de Dieu. Dans la compassion de cette amertume, l'âme s'épure comme l'or dans le creuset. Dans la considération de cette clémence et de cette bonté, l'âme emprunte de ce soleil de justice toute sa splendeur. L'homme devient, en effet, par cette amertume tout à fait innocent, par cette bonté, tout à fait savant, par cette immensité de clémence, il devient tout divin. Qu'ajouterai-je ? Son aspect intérieur devient tout exstatique, il est absorbé par cette clémence ineffable, et alors l'épouse se repose avec son époux et s'endort d'un sommeil admirablement suave.

2. — On avance aussi de la manière suivante dans l'adorable passion, par le don d'intelligence. Par cela seul que l'homme songe que Dieu a voulu souffrir de telles choses pour le racheter, il reconnaît toute la noblesse de son âme pour le rachat de laquelle le fils de Dieu a voulu mourir, et par là même il est porté à quelque chose de plus noble encore; comprenant que ce sang précieux a été versé pour blanchir son âme, il dédaigne de se salir des basses souillures du vice. Car il sait que c'est des hommes que vient, par cette bienheureuse passion, la réparation de la chute des anges, et cela le convie à vivre angéliquement et à verser dans les choses célestes. Et comme il voit que le Christ s'est exposé tout entier sur la croix aux tribulations, tout lui paraît désormais léger pourvu qu'il puisse vivre avec Jésus-Christ seul et lui plaire.

Il repasse en lui-même comment il a été aimé de Jésus-Christ qu'il voit ainsi traité avec tant de rigueur et de cruauté; et, enflammé de son amour, il tâche d'entrer, autant qu'il le peut, par l'ouverture du sacré côté qu'il reconnaît être ouvert pour lui et à lui. Son esprit brûle comme une flamme, et il désire de tout son cœur être crucifié avec Jésus-Christ. Il soupire, il est haletant, il se tourmente, pour être totalement inondé de cette passion et être entièrement transformé en son Seigneur crucifié. Il compte être dans la servitude et la misère s'il n'est conservé dans le sang du Ré-

dempteur. Il s'estime non un homme, mais une bête et pire qu'une bête, s'il n'est revêtu de la passion du Seigneur. Il craint de négliger un si noble bienfait de Dieu, c'est pourquoi il veut méditer toujours ou presque toujours sur la passion. Car comme il veut être toujours à l'état d'âme rachetée, ainsi il veut toujours porter dans son cœur le prix de la rédemption. Jésus-Christ est, à ses yeux, sa vie et ses délices ; aussi il converse toujours avec lui.

O quelle douleur et quel chagrin s'il voyait son cœur s'incliner à autre chose ! Il s'enivre du sang de Jésus-Christ et déjà il dédaigne d'autres jouissances, car le sang de Jésus-Christ embellit ses jours, afin que la chaste épouse du Christ ressemble à son époux. Elle reconnaît que par l'ouverture du côté, elle a contracté mariage avec lui, c'est pourquoi elle veut toujours être à ses côtés. Elle touche et palpe son époux blessé et tout son cœur se couvre de blessures. Elle applique son cœur aux blessures de l'époux, elle s'y lie et s'y attache par le lien indissoluble de la charité ! Ainsi l'épouse blessée est associée à son époux blessé, et la blessure est unie à la blessure. Le sang de l'époux jaillit sur les blessures de l'épouse, elle se pâme de douleur, elle se fond d'amour et s'y repose.

3. — On monte le troisième degré dans la bienheureuse passion, par le don de conseil, de la manière suivante. L'esprit contemplatif considère

que Notre Seigneur Jésus-Christ crucifié a été obéissant à son père jusqu'à la mort de la croix, qu'il s'est soumis pour nous à la bassesse, aux humiliations, aux insultes, cherchant dans son abaissement l'honneur de son père, afin que, comme nous l'avons déshonoré autant qu'il dépendait de nous par nos péchés, il se déshonorât ainsi lui-même en mourant ignominieusement pour nous. Il considère aussi que le Christ, bien qu'il ait toujours vécu pauvre, a été très-pauvre sur la croix puisqu'il y a été suspendu dépouillé et nu. Il considère aussi de combien d'amertume et de douleur a été rempli sur la croix celui qui était la douceur et la consolation des anges. Car tout plaisir a été éloigné de lui ainsi que toute consolation corporelle.

De tout cela l'esprit s'élève à faire la même chose. Il désire se détacher de tout appétit des honneurs, de toute possession des biens et de toute consolation corporelle. D'abord, en envisageant Jésus-Christ son Seigneur abaissé et avili, non-seulement il ne convoite plus d'honneur temporel, mais il désire de tout son cœur, subir avec son Seigneur toute espèce d'avilissement, d'abjection et d'outrages pour y avoir quelque conformité avec son Seigneur. Il a horreur des honneurs ainsi que d'une vile ordure.

Il désire non plus de plaire aux hommes, mais plutôt de déplaire à tous autant qu'il est en lui et d'être abhorré de tous, mais toujours pour

l'honneur de Dieu. Si même l'un ou l'autre était indifférent, il désirerait plutôt le blâme que l'honneur. A ses yeux sont comme un pus fétide ses louanges, c'est-à-dire des louanges concernant sa personne; de là, il cherche seulement la louange de Dieu, il s'y attache et s'y répand tout entier. Il a une soif inextinguible du seul honneur divin en toutes choses, sans rien réfléchir vers lui, sans dévier vers un autre but, mais tendant tout droit à Dieu.

Son esprit est réjoui au plus haut point quand par le blâme qu'il rencontre il procure l'honneur de Dieu, parce que son cœur aspire après l'un et l'autre et voit que l'un et l'autre se sont rencontrés en Jésus-Christ crucifié.

Que dirai-je de la pauvreté? Il voudrait toujours être nu avec Jésus-Christ nu sur la croix. Car ce serait pour lui un profond chagrin d'avoir quelque chose, une grande joie de n'avoir rien ni en propre ni en commun, ni quant au domaine ni quant à l'usage, car l'usage de la pauvreté lui plaît davantage. Mais comme la nécessité et l'utilité spirituelle ne lui permettent pas d'être privé de l'usage de diverses choses, en conséquence, selon ce qu'il voit être à l'honneur de Dieu il les détient, mais comme un glaive affilé dans son cœur. Et, par suite, il use du moins qu'il peut, s'allégeant autant que possible : il se plaît non à les multiplier mais à les rejeter.

Que dirai-je des consolations corporelles et

des délices? En un mot, il se détache autant qu'il peut de toute consolation qui n'est pas ou de Dieu ou selon Dieu ou en Dieu. Il désire toujours d'être rempli d'amertume et d'affliction avec le Christ. Tout ce qui plaît à son corps ou flatte son corps, il l'abhorre dans son cœur. Il n'a ni joie ni plaisir s'il ne se trouve en conformité avec de viles et ignominieuses plaies; il abhorre les consolations, il se félicite dans l'amertume et la douleur.

Ainsi donc l'excellent contemplatif, par le don du conseil, dans la passion de Jésus-Christ, se séparant de tout, s'élève au-dessus de toutes choses; détaché de lui-même, son cœur est tout à la gloire de Dieu, à l'abaissement et à l'affliction du Christ, et il ne vit plus que dans cette méditation. Il s'entretient seul à seul avec lui, il traite, dans cette passion, des honneurs divins, des richesses éternelles, des immenses délices du ciel. L'âme tendre y habite et s'y repose, le cœur trouve sa douceur dans le Seigneur notre Dieu, la poitrine se liquéfie, l'esprit s'élève au-dessus de lui-même, l'âme s'enivre de délices spirituelles et s'y ensevelit tout entière.

4. — On monte le quatrième degré dans la passion, par le don de force, de la manière suivante. L'âme qui scrute avec soin la passion de son Seigneur, considère la force qu'a montrée le Christ en attaquant, en tolérant, en subjuguant. En attaquant avec tant de bonne volonté de si

ignominieuses luttés, en s'offrant à souffrir tant d'humiliations et d'amertumes pour nous idolâtres et ennemis acharnés de lui-même. En tolérant tant d'affronts et d'avanies de la part de sa créature, qu'il eût pu détruire en un instant, comme le plus doux des agneaux, plus doux lui-même encore sans comparaison dans sa patience. En se subjuguant lui-même sur la croix, il a dompté le démon et détruit la mort en mourant.

C'est ainsi qu'un fort soldat du Christ, imitateur de son maître, plus la chose est difficile et ignominieuse, s'y attaque avec d'autant plus d'ardeur, de ferveur et de résolution, pourvu toutefois que ce soit pour l'honneur et la gloire de Dieu ou pour le salut d'autrui ou pour l'utilité propre de son âme, car tout cela est à l'honneur de Dieu. Rien ne lui paraît difficile ou ignominieux quand il agit pour celui qui a affronté de telles humiliations pour un indigne comme lui. Bien plus, tout lui semble doux, aimable, louable, désirable. A mesure qu'il s'assimile davantage à cette passion ignominieuse, il la serre plus cordialement, il l'embrasse avec plus d'empressement ; il cherche et répare toutes ces choses et, dans la soif de son âme, il désire les accomplir. Il ne dit pas : pourquoi tel ou tel fardeau m'est-il imposé ? Mais il dit : Pourquoi ne suis-je pas astreint à tel ou tel ouvrage plus pénible et plus vil ?

De là, il s'efforce aussi d'imiter son Seigneur

Jésus en supportant les souffrances. Car il se fait agneau et se tait complètement devant ceux qui le tondent, le raillent et le fouettent. Bien plus, au milieu de tout cela, son cœur sourit en voyant qu'il se conforme à son maître, qu'il souffre comme il le mérite et que le Seigneur en est honoré.

Il imite aussi son maître dans la force de dominer : car il subjugue tout appétit de son âme de crainte qu'il ne s'étende à quelque chose de nuisible, de superflu, d'inutile. Il garde son cœur comme un camp retranché pour ne pas laisser les choses non-seulement nuisibles, mais même oiseuses ou infructueuses s'y aventurer. Il fait la garde la plus vigilante autour de son cœur et veut toujours ruminer les choses divines ou qui tendent à son Dieu.

Et comme, aussi longtemps que nous sommes dans cette vie, toujours ou presque toujours la paille se mêle au grain, il tient sans relâche dans sa main un van pour ventiler et purger son aire à la porte de son cœur ; il a placé un glaive toujours en mouvement pour garder avec vigilance ce cœur comme le paradis de Dieu. S'il s'élève en son cœur une pensée qui veuille se nourrir de l'arbre de vie, il s'empresse de la couvrir et de la nourrir ; celle qui dirigerait seulement son regard vers l'arbre défendu, il la retranche aussitôt de son cœur. Là il n'y a pas accès à la couleuvre tortueuse ni aux pensées efféminées. S'il s'en présente une, elle est

écartée avec blâme et vigueur ; les choses viriles y trouvent seules leur nourriture.

Celui-là seul peut s'attacher à la contemplation divine qui marche avec le cœur net et le corps pur. Ses yeux ne se lèvent pas sur les choses vaines, ses oreilles sont fermées aux choses inutiles ou nuisibles, ses narines aux parfums ; son goût repousse les douceurs, et son tact les choses délicates. Mais il est vigilant à se garder à l'intérieur et à l'extérieur et il se maîtrise pleinement autant qu'on peut y réussir en cette vie. Ainsi, grâce à sa pureté, il devient apte à recevoir les rayons de la divinité. Le soleil de justice aime à habiter dans un tabernacle si pur et n'en laisse aucun angle sans lumière. Les parties les plus intérieures de ce tabernacle sont illuminées des clartés de ce soleil, parce qu'elles n'y rencontrent ni obstacle ni résistance. Il brille, il resplendit jusqu'à ce que ce cœur pur soit absorbé par la lumière divine. Alors l'âme s'élève au-dessus d'elle-même, elle pénètre le nuage divin et laisse échapper ce cri : la nuit s'est changée pour moi en lumière au sein de mes délices.

5. — Le cinquième degré par le don de science se rencontre dans l'ignominieuse passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et si vous voulez recevoir le don de science et vous mêler prudemment à une nation corrompue et perverse, vous en trouverez un miroir très-clair dans cette passion ignominieuse. Nous pouvons cependant ac-

cepter ce don de science, en tant qu'il fait connaître les choses inférieures et que ces choses elles-mêmes aident et conduisent à la contemplation des choses spirituelles et célestes. C'est ce que nous pourrons trouver dans la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, surtout en considérant la correspondance des figures. Et vous trouverez ici sous ces figures un admirable trésor caché, qui procure abondamment à celui qui le creuse avec soin la merveilleuse suavité de la dévotion et la satiété de l'âme.

Voyez donc comment les figures et la Sainte-Ecriture s'éclaircissent dans la passion du Seigneur; de là, vous pourrez ensuite vous élever plus haut jusqu'à l'admiration de la sagesse et de la clémence de Dieu notre Père, qui a ainsi tout ordonné avec soin pour notre plus grande utilité. Ramenons donc, autant que nous le pouvons, tout à Jésus-Christ crucifié. Disons donc : *Au commencement Dieu a créé le ciel et la terre, c'est-à-dire, dans son fils ainsi crucifié, il a restauré la nature angélique et humaine, l'humaine en la rachetant, l'angélique en la réparant du chef des hommes. Dieu dit que la lumière soit. Lui-même en croix est la lumière qui chasse toutes les ténèbres des péchés, fait le jour par sa présence et la nuit par son absence. Il fit aussi le firmament au milieu des eaux, en séparant sur la croix les consolations du temps de celles de l'éternité, ou en séparant les eaux de la sagesse humaine de celles de la sagesse*

divine, ou en séparant les eaux du vice de celles de la grâce, ou en séparant les eaux de la tribulation de celles des consolations divines. De même, dans le Christ sur la croix, *ont été rassemblées les eaux qui étaient sous le ciel*, parce que Dieu a mis sur lui nos iniquités, c'est-à-dire les peines dues pour nos iniquités. Or en lui s'est opérée la réunion des eaux parce qu'en lui s'est rencontré le déluge des souffrances, des amertumes et des opprobres; c'est donc grâce à lui que la terre *apparut à sec*. Car nous, que nos péchés avaient rendus dignes de l'inondation de toutes les peines, nous avons été délivrés par les mérites de sa passion. D'où il a été réellement lui-même une mer spacieuse, étendue, immense et profonde. Parcourez dans cet esprit les Ecritures selon que Dieu vous inspirera, et vous y découvrirez une infinité de choses qui désignent admirablement la passion du Seigneur.

Et cependant, si elles étaient sans comparaison plus nombreuses, elles ne suffiraient pas pour la désigner pleinement. Si quelqu'un scrutait avec soin les Ecritures et examinait en quoi tels ou tels faits montrent la passion de Jésus-Christ, il y découvrirait une admirable correspondance et y entendrait une merveilleuse mélodie qui flatterait délicieusement son cœur et le ferait entrer dans le sanctuaire du Seigneur.

Prenez à votre choix une figure étrangère, n'importe laquelle, de la passion de Notre-Sei-

gneur Jésus-Christ et vous sentirez quelle douceur en sort, si vous vous y attachez avec soin. Voyez, je vous en prie, cette figure d'Abraham donnant aux trois anges un veau à manger. Elle offre une grande douceur de contemplation qui cependant ressort peu en apparence. Combien plus grande n'est pas celle qui frappe l'esprit à la première vue ! Par exemple celle de *l'arbre de vie au milieu du Paradis*, c'est-à-dire du Christ en croix au milieu de l'église ou dans le cœur de la vierge, qui était comme un Paradis ; et celle de *la fontaine sortant d'un lieu de volupté*, c'est-à-dire du côté du Christ, etc.

Que signifie, je vous le demande, Abraham tirant de son troupeau un veau tendre pour le donner en nourriture à trois hommes, si ce n'est Dieu le père livrant à la mort de la croix pour nos iniquités, son fils unique, l'innocence même, et de plus plein de grâce et de vérité ? Et nourrir d'un veau trois hommes, cela ne signifie-t-il pas que par la passion il est satisfait à la Trinité complète, qui, à cause de nos iniquités, était affamée de justice ? la douceur de cette figure se manifeste en ce que par Abraham il faut entendre Dieu le père, par le veau Dieu le fils et par ces trois hommes la Trinité elle-même, car le Père et le Fils ne se distinguent de la Trinité qu'en ce qu'ils sont deux des trois personnes. Et je dis qu'en cela apparaît l'admirable douceur du cœur en contemplation, car Dieu ayant faim de justice a fait fléchir en

lui-même, par son excessive bonté, la rigueur de son jugement. Autrement la faim de la justice nous eût dévoré, car personne ne pourrait rassasier cet appétit, si ce n'est ce tendre veau symbolique.

Or, Dieu le père a livré son fils à tous les genres d'afflictions et d'outrages, afin de satisfaire à lui-même, à son fils et au Saint-Esprit, pour l'injure que nous leur avons faite. Quoi donc ? Parce que nous l'avons offensé, a-t-il dû se juger lui-même ? N'a-t-il pu se venger qu'en subissant la peine de l'offense ? Jésus-Christ lui-même a été offensé par nous et également jugé par nous, en nous et pour nous, et cela selon ses deux natures ; c'est cependant la même personne qui a été offensée et jugée. Mangez donc, vous aussi, mon bon frère, du veau d'Abraham, si vous voulez faire un merveilleux repas.

Faites aussi attention à la suite de cette figure. Après que le veau est mangé, un fils à naître de Sara est promis à Abraham, quoique tous deux fussent vieux et d'un âge fort avancé. Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que, après la mort du Christ, naît de nouveau le Christ, qui est figuré par Isaac ? Assurément, il en est ainsi dans nos cœurs. Car ce vieux Abraham c'est Dieu le père, appelé par Daniel l'ancien des jours à cause de l'autorité souveraine qui a coutume d'appartenir aux vieillards : car il n'y a pas en lui succession de durée. En effet, bien qu'à cause de son immensité sa durée soit la possession d'une vie sans fin, cependant, par sa grande simplicité, elle est toute entière en même

temps. Ce père ancien, quand le veau eut été mangé, engendra Isaac de la vieille Sara, c'est-à-dire que ce fils unique qu'il a engendré et qu'il engendre de toute éternité, lorsqu'il a été immolé sur la croix pour nous, son père l'a envoyé dans nos âmes toutes rouillées de malice, et cela non point par un changement de lieu, mais par l'illumination de nos âmes. Et alors nous avons eu un motif réel de rire, car nous avons pu contempler cette douce lumière et ce soleil de justice si agréable aux yeux. C'est réellement pour cela qu'Isaac est nommé notre *rire*.

Mais n'était-il pas admirable qu'un vieillard engendrât d'une vieille femme? Aussi est-ce un titre à notre admiration et à nos actions de grâce que celui qui est revêtu de la majesté suprême et qui est ancien par son autorité souveraine, ait voulu se souvenir d'âmes viles corrompues par l'idolâtrie et rouillées par la malice. Ce qui est surtout admirable, c'est que ç'a été après l'immolation du veau, c'est-à-dire de son fils; car par cela seul que c'est nous qui l'avions tué, nous ne méritions rien d'autre que d'en être privés.

Donc le Seigneur dans sa bonté abrogeant le temps et la malice, nous a bien traités parce que nous avons mal agi envers lui. Nous avons tué son fils, et par cette mort il nous a donné son fils lui-même.

Voyez et contemplez les merveilles de Dieu. N'êtes-vous pas troublé dans le cœur? Ce sont les

derniers jours et Sara est déjà vieille ! Et si Sara était morte ? Et s'il avait encore un peu attendu, lui qui a différé si longtemps ? Ne nous serions-nous pas consumés dans nos iniquités ? Où eût été désormais Isaac notre *rire* ? Mais pourquoi maintenant, plutôt que ci-devant ? N'est-ce pas parce que nos iniquités sont venues combler la mesure ? Nous vous rendons grâces, Seigneur Jésus, qui vous êtes souvenu de nous malgré nos mérites.

Je me dois donc à vous tout entier et même plus que tout entier, à l'infini si c'était possible. Car non-seulement vous m'avez fait tout entier, mais dans votre immense bonté vous m'avez réparé. Je m'approcherai donc, je tendrai exclusivement vers vous, je m'attacherai tout entier à vous. Que mon cœur repose en vous, et ne s'égaré plus vers autre chose.

C'est ainsi que dans la passion l'esprit doit s'élever par la science des figures correspondantes et symbolisant d'avance la passion ignominieuse. Il doit y réfléchir avec le plus grand soin et, en les méditant, entrer dans ses trésors de bonté et de miséricorde, jusqu'à ce qu'il se soit élevé si haut que l'âme entière se soit répandue dans son Seigneur Jésus-Christ blessé, et que son cœur soit absorbé par l'amour de Jésus-Christ. Cependant ceci est un don de Dieu : il doit le lui demander et reconnaître que tout vient de lui. Qu'il fasse néanmoins ce qu'il sent en lui-même.

6. — Le sixième degré est marqué par le don

de piété. Quand l'homme envisage le fond des entrailles de charité que Notre-Seigneur Jésus-Christ a répandues sur nous, en mourant ainsi sur la croix pour nous, il s'émeut et son cœur s'ouvre envers le prochain, de manière à se consacrer tout entier à celui pour qui il voit que son Seigneur a été crucifié. Son cœur se dilate en présence de celui qui a été racheté du sang de Jésus-Christ; et de même qu'il compatit cordialement à son Seigneur Jésus-Christ attaché à la croix, il s'attendrit, tout comme sur lui-même, sur son prochain qui quitte les plaies du Sauveur et qui va jusqu'à fouler aux pieds son sang. Aussi son cœur est transpercé et à cause du mépris de son Seigneur blessé et à cause de la compassion qu'il éprouve pour son prochain, échangeant volontairement une vie bienheureuse contre la mort éternelle. Il voit Dieu méprisé, la mort de Jésus-Christ fils unique de Dieu méprisée, son précieux sang foulé aux pieds, une noble créature revêtue de l'image de Dieu aller volontairement aux supplices de l'enfer. Et comme il s'afflige sur les méchants, il se réjouit au sujet des bons en les voyant profiter des effets des plaies de Jésus-Christ. Il entre dans ces blessures avec tous et ne fait qu'un avec eux; il se réjouit avec ceux qui se réjouissent du bien et s'attriste avec ceux qui s'attristent du mal. Tout homme, il l'estime son prochain, en voyant son prochain et lui créés par le même Dieu, revêtus de la même image, rachetés

du même sang, destinés à la même récompense.

Et il ouvre d'autant plus son cœur au prochain qu'il voit son Seigneur crucifié pour tous ; il le voit lui-même en tous, et l'envisage en tous autant que possible, c'est-à-dire qu'en contemplant son Christ, il est tout au prochain, parce qu'il est lui-même tout au crucifié.

Oh ! quelle joie à son cœur, et quels transports, quand il voit son prochain honorer Dieu par de bonnes œuvres ! Il ne lui porte pas envie, il ne le jalouse point, il ne le détache ni ne l'attire en arrière, il ne l'arrête ni par signes ni par paroles ni par action, il ne lui cause aucun obstacle. Mais il a tout à fait soif du progrès du prochain et déplore ses chutes, s'imputant l'un et l'autre à lui-même ; et cela plaît surtout à Notre-Seigneur Jésus-Christ crucifié, qui a été attaché à la croix pour le salut des hommes et par amour paternel.

Le salut des âmes, l'honneur de Dieu, la compassion envers le prochain, l'embrassement de soi-même, voilà l'objet spécial de notre attention dans les plaies du Christ ; et par le don de piété l'âme s'élève merveilleusement vers son Dieu. Quand l'homme s'efforce, autant qu'il peut, de se conformer à cette charité divine qu'il a manifestée envers nous sur la croix, alors surtout l'âme plaît à Jésus-Christ. Et alors cette âme qui se conforme à lui, sa bien-aimée, ouverte par la piété, Jésus-Christ la convie à ses embrassements comme une épouse de prédilection, il l'aime, il la chérit,

il la serre dans ses bras; car il voit qu'elle partage ses sentiments en lui compatissant, qu'elle partage ses goûts en honorant Dieu, qu'elle se transforme en lui-même, en brûlant d'un amour immodéré.

Elle est donc utile à tout, la piété qui convoite l'honneur de Dieu, qui bannit des âmes la douleur, qui a soif de la fructification des âmes, qui veut que le sang du Christ soit dans son âme, qui élève l'amour de Dieu, et du prochain, et qui est toute flamme.

Soyons donc bien attentifs, mes chers frères, car je tiens pour sûr que ce don entre tous et peut-être au-dessus de tous, ou plutôt je crois que par dessus tous les autres il plaît à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Faisons donc, je vous en prie, ce qui lui est agréable, et puisons sa piété dans son flanc. Soyons tous un en Notre-Seigneur crucifié, et dans le prochain ne cherchons que Jésus. Tendons de telle manière vers le prochain que nous soyons toujours couchés avec lui dans les plaies de Jésus-Christ. N'envisageons pas le prochain comme beau ou doué d'autres qualités qui puissent retirer du Christ son âme ou le distraire de son amour, mais comme racheté par la mort du Christ et arrosé de son sang.

Que l'âme du prochain entre dans notre cœur avec le sang du Christ; que rien ne nous soit difficile, que rien ne nous paraisse vil, même de mourir d'une mort ignominieuse pour celui pour qui Notre-Seigneur a été crucifié avec tant d'igno-

minie. De plus, ayons tous soif de souffrir pour le salut des âmes toutes sortes d'afflictions et d'avaries et même la mort la plus honteuse.

Qu'un chacun soit notre prochain au même degré que notre cœur pour lequel celui de Jésus-Christ a été rempli de tant de douleurs. Multiplions les prédications, les exhortations, les bons exemples, les prières, les genuflexions, les veilles et les humiliations pour le salut des âmes.

Que ce soit notre tâche, notre gloire et notre consolation d'offrir toujours quelque chose à Dieu pour les âmes. Que nos yeux versent sans cesse un torrent de larmes pour nos péchés et ceux du prochain. Qu'il nous suffise, chers frères, d'être rassasiés de ces douleurs dans cette vallée de larmes. Que nos péchés et ceux du prochain soient toujours devant nos yeux : bien plus qu'ils entrent et pénètrent dans le fond de notre cœur, et que toujours, partout et en tout, Notre-Seigneur Jésus-Christ se présente crucifié pour nos péchés. Ce mouvement ascendant de la piété amollit le cœur, le dilate, le place entre les bras du Christ et l'y repose.

7. — Le septième degré, est le dernier terme de l'ascension ; on y arrive par le don de crainte, au moyen duquel on observe et l'on conserve toute la perfection de l'action et de la contemplation, de manière toutefois que la servitude en soit exclue. Voici comment ce degré se rencontre dans la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Quand l'homme voit que le fils de Dieu, son Seigneur Dieu, ayant pris la nature humaine, a tant souffert à cause de nos péchés et a si sévèrement puni nos fautes sur lui-même, juge si innocent et de plus notre Dieu si charitable, il considère les châtimens, les opprobres et les humiliations et les supplices qu'il mérite lui-même, lui qui a commis le péché.

Il reconnaît en même temps par là combien le péché déplaît à la majesté souveraine et combien elle l'a pris en horreur, puisque pour le laver elle a livré son fils à la mort de la croix. Car comme le mépris de son fils et sa mort déplaisent à Dieu, de la même manière lui déplaît notre péché pour lequel il a livré son fils. Bien plus, notre péché lui a fait tellement horreur qu'il a plutôt supporté la mort de son fils que le péché, et il a préféré livrer son fils à la croix, plutôt que de tolérer la honte du péché.

Que l'homme voie donc et considère combien il a offensé cette majesté, en ce que même après un tel jugement il a méprisé Dieu en crucifiant de rechef, autant que cela dépendait de lui, le fils de Dieu. Il est inconcevable que l'homme ne tremble pas sans cesse d'une crainte continuelle en présence de Dieu offensé par lui, comme la feuille du peuplier qu'un grand vent agite. Il devrait sous le poids de la crainte se résoudre, pour ainsi dire, en terre et en cendres.

Reportons donc nos regards, mes chers frères,

sur notre bassesse, nos humiliations et nos outrages à Dieu. Humilions-nous autant que nous pouvons devant lui, car c'est encore bien peu de chose en proportion de ce qu'exigeraient et notre perservité et la majesté divine.

Ayons peur et craignons de lever nos yeux vers le ciel. Frappons notre poitrine comme le publicain, afin que Dieu ait pitié de nous, pécheurs. Disons : c'est beaucoup s'il daigne nous regarder, nous qui pour une vile boue l'avons méprisé lui-même. Par crainte et respect pour cette majesté souveraine, rentrons autant que possible dans le néant, et du reste n'ayons de nous-mêmes que des pensées d'humilité. Elevons-nous contre notre perversité et soyons nous-mêmes nos propres juges. Vengeons sur nous les injures du Seigneur, et foulons-nous aux pieds autant que cela nous est possible. Que chacun dise en soi-même : Si mon Seigneur s'est abaissé et affligé à cause de mes péchés, comment pourrai-je m'épargner les afflictions et les humiliations, moi qui ai péché? Loin de moi, d'ailleurs, toute présomption : je ne dois me considérer que comme un vil et dégoûtant monceau de boue dont moi-même je ne puis soutenir la puanteur, moi qui ai méprisé le Seigneur Dieu et pour qui est mort le Seigneur Jésus. Déjà mes vêtements même m'ont en horreur, et je m'étonne que je ne sois pas détesté par toutes les créatures puisque j'ai méprisé le Créateur de toutes choses.

Toutefois nous devons craindre de telle façon que toujours nous ayons confiance dans la clémence infinie de Dieu, parce qu'il est sûr que sa bonté l'emporte infiniment sur notre méchanceté. Et cette crainte mêlée d'humilité et de respect est une merveilleuse occasion de monter, parce qu'alors surtout l'homme est conduit à une surabondance de grâces.

8. — Ne trouvez pas mauvais, mon cher frère, qu'à l'occasion de cette crainte je m'écarte un peu de la passion du Seigneur, car je ne manquerai pas d'y revenir à la fin.

Je vais donc tâcher de vous faire concevoir une idée plus complète de cette crainte. Il me semble déjà que toute la machine de ce monde crie anathème derrière moi et contre moi, en ces termes : Le voilà celui qui a méprisé et méprise encore Notre-Seigneur. Le voilà, cet homme vain et méchant qui a plus aimé la vanité que le Seigneur. Le voilà ce pervers, cet ingrat qui a plutôt cédé aux fictions diaboliques qu'aux bienfaits divins ; il s'est complu dans la malice du diable plus que dans la bonté divine ; il a plutôt choisi d'être l'esclave du démon que d'être le fils de Dieu. C'est lui qui n'a pas craint d'insulter Dieu en face : il n'a pu être attiré, par les causes de Dieu ni épouvanté par ses jugements. Oui, c'est lui qui par ses méfaits a méprisé et raillé, autant qu'il l'a pu, la divine puissance, la divine science, la divine bonté. Il a plutôt craint d'injurier le

plus faible des hommes que la souveraine puissance de Dieu. Il méprisait plus de commettre une action honteuse devant le plus vil manant, que de commettre des forfaits en présence du Dieu souverainement sage. Il s'est plus attaché à un tas de boue infecte qu'à l'être souverainement bon et souverainement doux, et cependant cela était un ordre prohibitif, et ceci était de précepte impératif et de conseil. C'est lui qui a tenu Dieu pour rien et ne l'a pas adoré en qualité de Dieu ; il s'est attaché à un pus abominable et il a tourné le dos à la majesté divine.

Que dirai-je ? Il n'a pas hésité à commettre les choses les plus horribles en présence de Dieu, et il n'a pas respecté son Créateur. Les créatures s'écrient dans leur langage : Voilà celui qui a abusé de nous ; il devrait disposer de nous selon la volonté du Créateur, et il nous a fait servir aux ruses de Satan ; en nous aimant plus que Dieu, il nous a fait une grande injure. Le voilà ce scélérat qui nous a employés à outrager Dieu, nous créés pour l'honneur de Dieu ; il devait user de nous pour le service de Dieu et il a préféré abuser de nous dans la servitude du démon. Son âme était faite à l'image de Dieu, et, la dégradant lui-même, il a voulu qu'elle fût faite à l'image de nous toutes. Il s'est montré plus terrestre que la terre, plus fluide que l'eau, plus vain que l'air, plus ardent que le feu, plus dur que les pierres, plus cruel à lui-même que les brutes, plus vénimeux

contre les autres que le basilic. Que dirai-je ? Il n'a pas craint Dieu, il n'a pas respecté les hommes, il a répandu, autant qu'il dépendait de lui, son venin sur une multitude de ses semblables, tantôt par paroles, tantôt par gestes, tantôt par actions. Il ne lui a pas suffi d'insulter en lui-même à Dieu, il a provoqué autant qu'il a pu les autres à outrager Dieu.

Qu'ajouterai-je ? Il s'est cru quelque chose de grand, il n'a pas considéré Dieu comme tout-puissant, puisqu'il n'a voulu être réglé ni par la volonté divine ni par aucune loi ; il a préféré divaguer à son aise et comme il lui a plu à l'encontre de Dieu, autant que possible il s'est élevé au-dessus de lui. Si Dieu ne se pliait pas à sa fantaisie, suscitait des obstacles ou ne procurait pas constamment son bien-être, il s'emportait contre son Seigneur Dieu comme contre un de ses serviteurs. Il n'a pas aimé Dieu pour Dieu, mais pour lui-même. Il a rapporté Dieu à sa propre personne comme si c'était là sa fin ; dans sa volonté propre autant qu'il a pu, il a subordonné à lui-même, comme fin, et Dieu et sa fin dernière. Et s'il a parfois omis de pécher, ce n'est pas par haine ni horreur du mal, ni par amour du souverain bien, mais parce qu'il lui est arrivé de craindre pour sa personne. De là concentrant tout en lui, soit pour agir soit pour s'abstenir, s'il a fait ou si a omis de faire, ç'a toujours été à cause de lui-même. Il a cherché à se faire un mérite soit du bien

soit du mal, comme s'il eût été Dieu, par qui tout, le mal comme le bien, est ordonné pour le bien.

Qu'ajouterai-je encore ? Il a été plus orgueilleux que Lucifer, plus présomptueux qu'Adam, chassé du Paradis terrestre. Ceux-ci, pleins de lumière, ont eu quelque motif entraînant et sérieux de présumer d'eux-mêmes. Mais lui, rempli de boue et d'infection, de ténèbres et de misère, il n'a eu que des motifs de se contenir.

C'est donc avec raison que toutes les créatures se soulèvent contre moi et disent : venez et perdons celui qui s'est attaché tout entier à outrager Dieu. La terre s'écrie dans son langage : Pourquoi porterais-je un tel monstre ? L'eau dit : pourquoi ne le suffoquerais-je pas ? L'air dit : pourquoi ne me retirerais-je pas de lui ? Et le feu : pourquoi ne le brûlerais-je pas ? Les pierres : pourquoi ne le lapiderions-nous pas ? Et l'enfer : pourquoi ne le dévorerais-je pas et ne lui ferais-je pas subir mes tortures ? Hélas ! Hélas ! malheureux que ferai-je ? Où irai-je ? Tout s'arme contre moi. A qui recourrai-je ? Où trouverai-je un asile ? J'ai agi contre tout ce qui existe : j'ai méprisé Dieu, j'ai irrité les anges, je n'ai pas honoré les Saints, j'ai offensé de toutes façons les hommes passagers sur la terre, j'ai abusé de toutes les autres créatures.

Pourquoi tant m'étendre ? Par cela seul que j'ai injurié Dieu, créateur de toutes choses, j'ai of-

fensé avec lui toute créature. Malheureux que je suis, je ne sais où tourner la tête après m'être fait des ennemis de tout ce qui existe. Je ne puis aller ni en haut ni en bas, ni en avant ni en arrière, ni à droite ni à gauche, ni même au-dedans de moi pas plus qu'au dehors. Ma conscience lutte contre moi-même et mon cœur tout entier est divisé. Je gémirai donc dans ma misère, mes yeux pleureront sans fin tandis que je suis dans cette vallée d'infortunes. Peut-être dans sa bonté le Père daignera-t-il jeter les yeux sur moi.

Je sais ce que j'ai résolu de faire. Je me jeterai aux pieds du Seigneur mon Dieu, et je lui dirai : Oui, Seigneur, il est vrai, je suis ce méchant ennemi, cet indigne serviteur, cette créature infâme qui a commis tant d'abominations devant vous. Je ne suis pas digne, Seigneur, d'être votre créature, quel que soit le châtement qui m'atteigne. Si j'avais seul à subir les peines de l'enfer réservées aux démons et aux damnés, la peine ne serait pas encore proportionnée à mon crime. Etendez, Seigneur, sur ma misère, le manteau de votre clémence infinie ; que votre immense bonté efface mes iniquités. Reconnaissez en moi votre image quoique dégradée, et conduisez-moi en qualité de brebis égarée, comme un bon pasteur, à votre bercail. Que le miséricordieux Père se félicite du retour de l'enfant prodigue, le bon pasteur de la brebis retournée, et la bonne mère de la drachme rentrée dans sa possession.

Heureux le jour et l'heure où vous vous jeterez à mon cou et me prodiguerez vos baisers!

Et, afin que je puisse vous apaiser, je sais ce que je ferai. Je m'armerai contre moi-même et plus que tous les autres je serai cruel envers moi et juge sévère. Je m'environnerai de supplices et d'angoisses, je me foulerai aux pieds comme une vile boue, je me détesterai comme un tas d'ordures et je serai intolérable à moi-même. Dans ma confusion et mon abattement, dans mes humiliations venant de moi ou d'ailleurs je me réjouirai et je serai transporté de joie quand mon ignominie sera dévoilée. Et comme il ne suffit pas de moi pour me haïr, je réunirai l'universalité des créatures et je convierai chacune d'elles à me punir, parce que j'ai méprisé leur Créateur. Ce sera pour moi un précieux trésor d'accumuler sur moi les peines et les opprobres et d'aimer cordialement ceux qui m'auront aidé dans cette œuvre. J'aurai horreur de toute consolation et de tout honneur dans la vie présente et je les considérerai comme les caresses d'un ennemi.

Je crois fermement que si j'agis ainsi, toutes les créatures, bien qu'offensées par moi, inclineront plutôt à la compassion qu'à la vengeance et que celles qui m'accusaient intercèderont à leur manière pour moi près de leur Créateur. Pour moi, indigne et misérable, s'ouvrira le trésor de la miséricorde divine, et quand apparaîtra sa gloire je serai éclairé de ses rayons. Je me dépouil-

lerai de mes vêtements de veuvage, et je revêtirai une robe resplendissante.

Je suis certain que si je m'abaisse comme je l'ai dit, moi qui suis maintenant abominable aux yeux de toutes les créatures et digne d'endurer tous les maux, grâce à l'infinie clémence de mon Dieu, je serai paré de riches colliers et il me prendra pour épouse. J'entrerai avec lui dans sa chambre et enfin sera consommé avec lui le mystique mariage. Je me fonderai en lui, je ne ferai qu'une âme avec lui ; et du joug du démon je passerai sous celui de Dieu.

O merveilleux et ineffable changement opéré par votre main, Seigneur mon Dieu ! Tarderai-je donc encore d'accomplir ce que j'ai résolu ? Comment mes yeux goûteront-ils le sommeil et mon cœur le repos avant que je sois parvenu à mon époux si désiré, à mon Seigneur Jésus ? Que les opprobres et les châtimens accourent de toutes parts et m'introduisent, moi pervers, près de mon bon Seigneur Jésus. Loin de moi tout ce qui apporte honneur et délectation, qu'il n'en soit pas parlé dans mon entourage : qu'il ne s'agisse en nous tous que de l'honneur divin et de notre abjection. Je sais ce que je ferai : j'entrerai dans les plaies de Notre-Seigneur Jésus, autant que possible je me transformerai en ses douleurs et en ses opprobres, je me vêtirai de sa passion ignominieuse comme d'un manteau royal et je ne rechercherai que ce qui est conforme à cette passion ; je rejetterai le

reste comme de la boue. Quelle créature d'ailleurs osera crier après moi quand je serai vêtu de cette robe? Autant qu'il sera nécessaire, la passion combattra pour moi envers et contre tous. Qui osera lutter contre moi, quand je serai marqué des stigmates du Christ? Partout et toujours j'habiterai dans ses plaies pour y être comme dans un camp en sécurité contre toute attaque de l'ennemi. Et il sera impossible, mon cher frère, si je suis bien transformé en Jésus-Christ crucifié, que je ne sois conforme à lui et cohéritier de son royaume, où sont les bien-aimés de Dieu, qui ont été crucifiés avec le Christ. Car Dieu ne peut se refuser à celui qui est inondé du sang de Jésus-Christ. J'ornerai mes joues de ce sang, je paraîtrai aimable à Dieu, digne d'admiration au monde, recommandable par la société des Saints, ils s'écrieront et diront : Qui est celui-là qui est si bien dans ses vêtements? Qui est celui-là qui marche glorieusement couronné du sang de Jésus-Christ? Certes tous ceux qui auront les yeux ouverts me proclameront bienheureux.

Ne doutez donc pas, mon cher frère, que tel ne soit le souverain refuge pour éviter le mal et atteindre le bien. Là est le Paradis de délices du milieu duquel coulent en abondance le plaisir et la douceur. Là l'homme s'enivre d'une douceur ineffable, et dans une calme admirable il se détache de lui-même, il se restaure par une dévotion transcendante, il est porté jusque dans le sein du

Christ, et il s'y repose dans les embrassements du bien-aimé.

Toutes ces choses, cher frère, réduisons-les à trois points, vers lesquels doivent toujours tendre nos efforts, c'est-à-dire, à l'honneur de Dieu, à la compassion pour le Christ et pour le prochain et à notre abattement personnel. Et cela de tout cœur ; n'ayons jamais soif d'autres choses. Que cela nous soit accordé par celui qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VIII.

SOMMAIRE.

1. — Que le Christ a eu en perfection, dans sa passion, les huit béatitudes ;
 2. — Et y a montré les douze fruits du Saint-Esprit :
 3. — Ainsi qu'un très-beau modèle des commandements du Décalogue,
 4. — Et la vertu des Sacraments et le sens de l'Écriture.
-

1. — La splendeur des huit béatitudes brille de tout son éclat dans cette passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ignominieuse et vile selon l'opinion du monde. Bien plus, en elle est leur source et leur origine, et leur principe attrayant et dirigeant comme dans son type.

Qui est *pauvre* d'esprit, si ce n'est Jésus-Christ nu sur la croix ? Qui est *doux*, si ce n'est celui qui a été conduit comme une brebis à la boucherie et comme une brebis muette devant celui qui la tond ?

Qui *pleure*, si ce n'est celui qui, avec un grand cri et des larmes, offrant ses prières et ses supplications pour ses bourreaux et pour nous pécheurs,

ses ennemis acharnés qu'il excusait en intercédant auprès de Dieu son père, a dit : *mon Père, pardonnez-leur car ils ne savent ce qu'ils font?* Car pour lui, il pleurait plus sur nos péchés que sur son supplice, plus par compassion pour nous que pour lui.

Qui a eu *faim et soif de la justice*, si ce n'est Jésus-Christ en croix, satisfaisant pour nos péchés à la vindicte de son père, ayant faim et soif du salut des âmes? En signe de quoi il disait : *j'ai soif.*

Qui a été *miséricordieux*, si ce n'est ce Samaritain qui, après que le prêtre et le lévite avaient passé outre, répandant de l'huile et du vin sur le blessé, a bandé ses plaies et l'a placé sur sa monture, c'est-à-dire sur son propre corps, se chargeant de nos infirmités pour nos péchés?

Qui a été *patient*, si ce n'est celui qui, innocent et juste par excellence, crucifié pour nos péchés et nos iniquités, a porté sur la croix nos crimes par la force de son amour et l'ardeur de sa charité? Où brille la pureté du cœur si ce n'est en celui qui est immolé quoiqu'innocent et qui a purifié nos cœurs et les a lavés de son propre sang?

Qui a été *pacifique* si ce n'est celui qui a été notre pain, qui de deux n'a fait qu'un et nous a réconciliés avec Dieu dans son sang par sa passion?

Qui a *souffert persécution pour la justice* qu'il possédait, qu'il pratiquait, qu'il prêchait, dont il avait soif, si ce n'est celui que les juifs ont cru-

cifié? Oui, il est *vraiment heureux* celui qu'ont maudit les hommes *en mentant contre lui*.

Telles sont les béatitudes que le Christ nous a lui-même appris à avoir; et il a montré par son exemple comment on doit les accomplir en soi-même.

2. — Sur cet arbre de la croix se cueillent aussi les fruits suaves que dans son épître aux Galates, chapitre 5, l'Apôtre énumère en ces termes : *Les fruits de l'esprit sont la charité, la joie, la paix, la patience, la longanimité, la bonté, la bénignité, la douceur, la foi*; (en effet, on y rencontre le fondement et l'appui de la foi, ainsi que son véritable charme en raison de son objet, mais pas de son sujet, car la foi n'a pas été dans le Christ); en outre, *la modestie, la continence et la chasteté*.

Toutes ces choses brillent clairement dans la passion de Jésus-Christ sur la croix. Aussi dans le même passage, l'Apôtre ajoute-t-il à propos : *Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses vices et ses concupiscences*; c'est évidemment pour montrer que ces fruits sont suspendus à l'arbre de la sainte Croix et qu'ils peuvent être cueillis par ceux qui se conforment à lui et s'attachent eux-mêmes à la croix.

3. — Il y a aussi dans cette bienheureuse passion, la règle, l'exemple et la pratique des *commandements* de Dieu, de sorte que comme il a été lui-même obéissant à son père jusqu'à la mort, de même vous devez obéir jusqu'à la mort aux divins

commandements. Nous pouvons aussi y considérer un magnifique modèle de tous les commandements.

A l'égard du premier commandement, en tant qu'homme lui-même, parfait adorateur de Dieu, il s'est offert tout entier en sacrifice à Dieu le père sur l'autel de la croix, oblation et hostie pacifique, pour le péché.

Quant au second commandement, il n'a pas pris le nom de Dieu en vain, il n'a pas fait de faux serment, mais il a accompli dans la passion de la croix les heureuses promesses qu'il avait jurées à nos pères. A l'égard du troisième, il s'est reposé le sabbat dans le sépulcre ; et c'est là aussi que nous devons célébrer notre sabbat, non dans les jeux, les frivolités, les distractions, mais dans le repos avec des actions de grâces.

Quant au premier précepte de la second table, il a montré sur la croix le plus profond respect au père, en s'humiliant devant lui jusqu'à la mort de la croix, afin de lui payer l'hommage dû pour réparer l'injure que nous lui avons faite.

Il a montré aussi le respect dû à sa mère ; en effet non-seulement il a été soumis envers elle, mais encore, du haut de la croix, il l'a recommandée avec le plus grand soin au disciple bien-aimé.

Quant au second, non-seulement il n'a pas tué, mais par sa bienheureuse passion et sa mort, il a tué la mort et donné la vie aux morts.

Quant au troisième commandement, contre la détestable fornication, il s'est donné en mariage à l'Eglise, chaste époux d'une chaste épouse, la choisissant sans tache et sans ride.

A l'égard du quatrième, il n'a pas cru que ce fût de sa part une usurpation que d'être égal à Dieu ; mais il s'est effacé lui-même en prenant la forme d'un esclave. Ou bien nous pouvons dire qu'il n'a pas commis de larcin, mais que par sa mort il s'est récupéré du larcin. En effet, il est descendu dans les lieux inférieurs et il a dépouillé l'enfer ; et ceux que la main furtive du démon avait injustement enlevés du milieu des bons et détenait illicitement, il les a rachetés par le mérite de sa passion ; et entraînant la captivité captive il a répandu ses dons parmi les hommes.

Quant au cinquième, non-seulement il n'a pas porté de faux témoignage, mais pour la vérité qu'il enseignait et pratiquait, il a vu s'élever contre lui de faux témoins proférant des blasphèmes et des méchancetés à sa charge ; et pour cela aussi il a été condamné à mort.

A l'égard du sixième et du septième, non-seulement il n'a pas convoité le bien d'autrui, mais il s'est donné lui-même sur la croix pour le prochain. On voit donc ainsi très-manifestement de quelle manière l'observance des commandements brille dans la glorieuse passion de Notre-Seigneur.

4. — De cette sainte passion tous les sacrements de l'Eglise tirent leur force : ils sont pour nous

des remèdes très-salutaires contre toutes les maladies de l'âme. Cette passion bienheureuse est aussi la clé de David pour nous dans les divines Ecritures : elle ouvre et personne ne ferme, elle ferme et personne n'ouvre. Sans elle, il est impossible de comprendre l'Écriture sainte, et tout y brille de la plus vive clarté, cette clé une fois bien gravée dans l'esprit. En commençant par Adam, voyez comment Eve a été tirée de son côté ; réfléchissez à l'arbre de vie placé au milieu du Paradis, à l'immolation d'Abel et à sa mort, et parcourez ainsi toute l'Écriture si vous voulez découvrir comment la vérité qu'elle renferme se réfléchit dans le miroir de la passion.

CHAPITRE IX.

SOMMAIRE.

Comment brillent dans la bienheureuse passion du Seigneur les attributions des diverses hiérarchies des Anges et de l'Eglise.

1. — De la première Hiérarchie.
2. — De la seconde.
3. — De la troisième.
4. — Restauration des hiérarchies par la passion.
5. — Gloire des bienheureux, resplendissante dans la passion,
6. — Et découlant de la passion.

De tout ce qui précède on voit très-clairement comment toute perfection émane de la passion de Jésus-Christ, et comment brille en elle toute la beauté de la hiérarchie ecclésiastique ou évangélique. De la même manière se montrent et resplendissent en elle la perfection, la beauté et l'éclat de la hiérarchie angélique.

1. — En effet, d'abord brille principalement en elle cette ardeur d'amour des *Séraphins* ; car le plus haut degré de charité que quelqu'un

puisse avoir, c'est de donner sa vie pour ses amis. Je ne crois pas que tous les anges du Paradis puissent concevoir avec toute leur intelligence cette véhémence de charité par laquelle Notre-Seigneur Jésus a voulu tant souffrir pour nous, vils esclaves et de plus ses ennemis pervers.

La contemplation et l'intelligence de la vérité qui distinguent les *Chérubins*, y éclatent pareillement. Je ne sais rien dans ce monde qui éclaircisse autant l'Écriture, qui élève autant à la contemplation céleste, qui aide plus à goûter Dieu que la passion de Jésus-Christ. C'est en celle-ci qu'on trouve réellement la plénitude de science.

Là brille aussi au plus haut point le respect et la vénération des *Trônes* envers la majesté éternelle. De même que ces esprits célestes sont appelés *Trônes*, parce que Dieu est dit se reposer en eux comme dans son trône, à cause de la profonde vénération et révérence qu'ils ont envers la majesté divine, parce que lui-même se repose sur les humbles et sur ceux qui craignent sa parole ; de même, dans cette ignominieuse passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Notre-Seigneur Dieu est dit y reposer comme dans son trône, car il y a eu là le comble de l'humilité, du respect et de la vénération envers la majesté éternelle, et je crois que dans les marques de respect des anges, aucune ne peut se comparer à

celles-ci. C'est pourquoi, pour emprunter le langage des passions humaines, l'esprit de Dieu, tourmenté et irrité par nos péchés, a trouvé la paix et le repos dans cette bienheureuse passion.

On peut encore appeler *Trône* de Dieu la passion parce qu'avec elle, c'est-à-dire avec ses emblèmes, il jugera le monde. D'où je crois fermement que, pour juger les crimes du monde, apparaîtront la lance, la couronne d'épines, les clous, l'éponge et les autres instruments. Le Seigneur Jésus s'y montrera avec ses stygmates, disant d'une voix forte : voyez ce que j'ai souffert de vous, en vous et pour vous ; et cependant, ingrats, vous avez tout méprisé et vous avez tenu pour rien mon supplice et mon humiliation. Allez donc maudits, au feu éternel. Voilà ce qui est évident de la première hiérarchie.

2.— Dans cette bienheureuse passion se manifeste la précellence des *Dominationes*. *Il s'est humilié lui-même, se faisant obéissant jusques à la mort, et à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom.*

Là brille aussi la *résistance des Puissances*, parce que cette puissance diabolique dont il est dit qu'il n'y a pas sur la terre de puissance qu'on puisse y comparer, Jésus lui-même l'a victorieusement domptée par le gibet de la croix, et en mourant il a détruit la mort.

Là se fait sentir aussi l'action efficace des *Vertus*. Là surtout s'est fait sentir cette vertu qui pénètre

et attire les cœurs. D'où il a été dit : *Quand j'aurai été élevé de la terre, j'entraînerai tout à moi.* Aussi de ce que nous croyons et que nous l'aimons, il ne faut nous en attribuer le mérite en aucune manière, car personne ne vient s'il n'est entraîné. Ce qui s'entend moins d'un mouvement volontaire de notre part, que d'un mouvement en quelque sorte violent. Voilà ce qui est évident de la seconde hiérarchie.

3. — Dans cette heureuse passion se manifeste aussi la souveraineté des *Principautés*, car *la marque de principauté a été empreinte sur son épaule.*

Là brille aussi le relèvement des *Archanges*, car cette glorieuse passion a été suffisante pour relever de toute faute et de toute peine.

Là paraît aussi la révélation des *Anges*, car les secrets les plus cachés de l'Écriture et les mystères des arcanes divins sont dévoilés par l'ouverture du côté de Jésus-Christ, c'est pourquoi le voile du temple s'est à bon droit déchiré pendant la passion, afin que ce qui était caché dans les Saintes Écritures fût divulgué. C'est ce qui est évident de la troisième hiérarchie.

De tout cela ressort clairement comment la hiérarchie non-seulement ecclésiastique, mais angélique brille dans la passion. Et comme il appartient aux anges de purifier, d'illuminer, de parfaire, cela se découvre à beaucoup plus forte raison dans la passion de Jésus-Christ.

4. — Par ces conformités que la passion du

Christ a avec les diverses catégories d'anges, il était très-convenable non-seulement de racheter les âmes, mais aussi de les disposer et de les ordonner convenablement à la réparation de la ruine angélique. A cause de l'immense charité resplendissante sur la croix, un incendie d'amour envers Dieu et le prochain s'allumait dans les hommes, et ainsi ils étaient rendus, et ils le sont encore, aptes à l'ordre suréminent des *Séraphins*.

Par la vérité empreinte dans cette bienheureuse passion sont illuminés les hommes qui la contemplant pour connaître la vérité divine, et ils sont donc par là aptes à la science et à la restauration des *Chérubins*.

Et par la grande humilité, révérence et vénération qu'on trouve en relief dans la passion, les hommes sont portés, dans la mesure de leurs forces, à une semblable humilité, révérence et vénération, à un semblable respect, et ainsi ils deviennent aptes à la réparation des *Trônes*.

A l'exemple de cette excellente domination divine qui s'est manifestée dans la passion dont il a été dit ci-dessus, *c'est à cause de cela que Dieu l'a élevé*, les hommes sont invités à faire tous leurs efforts par les macérations et les afflictions corporelles pour dominer leurs vices et leur concupiscence et pour s'assujettir tous les appétits de l'esprit, afin que rien d'oiseux ni de désordonné ne s'avise de dominer la raison humaine, mais que tous ces ap-

pétits cèdent au jugement droit de la raison, et qu'ainsi les hommes seraient aptes à la réparation de l'ordre des *Dominations*.

Pour en finir en peu de mots, examinez successivement les autres ordres ou leurs perfections, selon ce qui en a été dit. Vous remonterez ainsi, par la résistance aux tentations et aux ruses du diable, aux Puissances ; par les actions et les conversations vertueuses, aux Vertus ; par l'attentive surveillance de tous vos sens, des mouvements intérieurs, et aussi des autres hommes s'ils vous touchent de près, aux Principautés ; par le relèvement des besoins et des fautes du prochain, aux Archanges ; par la prédication et la doctrine, aux Anges. Ou si vous préférez dire que pour l'enseignement les matières les plus relevées appartiennent aux archanges et les autres aux anges, rapportez les docteurs aux premiers et les prédicateurs aux seconds. Et rapportez tout cela à la passion de Jésus-Christ, comme il a été dit des Séraphins et des autres ordres.

Vous pouvez encore assigner un autre motif très-concis par lequel la passion de Jésus-Christ a été propre à opérer la restauration des anges. Car, comme ceux-ci sont tombés par un excès de présomption et d'orgueil, ainsi, par l'anéantissement et l'humiliation de Jésus-Christ crucifié, vrai Dieu et vrai homme, les diverses classes d'anges ont dû être restaurées du chef des hommes, humbles et abjects à leurs yeux. De

cette façon, ce qui a été dit plus haut en particulier de la réparation des Trônes, peut être appliqué à la restauration de tous les Ordres en général.

5. — Par les mêmes raisons qui nous montrent comment la splendeur des anges et la perfection brillent dans le Christ crucifié, nous pouvons voir de quelle manière la gloire de tous les bienheureux brille dans la même passion. En effet, à cette claire vérité qui se trouve dans cette passion bienheureuse, comme il a été dit plus haut, correspond la vision de la patrie à découvert, sous le rapport de la connaissance du rationnel; à cette profonde humilité et révérence à cause de laquelle, avons-nous dit ci-dessus, la passion du Seigneur s'appelle Trône, correspond la ferme intention, quant à l'irascible; car sur qui se reposera mon esprit si ce n'est sur l'homme humble? A cette éminente charité de la passion du Seigneur, correspond dans la patrie du concupiscible même, la dilection vraiment accomplie.

A cette domination, dont il a été dit: *c'est pourquoi Dieu l'a élevé*, correspond l'agilité, parce que le pouvoir lui est subordonné quand elle veut.

A cette résistance de la puissance par laquelle en mourant il a détruit la mort, correspond l'impassibilité.

A cette énergie de vertu par laquelle, élevé de

terre, il a attiré tout à lui, correspond la subtilité, comme vertu pénétrante.

A cette clarté et noblessé de principauté dont il est dit : *la marque de sa principauté a été empreinte sur son épaule*, de laquelle clarté peuvent s'entendre ces mots : *mon père, éclairez-moi*, correspond le don de clarté !

A la fonction des archanges et des anges, qui est bien représentée dans la passion, comme nous l'avons déjà démontré, correspond dans les hommes bienheureux le signe honorifique de la petite branche de laurier qui est due aux docteurs et aux prédicateurs.

Ainsi devient évidente la manière dont brille dans cette bienheureuse passion, comme dans un miroir très-pur et très-clair, toute la plénitude de la grâce et de la gloire. Je dis de la grâce, quant à la récompense substantielle, comme les qualités de l'âme ; et je dis de la gloire et quant à la récompense consubstantielle, comme les qualités du corps, et quant à la récompense accidentelle, comme le signe honorifique de la petite branche de laurier qui est due aux prédicateurs ainsi qu'aux docteurs, aux martyrs et aux vierges. Car il nous a enseigné dans la chaire de la sainte croix, et il a été chef des martyrs, et, vierge des vierges, il a recommandé la vierge à une vierge.

6. — Non-seulement la plénitude de grâce et de gloire des Saints brille dans cette bienheureuse passion, mais aussi elle en émane méritoirement.

Et, pour parler d'une manière plus appropriée aux choses, par l'ouverture du côté, il envoie aux Saints la vision à découvert ; par le percement des pieds et des mains, l'intention ferme ; par la dégustation du vinaigre et du fiel, l'ivresse de l'amour, car c'est là ce dont il avait soif ; par le serrement des liens, il nous a mérité l'agilité ; par l'outrage des crachats, la clarté du soleil ; par la mort, l'impassibilité ; par le gissement au sépulcre, la subtilité ; par la couronne d'épines, la beauté non-seulement de l'insigne du laurier, mais aussi de la petite branche, pour cette triple catégorie d'hommes, les vierges, les martyrs et les docteurs.

Et, quoi que nous disions, je crois que dans cette passion bienheureuse, il y a un excellent sujet de gloire et de joie infinie, tant pour les anges que pour les élus. Je crois fermement, sans admettre le moindre doute, que les anges aussi bien que les élus tendent exclusivement vers Dieu et l'aiment intimement de toutes leurs facultés ; de sorte qu'ils aiment Dieu sans comparaison plus qu'eux-mêmes ; bien plus je crois qu'ils ne s'aiment eux-mêmes que par rapport à Dieu, et, par conséquent, la magnificence de Dieu leur cause plus de joie et d'allégresse que leur propre gloire. Comme il y a dans la passion de Jésus-Christ une admirable manifestation de la souveraine puissance, de la souveraine sagesse, de la souveraine clémence de Dieu, ainsi que je

l'expliquerai plus tard, il en résulte que la passion est pour eux le sujet d'une joie délicieuse et d'une allégresse infinie. De là, quoique les hommes se réjouissent en se voyant rachetés par la passion, et les anges en se voyant restaurés par elle, et qu'ainsi ils fassent en quelque sorte un retour sur eux-mêmes, enfin, quoiqu'ils voient toujours ce résultat et le rapportent à Dieu, cependant je crois qu'ils éprouvent sans comparaison plus de joie et d'allégresse et se transportent tout à fait en Dieu, en reconnaissant dans cette passion aussi bien la puissance que la sagesse et l'inappréciable et infinie clémence de leur Dieu.

De là, comme la souveraine et immense expansion de la bonté divine paraît ici, je crois que pareillement, par l'excès de joie et de bonheur, l'expansion des esprits en Dieu est ici complète, sans réserve, totale, absolue et parfaite.

Ainsi donc on comprend très-clairement que la passion de Jésus-Christ est la source de la grâce, et de la gloire et qu'on y découvre et qu'on y voit briller l'éclat et la perfection de la hiérarchie terrestre aussi bien que de la hiérarchie céleste.

CHAPITRE X.

SOMMAIRE.

1. — La souveraine puissance,
2. — La souveraine sagesse,
3. — La souveraine clémence y brillent ;
4. — Et quelques motifs déterminants à cet égard.

Maintenant, il reste à voir, à l'aide de Dieu, comment la hiérarchie supercéleste, c'est-à-dire Dieu lui-même, brille sur la croix, pour que nous voyions, en quelque sorte, comment brille en elle la souveraine puissance, la souveraine sagesse, la souveraine clémence de Dieu. Et parce qu'il y aurait présomption à un infirme de parler de la puissance, à un insensé de la sagesse, à un méchant de la bonté, il ne m'est donc pas permis de vouloir scruter des choses subtiles et au-dessus de mes forces. Cependant, examinons quelques points généraux pour notre consolation

et pour l'intelligence plus somplète de ce qui a été exposé ci-dessus.

1. — La puissance et la bienveillance de Dieu se manifestent dans la bienheureuse passion, en tolérant, en libérant, en gratifiant, en justifiant, en ressuscitant, en magnifiant.

Je dis d'abord que, dans cette passion bienheureuse, se révèlent sa force et sa clémence en *tolérant*, en ce que, en effet, celui qui est le Dieu de tous et qui conserve toutes choses, sans la main de qui tout rentrerait dans le néant, souffre patiemment qu'on le force à fuir, lui qui était partout; qu'on le lie, lui qui était infiniment grand, qu'on le flagelle, lui qui était plein de gloire; qu'on le soufflette, lui qui avait créé le monde; qu'on le conspue, lui la splendeur éternelle et le miroir sans tache; qu'on le blasphème, lui père d'une immense bonté; qu'on le juge, lui juge d'une puissance sans limites; qu'on le crucifie, lui Seigneur infiniment libre; qu'on l'abreuve de fiel et de vinaigre, lui fontaine d'une suavité infinie; qu'on l'afflige, lui la joie des Anges; qu'on lui donne la mort, lui la vie des vivants; qu'on le couronne d'épines, lui la couronne de gloire; qu'on lui ouvre le côté, à lui l'agneau d'une clémence sans bornes; qu'on l'ensevelisse sous une pierre, lui le soleil de justice.

Souffrir de l'homme pervers tout cela patiemment pour lui, et de plus prier pour lui a été l'effet de la puissance infinie, de la tolérance, de

la bonté et de la clémence. C'est ainsi donc que se manifeste le pouvoir ou la puissance, ainsi que la bonté du Christ en tolérant.

Il a donné aussi un signe de cette immense bonté et puissance en *libérant*: que Jésus-Christ crucifié enchainât un être très-puissant, qu'en mourant il détruisît et anéantît la mort, qu'enseveli il dépouillât l'enfer, ce fut l'indice d'une puissance immense. Mais ce fut aussi la marque d'une immense et excessive clémence que d'avoir daigné mourir pour ses infâmes ennemis qu'il fallait délivrer de la mort. Car il est inconcevable que par la mort qu'on lui a donnée il ait libéré de la mort ceux qui la lui ont donnée; en effet, à cause de cela, selon le jugement humain, il aurait dû plutôt nous condamner tous à une mort éternelle pour le seul fait qu'il a été frappé d'une mort si ignominieuse et si cruelle par nous et à notre occasion. Je ne crois pas que les anges du Paradis eussent pu se figurer cette haute clémence avant que cela leur eût été révélé.

Il a donné, en *justifiant*, une preuve de puissance infinie et de bienveillance. Car si c'est plus fort de justifier l'impie que de créer le ciel et la terre, à cause de la répugnance de la volonté; quelle clémence et quelle puissance n'a-t-il pas fallu pour sauver et justifier l'impie commettant les plus grandes impiétés et donnant la mort à celui qui sauve et justifie? C'a été, par conséquent, l'effet d'une infinie clémence que par suite

de cette souveraine impiété il nous ait voulu justifier de toute impiété, tandis qu'il aurait dû, selon le jugement humain, quand même jamais aucune autre faute n'eût été commise, nous abandonner tout à fait et nous réduire à néant (ce qui est la même chose, car nous abandonner tout à fait c'est nous réduire à néant) ou bien faire tourner ce forfait, non pas à notre justification, mais à notre damnation éternelle.

C'est un effet de sa puissance souveraine et de sa clémence qu'il nous ait justifiés par les mérites de sa passion occasionnée par notre méchanceté et les mérites de notre méchanceté ! Il faut ruminer avec soin toutes ces choses admirables et inouïes : ici font défaut notre raison et notre intelligence, et l'amour trouve beaucoup d'aliments pour s'embraser.

Il a fait voir aussi sa grande puissance en *ressuscitant*. Il est clair que ressusciter du milieu des morts et surtout ressusciter ou des morts ou soi-même, c'est dans l'un et l'autre cas manifester une souveraine puissance. Or l'un et l'autre s'y est rencontré, car il est ressuscité lui-même et il en a ressuscité d'autres avec lui qui sont venus dans la sainte cité et sont apparus à plusieurs.

Mais ç'a été surtout un acte de haute clémence qu'il ait daigné non pas ressusciter sur-le-champ, mais différer un peu dans l'intérêt de notre foi et rester mort pour nous, afin que nous crussions

fermement qu'il a été vrai homme. Il n'a pas différé trop, afin que nous crussions qu'il était vraiment Dieu, et il a ressuscité d'autres hommes, afin qu'ils lui rendissent témoignage. Et lui-même, pendant quarante jours, apparaissant sous divers motifs, pour que nous crussions en lui, a différé de monter au ciel, procurant et opérant notre salut avec toute condescendance et avec un fervent amour. Il ne lui a pas suffi, mortel et passible, de converser avec nous ; mais il a voulu, glorieux et immortel, quarante jours durant, apparaître très-distinctement aux apôtres, et les instruire du royaume de Dieu.

O amour, par quels forts liens vous nous avez attaché Notre-Seigneur Jésus ! Il semble ne pouvoir se séparer de nous ; bien plus, nous, vile pourriture, il daigne avec tant et de tels soins nous unir à lui par la foi et l'amour.

La souveraine puissance s'est aussi manifestée en *magnifiant*. Car il a exalté en présence des rois et des princes celui qui fut toujours grand devant Dieu.

Or exalter dans la présence des hommes le Christ crucifié et l'exalter au-dessus de tous, a été un acte de haute puissance. Pourquoi ? Parce que, en effet, croire qu'un homme crucifié fût Dieu était contre la sagesse des Grecs, contre le scandale des Juifs, contre la cruauté des tyrans, contre toute astuce des démons, c'était au-dessus de la raison et de l'intelligence.

Et ç'a été un acte de souveraine clémence, qu'il nous ait fait croire en lui, et surtout croire en lui comme Dieu, contre notre dureté et notre perversité, en nous tirant à lui par sa force intime; aussi lui devons-nous toute notre gratitude et notre reconnaissance, car ç'a été l'acte non d'un Dieu changeant et se refusant à nous, mais d'un Dieu miséricordieux.

Car que lui avons-nous fait pour que nous croyions en lui plus que les autres? Servons-le donc fidèlement avec crainte et amour, le cœur dévoué et l'esprit bien résolu, acclamons-le du fond de nos entrailles; car son admirable lumière nous a agréablement illuminés malgré notre indignité, sa douce, admirable et suave clarté rayonne dans le fond de notre esprit, elle change la nuit en jour, elle élève, unit, déifie et dissout.

De tout cela résulte clairement que dans la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ resplendissent la souveraine puissance et la souveraine clémence de Dieu.

2. — Maintenant il reste à voir comment la souveraine sagesse y brille; et quoique nous ne sachions ni ne puissions tout énoncer, cependant disons toujours quelque petite chose pour notre consolation. Dans la passion sa sagesse se montre infinie par l'heureuse correspondance entre tous les mystères du rachat de nos fautes. Car comme la première femme, tirée et faite d'une chair vir-

ginale, a été séduite, de même le Christ, né d'une vierge, a été crucifié. Et comme elle a accepté du fruit défendu et en a donné à son mari du corps de qui elle a été formée, ainsi le Christ sur l'arbre de la croix a souffert volontairement et a fait participer à sa passion sa mère de qui il était né, et dont l'âme a été percée d'un glaive de douleur.

Jusqu'à ce jour j'avais ignoré pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu que sa douce mère fût témoin de son supplice et partageât avec lui une si immense douleur, lorsque sa propre passion nous suffisait. Mais à ce que je vois, malgré notre indignité, la souveraine clémence et la souveraine sagesse l'exigeaient ainsi. Et comme Eve a été séduite en voulant être semblable à Dieu, de même l'Homme-Dieu a souffert. Et comme celle qui fut tirée de la côte de l'homme, a été le principe de notre condamnation, parce qu'elle entraîna le consentement de son mari, de même le Christ a ouvert son côté d'où a découlé la vertu des Sacrements et par son sang il nous a réconciliés à Dieu le père. Et comme elle a vu l'arbre dont le fruit était beau à la vue et agréable au goût, de même Jésus-Christ a reçu des crachats au visage et a été abreuvé d'un fiel amer. Et comme ses pieds avaient couru à l'arbre et ses mains s'étaient étendues vers le fruit, ainsi Dieu a été attaché à la croix par les pieds et les mains. Elle était ambitieuse, il fut très-humble. Elle fut

très-désobéissante, il a été obéissant jusqu'à la mort de la croix. Contre l'appétit de la science, la sagesse de Dieu a été condamnée. Adam et Eve étaient tous deux nus quand ils péchèrent; le Christ était nu quand on l'a crucifié. Après leur faute, nos premiers parents se cachèrent de la présence de Dieu; Notre-Seigneur Jésus-Christ, après sa mort, s'est caché de la face des hommes dans le sépulcre. Ils descendirent sur la terre pour travailler; il est descendu pour dépouiller l'enfer. On discerne ainsi, de la façon la plus évidente, comment la souveraine sagesse de Dieu éclate dans cette passion glorieuse.

3. — Et dans tout cela se manifeste non-seulement la sagesse de Dieu, mais sa déférence et sa clémence en ce qu'il a voulu pour le fruit mangé contre la défense, monter sur l'arbre de la croix, et pour les mains étendues vers ce fruit, élever les siennes en croix, et faire tout ce qui a été dit plus haut. Ceci a été un effet de sa souveraine et ineffable clémence. Je ne crois pas qu'aucune créature puisse comprendre une pareille condescendance, mais je crois qu'elle jette les anges et les saints dans un véritable ravissement et qu'ils sont submergés dans cette immensité de clémence comme le poisson dans la mer, bien que cette similitude soit défectueuse.

4. — Approchons-nous donc, mes chers frères, de ce cœur élevé, et plongeons-nous tout entiers dans cet abîme de clémence infinie. Appro-

chons avec confiance du flanc de Jésus-Christ et entrons-y. Approchons, mes chers frères, approchons et mourons avec lui. Approchons, je vous en prie, approchons, car ses bras sont étendus pour nous embrasser.

O bon Jésus, qu'avez-vous fait? Pourquoi m'avez-vous tant aimé? Et pourquoi, Seigneur Jésus? Que suis-je? Je ne suis pas digne que vous entriez dans ma demeure et encore moins que vous mouriez à cause de mon péché. Mais dites un seul mot, et mon âme sera guérie. Pourquoi, à l'effet de me guérir, voulez-vous exhaler votre âme? Il suffit, Seigneur, il suffit d'une parole de votre bouche. Pourquoi répandez-vous votre sang dans une mort si cruelle et si ignominieuse? D'un seul mot vous avez créé les Anges, les Cieux et l'univers entier. Pourquoi m'avez-vous racheté, moi, vil esclave, par une mort si dure et si cruelle?

Je vous en conjure, mes chers frères, que cette voix de Notre-Seigneur Jésus-Christ retentisse dans vos oreilles, qu'elle retentisse surtout dans le fond de vos cœurs. Considérez et voyez s'il y a une douleur semblable à ma douleur. Que ces douleurs aussi, mes chers frères, pénètrent nos entrailles; que ces douleurs transpercent nos cœurs. Approchons de son flanc et suçons-en le sang, car telle est sa volonté. Faisons qu'il n'endure pas de tels maux en vain, ne laissons pas ce sang couler par terre. Que nos cœurs soient donc les vases et le réceptacle du sang de Notre-Sei-

gneur Jésus-Christ, et, ivres de ses douleurs, disons : *gardons-nous bien de nous glorifier si ce n'est dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Que cela nous soit accordé par celui qui vit et règne dans les siècles des siècles.

CHAPITRE XI.

SOMMAIRE.

1. — Dans la passion du Seigneur le cœur de l'homme est enflammé et excité aux sept œuvres de miséricorde :
2. — Par l'attrait ;
3. — Par la règle.

1. — Comme par tout ce qui a été dit, dans la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre contemplation peut être réglée et parfaite de diverses manières, il reste maintenant à considérer un peu de quelle manière nous y sommes excités et dirigés vers l'action. Et comme, parmi les autres œuvres de la vie active, les œuvres de miséricorde et de charité sont surtout recommandées dans l'Écriture Sainte; et comme, en outre, il a été suffisamment traité ci-dessus de cette action qui concerne la vraie affliction et la renonciation à soi-même, passant donc outre à cela, voyons en ce moment de quelle manière se rencontrent dans

la passion, l'excitation, l'embrasement, le modèle, le miroir de ces œuvres de miséricorde dont Notre-Seigneur dit, dans Saint Matthieu, qu'il fera l'objet de son examen au jour du jugement, et auxquelles il promet de donner une récompense éternelle en disant : *Venez, les bénis de mon père, etc., J'ai eu soif, etc.*

Ecartons donc, mes chers frères, tout nuage des yeux de notre cœur et considérons avec soin cette passion bienheureuse; nous verrons distinctement de quelle manière y brillent magnifiquement ces œuvres de miséricorde. Mais voyons d'abord de quelle façon nous sommes attirés à les accomplir; nous pourrons ensuite voir comment nous sommes réglés par la passion dans leur exercice.

2. — Si nous considérons que Notre-Seigneur a souffert la faim et la soif pour nous, nous devons être fort portés à rassasier ceux qui ont faim et soif, afin de lui venir en aide dans ses membres. Et pour restreindre tout à la passion du Christ, écoutons dans l'Évangile Jésus lui-même s'écriant : *J'ai soif*. Car s'ils sont heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, comme il a été lui-même rempli de grâce et de perfection, il a surtout eu faim et soif de notre justice dans sa passion bienheureuse; car, en mourant, il a éprouvé sur la croix non-seulement une faim et une soif spirituelles pour notre justice, mais je crois infiniment probable qu'il y a éprouvé aussi une faim et une

soif matérielles. En effet, la nuit précédente il s'était beaucoup fatigué et il avait veillé dans la prière, puis dans les angoisses de sa captivité, et enfin il était épuisé de fatigues et de tourments divers à la sixième heure ; quand l'appétit a coutume d'être excité et aiguisé, il fut attaché à la croix, il y jeûna jusqu'à la neuvième heure, et il dit : j'ai soif. Ses bourreaux eux-mêmes lui donnèrent du vinaigre à boire ; quand il eût reçu ce breuvage, il pencha la tête et rendit l'âme.

Il est peu vraisemblable qu'il ait alors résisté par une force divine à quelque nécessité ou besoin corporel comme lorsqu'il jeûna durant quarante jours dans le désert, parce qu'il s'était pleinement exposé pour nous à pâtir sur la croix. Ainsi donc, par cela que Notre-Seigneur Jésus-Christ a souffert la faim et la soif pour nous, nous devons être fortement portés à le rassasier dans ses membres.

Notre-Seigneur a été aussi un pèlerin sur la terre, car il a dit, à l'approche de sa mort bienheureuse : mon royaume n'est pas de ce monde. Sur la croix surtout il a été comme un pèlerin et il a été réputé un étranger pour nous, car ses amis et ses proches se tenaient éloignés de lui, et il est devenu comme un pèlerin et un étranger pour ses frères. Celui qui est devenu un pèlerin pour nous, mes chers frères, accueillons-le dans ses membres.

Notre-Seigneur a été nu aussi pour nous sur la croix, vêtissons-le donc, je vous en prie, dans ses membres. Là, il a paru vraiment infirme, plein

d'angoisses et de douleurs pour nous. Visitons-le donc dans ses membres.

Il a été pris pour nous et conduit captif à la croix ; il y a été attaché et cloué ; allons donc trouver ses membres captifs et prisonniers. On voit donc ainsi comment il y a eu dans la passion un sujet réel d'être entraîné et excité à remplir les œuvres de miséricorde.

Voyons maintenant de quelle manière se trouve dans la passion un modèle déterminant et dirigeant des œuvres de miséricorde. Lui-même les a exercées. Il a ouvert son côté et répandu son sang pour abreuver ceux qui ont soif. Il a brûlé sa chair sur l'autel de la croix au feu brûlant d'un amour démesuré pour rassasier ceux qui ont faim. C'est pourquoi dans la dernière cène il a institué le Sacrement de l'autel pour nous restaurer, car ce sacrement est commémoratif de la passion du Seigneur. Sa chair est vraiment viande, son sang est vraiment breuvage comme le Seigneur lui-même l'atteste. Si donc Notre-Seigneur Jésus s'est fait lui-même pour nous aliment et breuvage, à combien plus forte raison devons-nous nourrir non-seulement de notre superflu mais de notre nécessaire ceux qui ont faim et soif ? Car si Notre-Seigneur nous a donné sa chair comme nourriture, combien plutôt lui devons-nous donner dans ses membres la chair de nos bestiaux ? Car s'il s'est donné à manger à nous, lui le pain de vie descendu du ciel, combien plutôt lui devons-nous donner

dans ses membres un pain sans vie qui est sorti de la terre? S'il nous a donné un aliment spirituel, c'est-à-dire le pain des Anges qui nous unit à lui et nous change en lui, combien plutôt devons-nous lui donner dans ses membres un vase de vin ou de lait, nourriture des vers?

Ayons donc, mes chers frères, de la sollicitude pour nourrir les pauvres de Jésus-Christ, ou plutôt pour nourrir Jésus-Christ dans ses pauvres.

Sur la croix même il a aussi exercé l'hospitalité. Car il s'y est rencontré un certain pèlerin qui avait fait une longue route; il a demandé à Jésus-Christ l'hospitalité en disant : *Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous serez arrivé dans votre royaume.* C'est comme s'il avait dit : daignez, Seigneur Jésus-Christ, reconnaître le pèlerin et l'accueillir dans votre palais. Merveille de la clémence de Dieu ! Déjà il semble avoir oublié qu'il a dit ailleurs à celui qui l'interrogeait sur sa demeure : *Les renards ont des tanières, les oiseaux du Ciel ont des nids, mais le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.* Mais quoi ? Ici Jésus ne tarde pas de lui accorder l'hospitalité, non pas sous un portique, non pas dans une étable, mais dans lui-même : non pas demain, non pas après-demain, mais *aujourd'hui*, dit-il, *vous serez avec moi dans le Paradis.*

O déplorable méchamment des hommes ! Notre-Seigneur a donné l'hospitalité à un larron, et dans lui-même. Et nous, dans des maisons de terre et de boue, nous ne voulons pas même recevoir des

hommes de bien, mais nous nous excusons en disant : peut-être ce sont des larrons. Souviens-toi, homme misérable, que Notre-Seigneur lui-même a reçu un larron. Et si par hasard tu ne peux, parce que tu es pauvre, le recueillir dans ta maison terrestre, recueille-le du moins dans ton cœur en lui accordant la compassion.

Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est dépouillé sur la croix pour couvrir notre honte et il a été suspendu sans vêtement à la croix. A plus forte raison nous devons-nous mettre à nu pour le vêtir dans ses pauvres ; ou, pour parler de nous-mêmes, nous devons dépouiller, dans l'intérêt des pauvres de Jésus-Christ, de tout vêtement superflu jusqu'aux recoins de nos cellules ou de nos chambres à coucher. O ! quelle joie ce devrait être pour nous que nous pussions nous priver de tout pour Jésus-Christ, et que nous donnassions aux pauvres non-seulement notre superflu, mais même notre nécessaire !

Lui-même s'est mis à nu pour moi, et moi-même je ne voudrais subir aucune privation pour lui ? Loin de nous, mes chers frères, que nous refusions de donner non-seulement nos biens, mais même nos personnes à notre prochain, ou plutôt à Jésus-Christ dans notre prochain, car il s'est lui-même donné tout entier à nous.

En effet, il nous a visité, nous infirmes, et sur la croix il a porté nos douleurs, nos infirmités et les angoisses de toutes nos infirmités. Mais, mes

chers frères, visitons avec soin ses infirmes, et, en leur compatissant, recevons ou transportons en nous leurs infirmités, afin que nous puissions dire avec l'apôtre Saint Paul : *Qui est infirme sans que je sois plus infirme que lui?*

Notre-Seigneur Jésus, dans ces trois jours, a visité lui-même les captifs de l'enfer. Y aurait-il donc une si profonde et si noire prison que nous n'y pussions visiter les captifs, ou plutôt, dans la personne des captifs, Notre-Seigneur Jésus ? Car Notre-Seigneur estime qu'on fait pour lui tout ce qui est fait pour l'amour de lui.

Tous ces actes de charité faits pour Notre-Seigneur, trouvent leur mobile, leur conservation et leur force dans cette charité qui l'a fait prier pour ses bourreaux. Ainsi nous devons conserver notre charité et notre miséricorde envers le prochain en ce que non-seulement nous pardonnions à ceux qui nous ont offensés, mais en ce que nous gardions le calme de notre esprit à leur égard, mais en ce que nous adressions à Dieu les prières les plus affectueuses pour eux. Que cela nous soit accordé par celui qui dans la Trinité, etc.

CHAPITRE XII.

SOMMAIRE.

Oraison dévote, au sujet de la passion du Seigneur.

1. — Désir de compatir à Jésus-Christ.
2. — La passion de Jésus-Christ est notre remède.
3. — Elle doit être préférée à tout délice.
4. — Elle nous est nécessaire par-dessus tout.
5. — Couleur assortie à tous les états.
6. — On doit surtout s'y glorifier.
7. — Nul ne doit s'y soustraire.
8. — Prière à Jésus.

1. — O Seigneur Jésus-Christ, véritable ami, époux très aimant, faites un peu de boue avec de la salive, et enduisez mes yeux, afin que moi, qui suis aveugle, je puisse voir vos plaies. Introduisez-moi, Seigneur Jésus, malgré l'indignité de votre serviteur, dans le trésor du vrai temple, afin que je puisse voir tout ce que vous avez offert pour nous sur la croix à votre Père. Peut-être, mon âme, quoique dépouillée de beaucoup d'ini-

quités par vous, véritable époux, vous présentera-t-elle deux deniers. Accueillez-moi, quoique je sois un fils prodigue, pour manger avec vous le veau gras rôti sur la croix.

O bon et vrai maître, révélez-moi les trésors de sagesse de votre mort ignominieuse.

Je vous en prie coup sur coup, Seigneur Jésus, daignez ouvrir à votre indigne serviteur votre côté, afin que mes yeux, qui ont mis mon âme au pillage, trouvent leur proie dans votre côté.

O bon Jésus, mon cœur est trop dur, si votre sang ne l'amollit; mon cœur est trop distrait, s'il ne se recueille dans votre côté.

O bon pasteur, je suis cette brebis qui a péri, qui s'est égarée, pour laquelle vous avez rendu l'âme sur la croix. C'est moi qui la suis, reconnaissez-la, introduisez-moi dans le calice de vos plaies. Et vous, Seigneur Jésus-Christ, gardez-moi avec soin dans votre passion. Car sans votre mort je meurs, sans vos blessures je suis blessé, sans vos outrages, je suis exposé à des outrages, sans votre flagellation, je suis flagellé d'une verge non d'équité mais d'iniquité.

2. — Mais parce que je n'ai pas su persévérer dans votre passion ignominieuse, je suis comme réduit à rien; parce que j'ai fui l'ignominie de la croix, j'ai été en proie à l'ignominie; parce que j'ai abandonné la folie de la croix, je suis devenu très-vain et très-insensé; parce que j'ai négligé les infirmités de votre passion, je suis devenu

infirmes ; parce que je me suis retiré des douleurs de vos aiguillons, j'ai été percé des épines de la concupiscence.

Que dirai-je ? Mon cœur, s'il ne s'ouvre à vos douleurs, reste ouvert aux vices les plus infâmes. Et s'il ne sait pas se cacher dans vos blessures, des larrons le dépouillent et le couvrent de plaies.

Car contre la vaine gloire et l'inanité, l'avarice, l'envie, la haine, la colère, la paresse, la gourmandise et la luxure, la plus parfaite des médecines, celle sans laquelle toutes les autres sont nulles, c'est votre passion : contre l'orgueil, son humilité ; contre la vaine gloire, sa bassesse ; contre l'avarice, sa libéralité infinie, et ainsi du reste. C'est elle qui bouche mes oreilles pour que je n'entende pas de propos vains et déréglés ; elle clot mes yeux pour que je ne voie pas ce qui nuit et donne la mort ; elle ferme ma bouche pour que je ne pêche ni par le goût ni par la parole ; elle obstrue mes narines, afin que je ne pêche point par l'odorat ; elle attache mes mains à la croix, de crainte qu'elles ne pêchent par le toucher ou par des actes répréhensibles ; elle cloue mes pieds à la croix, de crainte qu'ils ne courent à la vanité ou au mal. Elle excite l'amour mutuel, elle augmente la dévotion intérieure, elle élève à la contemplation supérieure.

3. — Cette passion pleine d'ignominie et d'amertume, Seigneur, donnez-la moi pour épouse,

et unissez-la à moi par un lien indivisible et indissoluble. Au-dessus de toutes les femmes, c'est-à-dire au-dessus des délices et des consolations terrestres, je l'ai aimée, et néanmoins souvent, lui en substituant une autre, je l'ai répudiée; mais maintenant je viens la redemander; je vous en supplie, n'agissez pas avec moi à la rigueur du droit, mais ne consultez que votre clémence. Donnez-moi donc votre passion, Seigneur Jésus, car je l'ai aimée, je l'ai chérie, je l'ai désirée de toutes mes entrailles; elle seule me suffit, elle seule me nourrit jusque dans la moëlle, et me restaure en cette vie. Elle est ma vie, ma consolation, mes délices; elle est ma lumière et ma sagesse; elle m'emmène et me ranime; sans elle j'erre et je me fourvoie; sans elle, je m'éloigne du port du salut. O bon Jésus, je ne demande rien de vous en cette vie, sinon d'être parfaitement crucifié avec vous sur la croix. Certainement, très-aimable Seigneur Jésus, je ne veux pas vivre si je ne meure avec vous; en conséquence, ou donnez-moi la mort temporelle ou imprimez votre mort dans mon cœur.

Hélas! pourquoi suis-je né, si ce n'est pour embrasser mon Seigneur Jésus sur la croix et reposer dans ses plaies? Je préfère à présent être crucifié avec vous, plutôt que d'être avec vous dans l'abondance des délices. C'est votre bienheureuse passion que je veux, je la demande, je brûle par elle jusque dans la moëlle de mes os,

pour elle je renonce à tout et je m'abandonne moi-même. Qu'elle soit et mon âme et mon corps et toute ma consolation. Car votre sang m'enivre et vos douleurs m'ont fendu le cœur.

Seigneur Jésus, vous avez fait pour moi le ciel, le soleil, la lune et les étoiles, le feu, l'air, l'eau et la terre, les oiseaux et les poissons, les bêtes et les reptiles, les arbres et les fleurs, les herbes et les légumes, l'or et l'argent, tous les métaux, les diverses couleurs et les pierres précieuses. Mais qui a demandé tout cela de vos mains? Sans prière, sans instance de notre part, vous nous avez donné tout cela; et toute la journée mon âme s'afflige en demandant votre mort ignominieuse et je puis à peine en obtenir une petite goutte.

Sachez, Seigneur Jésus, que près d'elle toutes les choses visibles sont viles pour moi. Je vous restitue tout, mais donnez-moi vos blessures. Plus que le ciel elles fortifient mon cœur, elles brillent plus que les astres et éclairent mon entendement; plus que le feu, elles enflamment en moi le sentiment; plus que l'air, elles fécondent ma parole; plus que la terre, elles affermissent et fécondent mes affections. Ces blessures sont plus utiles que les oiseaux, que les animaux, que les poissons; elles sont plus suaves que les fruits, plus agréables que les arbres et les fleurs, plus précieuses que l'or, l'argent et les pierres précieuses; bien plus, tout cela n'est que vanité eu égard à votre passion ignominieuse.

C'est elle que je veux, Seigneur Jésus ; donnez-la moi pour épouse. Je demande non la beauté du ciel, mais votre ignominie, non pas les délices du monde, mais vos angoisses. Donnez-la moi sans retard, Seigneur Jésus ; je ne veux point le préliminaire des fiançailles avec elle, mais je veux consommer l'union. Qu'elle consente à me prendre, Seigneur Jésus, car je consens à la prendre, et le mariage est conclu. Que mon cœur pénètre dans vos plaies, qu'elles pénètrent dans mon âme, et le mariage sera consommé.

4. — Mais qui suis-je, Seigneur Jésus, pour oser vous la demander comme épouse ? Vous ne l'unissez qu'à vos amis intimes et à ceux que votre amitié a le plus comblés. Mais quoique je ne sois que vanité et vile pourriture, cependant je présume beaucoup de votre clémence infinie. Si je n'ai pas la pureté, la sainteté de votre mère pour vous compatir dignement, j'ai cependant la perversité du larron pour devoir être avec elle crucifié à votre côté. Je désire plus, Seigneur Jésus, monter près de vous sur la croix avec le larron en cette vie, que de monter avec Pierre, Jacques et Jean sur la montagne de votre transfiguration. J'aime mieux vous voir des yeux de l'esprit, en ce moment, couvert de crachats que transfiguré. Et si je ne suis pas, comme ce voile, assez noble pour être déchiré dans le temple à votre mort, je suis cependant un monument assez vil pour devoir s'ouvrir à l'ouverture de votre côté. Que cherchez-

vous en moi, Seigneur Jésus? Si à votre mort les pierres se sont fendues, je suis encore plus dur qu'elles. Si la terre a tremblé, je suis terrestre au plus haut point. Que manque-t-il d'iniquité en moi pour que je n'aie pas besoin de votre mort? Et si je ne suis pas céleste au point qu'en compatissant à vous, je puisse m'obscurcir avec le soleil, cependant n'ai-je pas assez vécu avec l'enfer pour que je doive être visité par vous dans les trois jours d'après votre mort? Que mon iniquité, Seigneur Jésus, ne vous empêche pas d'unir à moi, qui brûle de violents désirs pour elle, cette noble épouse, c'est-à-dire cette mort ignominieuse.

Elle est, en effet, la plus belle de toutes les femmes, c'est-à-dire la plus excellente de toutes les grâces. En elle s'est rencontré le culte souverain de Dieu, la souveraine condescendance de Dieu, la souveraine expansion de Dieu vers nous. Par la sagesse et la prudence éminentes de Dieu, elle a frappé le superbe, par son pouvoir, elle a transporté de l'enfer au ciel les âmes, par sa puissance elle a apaisé et de plus nous a donné Dieu. Les humbles et les confesseurs adoptent d'elle la couleur violette, les innocents et les vierges la blancheur du lis, les martyrs fervents dans la charité la couleur rose, parce qu'en elles est trouvé le plus haut degré d'innocence virginale et de charité ardente et accomplie. Les anges admirent sa couleur pourpre et écarlate, Ils aspirent son odeur enivrante. Les morts s'éveillent à son con-

tact suave et les infirmes se fortifient. A son goût exquis, les parfaits se restaurent et se conservent.

Telle est, ô fils et filles de Jérusalem, mon épouse, mon amie, la désirée de mon âme. Elle-même dompte le démon mon ennemi, m'éloigne du monde et châtie bien ma chair. Je me garderai donc bien de me glorifier, si ce n'est dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ par qui le monde est crucifié pour moi, etc.

6. — Il est vrai, Seigneur Jésus, c'est un grand sujet de gloire pour moi que vous ayez fait pour moi le ciel, les astres et les autres créatures inférieures; mais c'est, sans comparaison, un plus grand sujet de gloire à mes yeux, que vous ayez daigné vous faire mortel pour moi.

C'est un grand sujet de gloire pour moi que vous m'avez fait à votre image et à votre ressemblance; mais c'est sans comparaison un plus grand sujet de gloire pour moi que, prenant la forme d'un esclave pour moi, vous vous soyez fait semblable à moi. C'est un grand sujet de gloire pour moi que vous me gouverniez, que vous me nourrissiez de tant de bienfaits; mais c'est sans comparaison un plus grand sujet de gloire pour moi que, pour moi, vous ayez eu faim et soif, que vous vous soyez assis de fatigue au bord de la fontaine, que vous ayez enduré mille incommodités.

C'est un grand sujet de gloire pour moi que vous m'avez subordonné tous les animaux, mais

c'en est un plus grand sans comparaison que vous vous soyez soumis pour moi, vous, maître de toutes choses, à une femme et à un artisan.

C'est un grand sujet de gloire pour moi que, si je suis votre ami, vous m'honoriez dans le ciel ; mais c'est sans comparaison un plus grand sujet de gloire pour moi que vous vous soyez exposé sur la terre, pour moi votre plus méchant ennemi, aux outrages, aux crachats et à mille humiliations.

C'est un grand sujet de gloire pour moi que, si je suis juste, vous m'enrichissiez dans votre royaume ; mais c'en est un infiniment plus grand que vous ayez été sur la croix pour moi, pécheur, dans une extrême misère, car, quant au goût, quand vous avez eu soif, vous avez eu du fiel et du vinaigre ; quant au vêtir, vous avez eu le corps nu ; quant au dormir, vous n'avez pas eu où reposer la tête.

C'est pour moi un grand sujet de gloire que, si je conserve la grâce jusqu'à la fin, vous me remplissiez de toutes les suaves délices du Paradis ; mais c'est un sujet de gloire beaucoup plus grand pour moi que, pour moi, votre contempteur, plein d'une pourriture repoussante, vous ayez été rempli d'angoisses et de douleurs infinies, que vous ayez été condamné à une mort honteuse sur le Calvaire.

C'est un grand sujet de gloire pour moi que, si je vis angéliquement sur la terre, vous m'associiez

aux anges dans le Ciel ; mais c'est un plus grand sujet de gloire pour moi que, pour moi, qui ai mené une vie diabolique, vous ayez été crucifié sur la terre avec des larrons, que vous ayez été associé et confondu avec des impies et des pervers.

Loin de moi donc de me glorifier si ce n'est sur la croix de Jésus-Christ. En quoi dois-je mettre ma gloire, si ce n'est dans le souverain honneur de mon Dieu, dans le grand amour, dans la grande condescendance de mon Dieu envers moi. Loin de moi donc de me glorifier si ce n'est dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Si la mort des saints du Seigneur est précieuse à ses yeux parce qu'ils souffrent et meurent pour lui, combien plus doit être glorieuse à nos yeux la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ lorsqu'il souffre et meurt pour nous ? Nous devons donc nous glorifier dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

7. — Mais hélas ! hélas ! Ecoutez Jésus jetant des cris réitérés et disant : vous avez éloigné de moi mes connaissances, j'ai été pour elles un objet d'horreur. Vous avez détourné de moi mes amis et mes proches ; ceux qui me connaissaient se sont éloignés de ma misère. Ceux qui m'ont vu ont fui au loin, mais plus de fuite pour moi ; personne ne cherche à soulager mon âme. Je suis devenu un étranger pour mes frères et un vagabond pour les fils de ma mère. J'ai voulu trouver quelqu'un qui

partageât ma tristesse, et il n'y a eu personne; qui me consolât, il ne s'en est pas rencontré.

Ne fuyez pas, mes chers frères, ne le laissez pas seul en croix au milieu des larrons. Revenez, je vous en conjure, allons et mourons avec lui. Tous ont fui, la mère du Seigneur est seule restée avec lui. Allons avec Jean, joignons-nous à notre maîtresse et restons debout avec elle près de la croix. Si Marie, mère de Cléophas, et Marie-Magdeleine se sont associées à la Vierge-mère, nous pouvons bien nous associer à la mère et au disciple. Je crois fermement que, comme à Jean, il nous dira en parlant de notre maîtresse : voilà votre mère, et à elle il dira voilà vos fils. Soyons aimants avec la mère si avec la mère nous voulons gagner le fils. Car on ne peut obtenir l'un sans l'autre.

Montons avec eux sur le palmier et cueillons-y le fruit, car le cœur de la Vierge y est suspendu avec son fils. Que personne ne s'excuse sur sa condition, quelle qu'elle soit, car il n'y a personne qui ne trouve sur cet arbre le fruit le plus suave et la plus abondante nourriture.

Car, si vous êtes pécheur, considérez cette cruelle et ignominieuse passion pour détester le péché, et en avoir horreur, parce qu'il est mort pour nos péchés.

Si vous êtes novice et pénitent, considérez la passion pour en tirer des exemples de pénitence et des motifs de satisfaction.

Si vous êtes en progrès, considérez la passion

pour en scruter et méditer les effets, chose très-profitable à l'homme.

Si vous êtes parfait, considérez la passion pour compatir plus intimement au Christ et à sa mère, et vous transformer tout à fait en cette passion.

Si vous êtes consommé dans la justice, considérez la passion pour admirer l'amour de Dieu et sa condescendance envers nous. Personne ne peut donc s'excuser, car il n'est personne qui n'y trouve sa pâture, qui n'y trouve son port, sa demeure et son centre. Saisissez donc avec le feu du désir les cinq états, les cinq plaies de Notre-Seigneur : que votre cœur en fasse l'objet continuel de ses soucis et de ses préoccupations. Que cela nous soit accordé par Jésus-Christ crucifié, béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

PRIÈRE A NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS.

8. — Mon doux Seigneur Jésus, transpercez mon âme jusqu'à la moëlle, de la suave et salubre blessure de votre amour ; blessez les entrailles de mon âme d'une vraie, fraternelle et apostolique charité, afin que mon âme languisse vraiment, brûle et se liquéfie, qu'elle n'ait d'amour et de désir que pour vous, qu'elle se fonde dans votre demeure, qu'elle désire de se dissoudre et d'être

avec vous. Accordez-moi que mon âme ait faim de vous seul, pain de la vie céleste descendu des cieux, pain des anges, réfection des âmes saintes, notre pain quotidien et supersubstantiel, doué de toute douceur, de toute saveur et de toutes les délices de la suavité; que j'aie toujours faim de vous sur qui les anges aiment à arrêter leurs regards; que mon cœur se repaisse de vous, que les entrailles de mon cœur soient pénétrées de la douceur de votre amour, que j'aie toujours soif de vous, fontaine de vie, fontaine d'eau vive, fontaine de science, fontaine de sagesse, fontaine d'éternelle lumière, fontaine, fleuve, torrent de volupté et d'abondance dans la maison du Seigneur. Que mon cœur, Seigneur, aille sans cesse à votre recherche, qu'il vous trouve, qu'il tende vers vous, qu'il vous atteigne; qu'il s'occupe et parle uniquement de vous, qu'il fasse tout pour votre gloire et pour l'honneur de votre doux nom; afin que vous soyez ma nourriture, ma réfection, mon soutien; que mon esprit y prenne toujours son appui, avec humilité et discrétion, avec dilection et délectation, avec joie et affection, avec patience et paix, avec progrès et persévérance jusqu'à la fin; afin que seul vous soyez sans cesse pour moi mon espoir, ma confiance, mes richesses, mes délices, ma délectation, ma joie, mon repos, ma tranquillité, ma paix, ma suavité, mon parfum, ma douceur, mon amour, ma méditation, ma force, mon attente, mon refuge, mon aide, mon conseil,

ma patience, ma sagesse, mon bien, mon héritage,
mon trésor, où soit toujours ferme, stable et
inébranlablement enracinée mon espérance ainsi
que mon cœur. Ainsi soit-il.

Deuxième partie.



CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE.

*Comment l'homme peut faire de plus grands progrès ;
et dix moyens de plaire davantage à Dieu.*

1. — Mépris de soi-même.
2. — Horreur du péché.
3. — Amour de la pauvreté.
4. — Abnégation de la volonté.
5. — Ne mépriser personne.
6. — Ne juger personne.
7. — Estimer le bien du prochain comme le sien propre.
8. — Aimer Dieu seul.
9. — Voir Dieu en tout.
10. — Repasser dans son cœur les bienfaits de Dieu.



Pour que l'homme puisse profiter davantage et plaire encore plus à Dieu, il doit s'étudier à réunir en lui les dix conditions suivantes.

1. — D'abord il doit s'efforcer, comme il peut et autant qu'il peut, de s'estimer très-vil et indigne d'aucun bienfait de Dieu. Il doit se dépla

à lui-même et désirer de plaire à Dieu seul et d'être considéré comme vil et abject par les autres. Qu'il reconnaisse la haute clémence de Dieu à ce que, bien qu'il soit lui-même un être vil, infidèle en tout, toujours prompt à offenser la majesté divine, Dieu daigne l'accepter comme son esclave, et, qui plus est, l'adopter pour son fils. Car ne croyez pas que, parce que vous servez Dieu, ce soit grand'chose, mais attachez un très-haut prix à ce qu'il daigne avoir un serviteur si indigne et si misérable.

2. — En second lieu il doit s'affliger uniquement du péché, de ce qui induit en péché et de ce qui détourne du bien. En outre, qu'il se réjouisse de toute tribulation, injure et affliction. Qu'il aime ceux qui lui font tort, qu'il prie spécialement pour eux, qu'il en rende abondamment grâces à Dieu, et qu'il reconnaisse son impuissance à le remercier d'un tel bienfait, parce que Dieu frappe et châtie ceux qui l'aiment, et les tribulations même nous obligent d'aller à Dieu.

3. — En troisième lieu, qu'il aime à cause du Christ la pauvreté et le dénûment. Des choses temporelles, qu'il ne désire quoi que ce soit et ne cherche que le très-strict nécessaire; mais qu'il s'ingénie pour se conformer à Jésus-Christ notre chef en pauvreté et en privation de toute consolation corporelle. Et il doit priser très-haut que le roi des rois et le maître des souverains, Jésus-

Christ daigne le couvrir, lui si vil, de ses vêtements et rendre semblable à lui-même un tas de boue infect. Aussi, plus il se voit dans la richesse et l'abondance des consolations corporelles, plus il se doit contrister profondément et intimement, en se trouvant par cela même si éloigné de la ressemblance avec Jésus-Christ.

4. — En quatrième lieu, dans ce qui est bon ou indifférent, il doit s'attacher à faire moins sa volonté que celle d'autrui, et surtout à s'abdiquer dans les actes intérieurs, affectant de faire le bon vouloir des autres avec soin dans tout ce qui est licite. Et s'il doit agir ainsi à l'égard de tous, il doit néanmoins obéir principalement à la volonté de ses supérieurs et accomplir de toutes ses forces et de tout cœur ce qu'ils disent être convenable ou devoir être fait. S'ils exigent quelque chose, il doit l'exécuter avec le plus grand zèle autant qu'il dépend de lui.

5. — En cinquième lieu, il ne faut mépriser aucun malheureux, mais plutôt se comporter envers tous avec un sentiment maternel et compatir vivement à chacun, comme une mère au fils unique de sa tendresse, en considérant toutes leurs misères comme siennes. Et, autant que possible, il doit leur venir en aide comme à lui-même. Et, bien qu'il doive les traiter tous comme une mère en leur compatissant et en leur aidant, il doit néanmoins les respecter tous comme des pères et des maîtres.

6. — En sixième lieu, il ne doit juger personne sur un péché, car il ignore ce que la grâce divine opère dans une âme. Mais, si des signes trop certains lui ont fait découvrir un pécheur, qu'il soit plus affligé du péché que s'il avait été blessé dans son propre corps par la main d'un soldat. Qu'il songe que l'âme ainsi blessée à mort est plus précieuse que tous les corps qui sont dans l'univers, tant au ciel que sur la terre, en tant que corps. Ainsi, de même que je voudrais aimer et conserver mon corps, à plus forte raison je dois avec le plus de soin possible garder mon prochain et le retirer du péché par la prière, l'exhortation et l'exemple.

7. — Il doit aimer comme le sien propre le bien de son prochain, et comme une mère se complait dans le bien de son fils, il doit se complaire dans le bien de tous les êtres vivants et surtout dans ce qui est spirituel et porte aux choses spirituelles. Ainsi il doit procurer le bien des autres comme le sien propre. Après l'avoir procuré, il doit le conserver et chercher à l'étendre, et il doit toujours croire du prochain plus et mieux qu'il ne voit de lui. Il n'en doit pas moins se réjouir beaucoup du bien temporel du prochain.

8. — Huitièmement, qu'il n'aime rien hors Dieu et simplement à cause de Dieu, de sorte qu'en tout Dieu seul soit sincèrement aimé sans mélange. Qu'il ne se laisse attirer ni par la sainteté ni par l'étendue des bienfaits de qui que ce soit. Que son

amour pour quelqu'un soit non individuel mais général, de manière que par la charité, rapportant chacun à Dieu, il accorde plus d'affection à celui qui est le meilleur. Il peut toutefois rendre bienfait pour bienfait; quant à ses bienfaiteurs, ses proches et principalement ses parents il peut adresser à Dieu des prières spéciales pour le salut de leurs âmes.

9. — Neuvièmement, quoi qu'il fasse, dans quelque affaire qu'il soit impliqué, il doit toujours en fait avoir Dieu dans le cœur, et ne tendre soit actuellement soit habituellement à rien d'autre qu'à son honneur. Il doit surtout faire tous ses efforts pour concevoir Dieu présent comme s'il le voyait, lui qui est présent partout, dans sa substance et son essence. Il doit le craindre et le révéler et être porté vers lui par un immense amour. Il doit autant que possible jouir de lui chemin faisant, et se reposer en lui et non en un autre.

10. — Dixièmement, s'il peut réaliser ce qui vient d'être dit, qu'il reconnaisse que ce sont de grands bienfaits de Dieu. Il doit néanmoins, dans la mesure de ses forces, se ressouvenir des autres bienfaits sans nombre qu'il a reçus. Il doit se rappeler surtout que Dieu a voulu l'honorer de sa propre image, revêtir la nature de l'homme et se livrer à la mort pour lui, se donner lui-même ici en nourriture et, dans la gloire, en récompense. Et comme il ne l'a pas encore obtenu en récompense, l'homme doit du moins sur son che-

min le considérer sur le gibet, et compatir à lui comme s'il portait dans son propre cœur toutes les plaies de Jésus-Christ. Il doit surtout s'affliger d'en voir tant qui sont privés d'un bienfait si immense. Qu'il le considère enfin sur l'autel, offert à lui en nourriture et en breuvage de la suavité la plus exquise au goût. Que délecté tout entier dans ce sentiment, il s'écrie et dise : Seigneur Jésus-Christ, pain de vie, permettez que je me rassasie de vous au point de n'avoir faim de rien autre chose que de vous ; permettez que je m'enivre de vous au point de n'avoir soif de rien autre chose que de vous. Possédez mon esprit, Seigneur, de crainte que l'ombre de la terre ne s'interpose et ne me sépare de vous, qui êtes le vrai soleil de justice.

Il doit aussi rendre à la mère de Jésus-Christ tout le respect possible, et dire : Bienheureux Seigneur Jésus, permettez que moi, infirme pécheur, je rende à votre mère l'hommage qui lui est dû. Et vous, reine très-clémente, permettez-moi d'être toujours attaché à son service et au vôtre, afin qu'en tout temps je vous serve avec la pureté du cœur, et de l'âme et du corps et que toujours dévoué à vous, je participe aux effets de votre bonté. Ainsi soit-il.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE.

1. — Comment l'homme doit s'exciter à l'amour de Dieu, unir son cœur à Dieu autant que possible et l'enflammer à la considération des bienfaits de Dieu.
2. — Il se donne à nous gratuitement, donnons-nous à lui tout entiers.
3. — Une grande marque de l'amour de Dieu, c'est l'incarnation du fils de Dieu ;
4. — Sa vie et sa passion ;
5. — Sa mort et sa résurrection ;
6. — L'institution de l'Eucharistie.

1. — Parce que le cœur contemplatif ne doit point cesser de chercher à s'enflammer toujours davantage de l'amour de son créateur, j'ai hasardé comme en balbutiant, de développer quelques motifs qui y déterminent :

D'abord, pensez, ô homme, que rien ne saurait vous enflammer d'amour pour lui comme le don de ses immenses bienfaits.

Car par cela même que vous le reconnaissez

libéral à vous donner des choses ineffables, vous êtes obligé de reconnaître qu'il vous aime infiniment. Et qu'est-ce qui excite plus l'homme à l'amour que de savoir qu'il est lui-même et aimé et chéri? C'est ce que font même les plus cruels des hommes : ils aiment qui les aime, quoique, à l'instigation de l'antique serpent, ils négligent de remplir ce devoir à l'égard de leur créateur. Imaginez tout ce que vous voudrez, vous y trouverez un ample sujet d'aimer votre Créateur. Approchez donc de lui par ce moyen. Vous devez penser non par fiction, mais en réalité que vous êtes en la présence de Dieu. Car il est où vous êtes, comme il est dans le ciel empyrée; songez que vous êtes à lui et non à vous, et ne doutez pas que vous n'obteniez de lui tout ce que vous lui demanderez de favorable et non de contraire à votre salut.

Tout cela excite certainement l'amour. Comment n'aimeriez-vous pas celui à qui vous êtes, et qui est prêt à vous donner tout? N'aimez-vous pas beaucoup celui qui vous donne quelque chose? Ne devez-vous donc pas plus aimer celui qui vous donne tout et se donne en outre lui-même à vous? Si donc vous vous aimez, comment n'aimez-vous pas celui qui vous a fait! Vous vous êtes détruit, vous vous détruisez encore et cependant vous vous aimez; et vous n'aimez pas celui qui vous a construit et reconstruit et qui vous conserve! Dites donc au Seigneur : Seigneur je suis votre

créature et vous ne pouvez vous refuser vous-même à moi.

Mais, avant d'aller plus loin, méditez ce que j'ai dit et enflammez-vous d'amour. Car qui pourrait différer plus longtemps, oubliant aussitôt toute autre chose, de se jeter non pas partiellement mais tout entier dans les bras de Dieu, en pensant que son Seigneur, son souverain bien, les délices des anges, la récompense des bienheureux, ne peut se refuser lui-même à l'homme infirme et corruptible dont la misère est au-dessus de toute expression ? Et, quelque infirme, misérable et pécheur qu'il soit, s'il se tourne vers Dieu et le demande, il l'obtiendra ; et Dieu désire d'être prié et de donner, quand il dit : *Demandez et vous recevrez*. Je ne sais pourquoi nous nous fatiguons encore et nous nous affligeons autour du néant, tandis que nous pouvons posséder le créateur de toutes choses. Pourquoi donc tant de labeur et de recherches ? Si je puis si aisément posséder le bien suprême, pourquoi m'efforcerais-je de me remplir de misères ?

2. — O Seigneur Jésus, mon Dieu, qu'est-ce que nous vous faisons, hormis de vous offenser, pour que vous vous donniez si cordialement à nous ? Que nous vous possédions, cela ne vous rapporte rien ; et cependant vous nous aimez tellement que vous dites que vos délices sont d'être avec nous. Pourquoi nous aimez-vous tant que vous vous accordiez à nous plus volontiers que

toute autre chose que nous vous pourrions demander? Et certes je ne veux rien posséder d'autre depuis que je peux par une demande convenable posséder mon Dieu. Je m'ornerai de colliers, je l'introduirai dans le lit de mon cœur et je m'y reposerai de tout le reste sur lui. Je sais bien qu'il ne demande rien de plus et qu'il cherche lui-même à visiter mon âme. Il désire entrer, et il a frappé longtemps. Je suis peiné néanmoins d'avoir si longtemps été privé d'un si grand bien. Je lui dirai donc : je sais que vous m'aimez plus que je ne m'aime ; je ne prendrai donc plus dorénavant souci de moi, je m'attacherai seulement à vos délices et vous aurez soin de moi.

Je ne puis à la fois tendre à vous et à moi. Faisons donc un échange. Tendez vers moi et vers mes infirmités pour les soulager ; et moi je tendrai vers votre bonté pour y trouver ma délectation. Et quoique avec vous je gagne tout, et vous rien avec moi, je sais cependant que vous êtes avec moi, que vous me conservez, que vous m'avancez avec plus de bonne volonté que je n'en mets envers vous pour jouir de votre bonté. D'où vient cela? Certainement de ce que je suis mon ennemi et que vous m'aimez.

Mais si je voulais, Seigneur, discourir sur toutes les marques de votre amour, je m'épuiserais, car si je parlais même les langues des hommes et des anges, je ne pourrais pas exprimer les biens de la nature, ni ceux de la fortune, ni ceux de la grâce,

ni ceux de la gloire. C'est pourquoi je me tairai là-dessus, Père éternel, et je respirerai en votre fils.

3. — Oh ! combien est grand votre amour envers l'homme, ô mon Dieu, qui l'avez aimé au point de vouloir qu'un homme fût Dieu et qu'un Dieu fût appelé homme ! Que dirai-je du sexe fragile ? Vous avez voulu qu'il donnât naissance à votre Fils et que celui qui était votre propre Fils unique fût nommé et fût fils d'une vierge. Sans doute, dans l'un et l'autre sexe, vous avez beaucoup relevé le genre humain, Seigneur, en voulant que votre Fils égal à vous fût homme et fils d'une femme. Vous n'avez pas voulu donner ce signe d'amour aux anges : il affecte non les anges mais la race d'Abraham.

Il est certes étonnant qu'en présence de votre amour les cœurs des enfants des hommes ne se fondent point. Qu'est-ce que Dieu avait à faire sinon, quand nous avons eu péché, de nous jeter au fond de l'enfer et de créer à l'instant, s'il l'avait voulu, une autre créature plus noble ? Combien grand a été l'amour de Dieu qui, après notre chute, a daigné nous chercher avec tant de bonté, et, après avoir été offensé, nous élever plus qu'au-paravant ? Qu'est-ce que cela signifiait ? Est-ce que notre faute nous avait mérité cette élévation ? Certainement non. Mais pour que nous ne fussions plus loin de vous, mon Dieu, vous avez voulu vous unir indissolublement à la nature humaine.

Votre amour paraît admirable, ô mon Dieu qui aimez et élevez ceux qui vous haïssent. Si donc nous, qui ne sommes rien, nous sommes tant aimés de vous qui êtes tout, comment, misérables, ne vous aimons-nous pas, vous qui êtes le souverain bien? O cœur contemplatif, sous le poids d'une affection si parfaite, comment ne mourrez-vous pas d'amour? Combien est grande cette condescendance de notre Créateur, qui désire seulement que nous lui soyons attachés par un lien d'amour! Comment le cœur de l'homme peut-il penser à autre chose?

Pour nous exalter ainsi, mon Dieu, vous avez voulu naître petit enfant; pour nous faire célestes de bêtes que nous étions devenus par le péché, vous avez voulu être posé dans la crèche entre des bêtes. O merveilleuse expansion de la bonté divine! O détestable aveuglement de nos yeux! O glace, car tu n'es plus un cœur, pourquoi ne te fonds-tu pas à cette chaleur! Hélas, puisque Dieu ne nous possède pas par ce moyen, je ne sais par quelle voie il nous cherchera désormais. Mais que dirai-je? Le Christ, qui est le refuge des bannis, a voulu fuir en Egypte. Vous qui étiez partout, Seigneur Jésus, aviez-vous besoin de fuir? Non certainement, car vous teniez en votre puissance tous vos ennemis. Mais vous avez voulu le faire afin qu'en souffrant vous manifestassiez votre amour pour moi et que dans la persécution je me réfugiasse vers vous. O mon Dieu, je vois bien

que vous êtes tout à fait mien et que vous me voulez posséder totalement. Mais que dirai-je davantage? Je passe sous silence le cours de votre vie qui est tout rempli d'amour et j'arrive aux soufflets et aux crachats. Certes, le cœur de l'homme est impuissant à concevoir cette marque d'amour. Quand il n'y aurait eu rien de plus, quand il ne devrait y avoir rien de plus dans vos actes que le fait d'avoir voulu, étant Dieu éternel, supporter dans ma propre nature ces opprobres, je devrais être tout à fait embrasé de votre amour. Qu'y a-t-il, en effet, de plus grand que Dieu, de plus vil que le pécheur? Et cependant, étant Dieu, vous avez voulu, pour les pécheurs, être conspué et moqué par les pécheurs.

Que signifiait cela, ô mon Dieu? Vous avez ainsi souffert tant d'outrages d'une créature que vous pouviez détruire à l'instant, et vous répondiez avec douceur à ceux qui vous appelaient démoniaque! O souveraine manifestation de la charité qui vous a fait subir de tels traitements pour nous de la part de démoniaques! Quel souci preniez-vous de nous, pour vous soumettre à tous les genres d'opprobres? Mais votre amour excessif vous a fait supporter tout cela avec calme. O cœur plus que pétrifié, ô cœur qui n'en es plus un, pourquoi ne t'enflames-tu pas d'amour? La pierre dissoute par la chaleur se fond en métal; et toi, tu restes infusible à un si haut degré de chaleur. Plût à Dieu donc que tu fusses de pierre

et non de chair. Et qu'y a-t-il de plus prodigieux que de trouver la chair du cœur plus dure et plus insensible que la pierre! Mais Dieu ne dit-il pas qu'il nous ôtera le cœur de pierre pour nous donner un cœur de chair? Mais plutôt, puisque la pierre est plus prompte à se fondre que le cœur charnel, qu'il nous en donne un de pierre en nous ôtant celui de chair. Je le dis à notre honte. O cœur infâme, cœur cruel, cœur félon, pourquoi te hais-tu ainsi toi-même? Pourquoi te déchires-tu et te consumes-tu ainsi? Pourquoi n'aimes-tu point celui qui te chérit si fort? Cœur barbare, pourquoi aimes-tu plus la mort que la vie? Pourquoi n'accueilles-tu pas celui qui te cherche? Pierres et créatures insensibles, pleurez sur la folie de mon cœur.

Certainement, Seigneur Jésus, quand même vous me haïriez, depuis que vous êtes mon Dieu et mon refuge, mon seul protecteur et mon seul guide, je devrais vous aimer; à combien plus forte raison le dois-je faire puisque vous m'aimez tant et que vos bienfaits me poursuivent dans ma fuite? Car votre amour envers moi est si grand, qu'il semble que vous vous soyez haï pour l'amour de moi.

4. — N'avez-vous pas voulu, vous le juge de tous, être jugé pour moi et endurer la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse? O mon Dieu, qu'avez-vous dû faire de plus pour moi? Certes, si le moindre des paysans en avait fait au-

tant pour moi, je devrais l'aimer éternellement ; et vous, mon Dieu, je ne vous aimerais point ! Je ne dirai pas l'effusion de votre sang, qui a été toute pleine de charité, mais rien que votre aspect seul devrait m'enivrer ; à combien plus forte raison votre passion cruelle et ignominieuse !

Certes, après vous être donné tout entier à moi, vous avez voulu m'avoir tout entier. Et qui exigeait cela de votre part, Seigneur ? Pourquoi avez-vous pris souci d'une si vile créature ? Certainement ce n'est que votre grande bonté et votre immense amour qui l'ont exigé ainsi. Car, si vous nous vouliez racheter, vous l'aviez pu faire autrement. Mais vous avez daigné le faire ainsi pour nous embraser davantage de votre amour.

O amour et désir de mon cœur ! O douceur et suavité de l'esprit ! O ardeur et embrasement du cœur ! O lumière et clarté des yeux ! O or ! O belle symphonie ! O hostie d'une odeur agréable au père ! O délectable dégustation du sang qui coule ! O délicieux attouchement du côté ! O mon âme ! O ma vie ! O entrailles de mon cœur ! O moëlle de mes os, végétation de mes chairs, sensibilité de mes organes, inspiration de mon intelligence et mon allégresse, pourquoi ne suis-je pas tout changé en votre amour ! Pourquoi y a-t-il en moi autre chose que de l'amour ? Comment puis-je encore penser ou réfléchir à autre chose ? Et qu'y a-t-il de plus doux que votre amour ? Que désiré-

je davantage? Pourquoi n'en suis-je pas enveloppé et saisi? Votre amour m'environne de toutes parts, et je ne sais pas ce que c'est que l'amour.

Malheureux que je suis, pourquoi demeuré-je ainsi insensible sans motif? Pourquoi ai-je été attiré et amorcé par la vanité plus que par vous qui êtes la vérité? Pourquoi l'iniquité m'entraîne-t-elle plus que la bonté de mon Sauveur? Pourquoi ai-je aimé une boue détestable plus que l'excessif amour de mon Rédempteur?

5. — Combien vous avez aimé l'homme, ô mon Dieu! Non-seulement vous avez voulu souffrir sur la croix pour lui, mais vous l'avez aussi visité dans les enfers et vous l'avez emmené avec vous au ciel. Ne pouviez-vous pas, Seigneur Jésus, envoyer quelque ange vers lui sans l'en tirer par vous-même? Pourquoi voulez-vous mettre partout l'homme de moitié? Pourquoi voulez-vous habiter avec l'homme en tout lieu? Après votre résurrection même, vous avez voulu encore vous montrer à l'homme durant quarante jours; et, revêtu de votre gloire, vous avez voulu manger avec lui, vous lui avez donné le pain et vous vous êtes rendu palpable à ses mains. Mais, Seigneur Jésus, n'était-ce pas assez pour l'homme que vous eussiez été crucifié pour lui sans que vous le tirassiez du lac sans fond et des abîmes de l'enfer?

Il semble que vous ayez tant aimé l'homme que vous n'avez pas voulu vous en détacher. Ignorez-vous que l'éminent bienfait de la passion devait

nous trouver ingrats? Ceux même que vous aviez choisis pour vos familiers ont été incrédules. Comment donc avez-vous pu nous considérer encore? Votre amour est bien admirable, ô doux Seigneur Jésus, puisque vous ne pouvez pas vous séparer des hommes.

Vous qui alliez remonter à la droite de votre Père, n'avez-vous pas délégué à l'homme la puissance de vous avoir sur l'autel quand il veut? Avant de mourir, vous lui avez laissé cette puissance, afin qu'il ne craignît pas de vous perdre. Mais pourquoi avez-vous voulu agir ainsi puisque vous deviez envoyer l'Esprit-Saint? Pourquoi voulez-vous toujours habiter avec l'homme?

6. — Mais vous avez voulu nous incorporer totalement à votre corps et nous abreuver de votre sang, afin qu'ainsi enivrés de votre amour nous n'eussions avec vous qu'un cœur et qu'une âme. Car boire votre sang, qui est le siège de l'âme, qu'est-ce autre chose qu'unir inséparablement notre âme à la vôtre! Voilà certainement ce que vous voulez, ce que vous désirez, ô mon Dieu; voilà, ô mon Seigneur et mon Rédempteur, ce que vous avez mis tant de temps à nous procurer. C'est à cela que vous avez travaillé depuis votre enfance. Accordez-le nous, vous qui vivez et réglez dans l'éternité. Ainsi soit-il.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE.

1. — Comment l'homme doit de bon gré donner à Dieu son cœur,
2. — Et régler ses pensées de manière à avoir toujours Dieu dans son cœur.
3. — Il ne doit juger personne, mais s'estimer le moindre de tous.
4. — Comment il peut le juger ainsi avec fondement.
5. — Comment il faut résister à la tentation du désespoir,
9. — Et à celle de la présomption.

1. — Mon Seigneur Jésus, vous vous êtes donné tout entier à moi, et vous me demandez simplement mon cœur. Mais qu'est-ce que cela, Seigneur mon Dieu, qui êtes l'excellence même? Car si j'avais un cœur à lui seul plus grand que tous les cœurs des enfants des hommes et les âmes des anges et, pour m'exprimer matériellement, qui eût une plus grande étendue et contint ou pût contenir en acte plus de choses spirituelles et corporelles à la fois que le ciel empyrée; je de-

vrais vous donner absolument ce cœur tout entier; et encore, pour un Dieu si grand, ce serait un don fort mince et comme nul. Combien plutôt vous donnerai-je et placerai-je totalement en vous cette petite étincelle de cœur que je possède? C'est déjà bien grand pour moi que vous daigniez apprécier ce cœur que je possède? Ne serais-je pas un insensé, si je l'appliquais d'ailleurs à quelque créature, quand mon Dieu veut le posséder? Même je ne veux pas qu'il reste davantage en moi; mais je veux qu'il repose en vous qui l'avez créé afin qu'il chante vos louanges.

Il vaut mieux que mon cœur demeure dans la félicité éternelle, dans la majesté divine, dans la bonté infinie que dans ma fragilité; c'est-à-dire, dans votre déité plutôt que dans mon iniquité.

Si vous voulez avoir ce bonheur, ô homme contemplatif, que votre cœur le désire beaucoup, que votre bouche le demande souvent, et Dieu satisfera le désir de votre cœur et vous ne serez pas frustré dans vos vœux. Mais, élevant votre esprit, il vous préviendra par des bénédictions pleines de douceur, et il s'enveloppera lui-même autour de votre âme comme une couronne de pierres précieuses. Car personne ne peut trouver parfaitement Dieu s'il ne se hait parfaitement.

2. — O homme, veux-tu connaître comment il faut diriger tes pensées vers ton Dieu? Tu dois toujours songer que tu es dans la présence de ton Dieu, et l'avoir sans cesse dans ta pensée.

Dirige-le aussi presque continuellement sur Jésus-Christ couvert de fortes blessures et mort pour toi. Réfléchis que c'est ton Dieu lui-même qui a tant souffert pour toi. Fréquemment aussi tu t'empres- seras avec respect vers la mère de Jésus-Christ, qui est la consolation des malheureux ; et chaque fois que tu dirigeras ta pensée vers elle, songe qu'elle est la mère de Dieu. Ainsi, n'importe où tu diriges ta pensée, aie toujours Dieu dans le cœur. Et toujours vivant devant lui, admirant sa grandeur et reconnaissant ta misère autant que possible, tu te replieras sur toi-même en t'étonnant grande- ment qu'il daigne avoir sous les yeux une chose si rebutante et qu'il permette un instant que tu restes en sa présence.

En agissant ainsi, tu rendras grâces à Dieu de ce don et de tous les autres. Et pense que c'est déjà un grand don que de l'en pouvoir remercier. Et ce don, c'est-à-dire la faculté que tu as de pou- voir toujours demeurer en sa présence, ainsi que les autres que Dieu t'a faits, tu dois le garder avec vigilance, aspirant sans cesse à de plus grands avec toute l'avidité possible. Et si à cause de ta misère ou de quelque occupation extérieure il te faut retirer ta pensée de sa présence ou si tu prévois un obstacle, aie soin de retourner avec sollicitude au point où tu étais, c'est-à-dire à la présence de Dieu. Si tu agis ainsi, l'onction t'ap- prendra de quelle manière tu dois procéder.

3. — Tiens pour certain en toi-même que,

quoi qu'il en soit des autres, tu dois toujours te réduire à rien autant que possible, t'estimer le plus vil des pécheurs et demander tant pour toi que pour les autres, avec humilité, pardon à Dieu qui t'assiste de sa présence. Tu pourras porter là-dessus tes considérations de la manière suivante.

Tu dois de temps à autre considérer ou penser qu'il n'y a pas d'autres pécheurs qui se soient tellement éloignés de Dieu que souvent, quoique pas toujours, ils n'aient fait dans leur cœur un retour vers le Seigneur, et ne se soient remémoré Dieu plus intimement et ne l'aient reconnu plus clairement que toi ; qui ne montrent en sa présence un plus grand respect et n'aient une plus vive confusion de leur péché et ne s'offrent à lui avec plus d'humilité ; qui enfin n'éprouvent des sentiments plus prononcés et plus affectueux à la vue d'un si grand bien.

Et si ton cœur ne peut se remplir de cette pensée, tu dois t'estimer trop superbe et ne pas faire fléchir dans ton orgueil la conscience des autres. Ne juge jamais aucun pécheur, quelque publiques que soient ses fautes ; garde-toi de le mépriser, car tu ignores quelle sera sa fin et Dieu est assez puissant pour justifier l'impie. Juge donc non les autres mais toi-même. Si tu ne peux le faire, crois fermement que l'orgueil est le vice dans lequel tu surpasses à l'excès les autres et qui t'empêche de sentir ta bassesse. Or, si cela est vrai, tu peux bien t'estimer le plus vil de tous.

4. — Mais peut-être ta pensée orgueilleuse te dira : comment puis-je accepter que je sois au-dessous des infidèles, puisqu'ils ne connaissent même pas Dieu. Orgueil aveugle, écoute. Ignoristu que si tu reconnais Dieu, si tu te crois racheté de son précieux sang et que tu t'élèves par l'orgueil contre lui, tu pêches plus gravement que si tout cela t'était inconnu. Où plus de science accompagne le péché, le mépris n'est-il pas plus grand? Où le mépris est plus grand, le péché n'est-il pas plus grand aussi? N'excepte donc personne, ô insensé, mais, t'humiliant pleinement dans ton cœur, reconnais ta misère.

5. — Et si alors te vient cette pensée que tu es donc réprouvé de Dieu, chasse-la au plus tôt, ne lui permets de séjourner en toi sous aucune forme.

Cependant, tu dois beaucoup craindre, tu dois exalter la piété du Dieu très-haut et mettre ta confiance dans les plaies de Jésus-Christ et dans la clémence de sa mère. Car la miséricorde de notre Dieu est immense. Et si en toi étaient réunis tous les péchés qui ont jamais été commis ou peuvent encore l'être d'ailleurs, sa miséricorde les surpasse à l'infini, et sa charité libérale, si tu recourais à lui, te les pardonnerait tous.

6. — Si alors te vient ce doute : as-tu ou n'as-tu pas la charité; tu dois certainement craindre, mais prends garde de décider formellement dans un sens ou dans un autre. Cependant conduis-toi

avec fidélité et espère toujours dans la miséricorde divine. Car si tu agis ainsi, si en te considérant toi-même, tu ne vois en toi qu'un pécheur entouré de ténèbres de toutes parts; si, amèrement affligé d'une telle nuit, tu reportes humblement ton esprit à la source de la piété, la lumière brillera pour toi du sein de ces ténèbres, la douce piété de Notre-Seigneur t'élèvera à la contemplation des choses célestes; tu y seras dans l'abondance des délices et tu diras avec le prophète : *et la nuit m'a éclairé au milieu de mes délices*. Daigne nous l'accorder ainsi celui qui, etc.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE.

1. — Comment, pour agir, l'homme doit être plus fervent en Dieu.
2. — Force de l'amour divin.
3. — Dangers et périls du cœur faible et tiède.

1. — Si tu faisais attention, ô homme, que Dieu a voulu te créer et te former à son image, qu'il a fait pour toi tant et de si nobles créatures, que revêtant ta nature il t'a racheté à un si grand prix, que non-seulement il s'offre aujourd'hui à toi en aliment, mais qu'il s'est promis lui-même en récompense à toi pour l'avenir, que maintenant il conserve la nature et répand ses grâces et qu'il fait tout cela pour son honneur ; si, comme tu le dois, tu tendais vers lui et recherchais sa gloire ; t'oubliant toi-même, tu te prendrais pour un néant, tu regarderais comme non venu tout ce qui t'arrive d'honneur, de consolation, de tribulation ou d'outrages, en rapportant tout à la gloire

et à la louange du Créateur. Et aussi souvent que tu aurais à faire quoi que ce soit pour l'honneur de Dieu et le salut de ton âme, tu ne devrais jamais examiner si la chose est difficile, mais il faudrait y mettre l'impétuosité de l'esprit et s'étudier à l'exécuter avec toute la ferveur de l'amour.

2. — Si l'amour de ton Créateur t'embrasait, ô homme, tu ne trouverais plus rien d'humiliant ni de difficile à faire pour lui, tout te semblerait léger, aimable, doux et suave, et tu exécuterais tout de si bon gré qu'ayant achevé tout tu croirais n'avoir presque rien fait pour lui, mais plutôt avoir failli. Et de ce chef tu te haïrais tant que tu pourrais à peine te tolérer toi-même, et tu t'inquiéterais comment il te serait possible de faire de plus grandes choses ou du moins de faire les mêmes plus parfaitement, et tu voudrais dans ton cœur être durement flagellé pour tes actions et tes omissions. Car tu serais honteux et affligé au plus haut point de servir si misérablement ton Seigneur le Dieu très-haut. Que dire de plus? Plus tu profiteras, plus tu croiras manquer et plus tu éprouveras de honte et de douleur; et enflammé d'une ardeur plus vive tu essaieras toujours de recommencer de plus grandes choses. Car celles que tu verras être à l'honneur de Dieu ne pourront jamais satisfaire ton appétit, et tu te trouveras toujours affamé.

Admirable chaleur de l'amour, qui dissout si

promptement tout ce qui est pénible et le fait enfin changer en récompense éternelle ! Je ne doute pas qu'alors ton cœur ne s'embrasât d'une ferveur extraordinaire, que tu ne hais le sommeil et tout ce qui peut te soustraire un instant au service de ton Dieu. Cependant tu te croirais toujours paresseux à servir ton Dieu ; et les autres, eu égard à toi, te paraîtraient plus prompts et plus fervents ; leur promptitude te causerait une grande joie, ta paresse un grand chagrin.

3. — Prends donc un cœur élevé et Dieu sera magnifié dans tes actes. Si ton cœur est infirme et terrestre, tu croiras très-grands les actes de service les plus minces, ce qui n'est presque rien te semblera difficile ; ce que tu ferais sans peine pour toi ou pour un de tes amis sans importance, tu seras peiné de le faire pour ton Dieu le très-haut ; ce qui est doux et agréable te paraîtra démesurément amer, et tu trouveras douces les choses les plus aigres. L'œil infirme fuira les rayons du vrai soleil de justice et affectera de marcher dans les ténèbres. Tu triompheras des hommes spirituels, en ignorant que les démons triomphent de toi.

Mais, hélas, malheur à toi, car on ne peut même plus te comparer aux animaux. Que n'es-tu devenu semblable aux bêtes de somme qui portent la charge de leur maître ! Tu ne pourras accuser les autres de leurs fautes et te remplir de tes propres iniquités. Si donc tu as ainsi les pieds

et les mains liés pour servir Dieu, il ne te reste qu'à être jeté dans les ténèbres extérieures. De quoi nous préserve celui dont la miséricorde remplit l'univers. Ainsi soit-il.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE.

Comment l'homme doit se haïr parfaitement afin d'aimer Dieu.

1. — Qui est celui qui se hait vraiment ?
2. — La considération de sa propre bassesse engendre une sainte haine de soi-même.
3. — Utilité des afflictions et danger des consolations.
4. — Les afflictions font les amis et les fils de Dieu.
5. — Elles nous rendent conformes à Jésus-Christ.
6. — Elles nous donnent la pleine possession de Dieu.
7. — Elles éloignent de nous tout mal.
8. — Comment on peut obtenir le désir de souffrir pour Dieu.

1. — Comme l'amour de soi empêche d'avoir l'amour de Dieu, et que plus l'un est intense, plus l'autre est relâché, nous devons donc, afin de pouvoir aimer Dieu parfaitement, nous haïr parfaitement. Vous vous haïssez parfaitement lorsque vous désirez de tout cœur que les hommes vous foulent aux pieds, vous croient vil, vous tourmentent, vous abattent et vous réduisent à

rien ; et que vous pensez que tout cela est peu de chose, que vous prenez plaisir à vos avanies et que vous êtes tout consolé dans vos tribulations. Et non-seulement vous voulez que tous vous traitent ainsi, mais vous désirez qu'ils vous croient digne de ces injures et de ces tribulations. J'insiste sur ceci, parce qu'il y en a beaucoup qui désirent subir l'adversité pour que leur force à la supporter les recommande aux yeux des hommes. Ceux-là ne se haïssent point, ils s'aiment, et, ô malheur ! ils reçoivent leur récompense dans ce monde.

Vous vous haïssez encore parfaitement quand non-seulement vous voulez être foulé aux pieds par les hommes, mais aussi quand vous vous haïssez tant vous-même que vous pouvez à peine vous supporter vous-même, et que vous êtes si abominable à vos yeux que vous voudriez même être assailli par les créatures privées de sens et de raison ; et quand, si vous recevez quelque chose d'agréable ou d'aimable pour vos besoins, bien que ce ne soit pas contre Dieu, vous êtes troublé contre vous-même, vous cherchez Dieu seul et refusez tout hors de lui.

2. — Vous pourrez arriver à ce don si grand pourvu que vous le demandiez souvent à Dieu avec une confiance cordiale. Il peut toutefois y avoir de votre part des motifs déterminants et des dispositions à ce don. D'abord vous devez considérer que vous êtes né dans le péché et

qu'après avoir été régénéré dans le baptême, purifié et lavé depuis que vous êtes entré en jouissance du libre arbitre jusqu'à cette heure, presque toujours oublieux de l'ablution salutaire qui a découlé du flanc de Jésus-Christ, sans crainte et sans respect pour la majesté divine en présence de laquelle vous viviez, vous vous êtes offensé vous-même plus que le plus cruel de vos ennemis ! Comment, si vous pensez à cela, ne vous haïssez-vous pas ? Et qu'est-ce que nous haïssons si ce n'est ce qui nous est contraire et nuisible ? Et qu'y a-t-il de pire que de s'opposer au souverain bien ? Qu'y a-t-il de plus contraire que de vomir la médecine du sang de Jésus-Christ ? Qu'y a-t-il de plus nuisible que de tuer son âme ? Or, c'est ce que vous avez été pour vous plus que vous ne pouvez le penser.

3. — Vous devez aussi réfléchir que plus les choses extérieures vous sont à charge, plus se ferment devant vous les moyens de divaguer à l'aventure et d'augmenter l'amour des créatures, afin que vous trouviez uniquement le repos dans le Dieu très-haut. Qui donc ne détestera la brèche faite à cette clôture par où il pourrait s'éloigner de Dieu ? Or, cette brèche s'ouvre quand on n'aime pas ses tribulations mais que l'esprit les évite, préférant se reposer dans la boue plutôt qu'en Dieu. Pensez donc qu'à Dieu seul est dû le respect et l'honneur et qu'il doit seul être aimé en lui et dans ses créatures. Par conséquent, si vous aimez

vraiment Dieu, vous devez haïr d'être aimé et honoré de tout le monde. Comment ne haïrai-je pas qu'on m'attribue ce qui est à Dieu? Bien plus, j'affecterai plutôt l'opposé, de crainte qu'en voulant tenir le milieu je ne tombe dans l'autre extrême.

O combien sont utiles ces afflictions extérieures! Certes, par elles, nous arrivons à la connaissance de notre misère, et par cette connaissance nous arrivons à celle de Dieu; car mieux on connaît sa propre bassesse, mieux on voit la majesté divine. Qu'y a-t-il donc de plus utile que d'être humilié ainsi et élevé jusqu'aux choses célestes? Qui refusera donc de se haïr et d'être foulé aux pieds par tout le monde? Si vous craignez, ô homme, les maux que vous font les hommes, combien plutôt devez-vous redouter ceux que Dieu inflige? Mais si vous craignez ceux-là, vous aimerez certainement et chérirrez ceux-ci. Car ces afflictions sont des voies pour arriver à la patrie, elles sont la matière d'un grand bien. Les consolations au contraire, sont des voies qui conduisent aux châtiments, elle sont la matière d'un grand malheur. En effet celles-là, c'est-à-dire les consolations, tuent l'âme et la flétrissent. Celles-ci, c'est-à-dire les afflictions, lavent l'âme de ses taches et la nettoient des scories de péché, de manière que, blanchie ainsi et purifiée, elle voit son Dieu.

4. — O Dieu, qui est-ce qui ne désire pas d'a-

voir cela, si ce n'est celui qui ne désire pas vous voir ou ne désire pas prendre son essor? Et comment sera-t-il prouvé que quelqu'un est votre ami véritable, si ce n'est par les contre-temps qu'il aura voulu subir pour vous? La vraie amitié est-elle mise à l'épreuve dans les consolations et les honneurs de ce monde? A coup sûr, s'il en est ainsi, peu seront trouvés mauvais, parce qu'il y en a peu, quelques-uns à peine, qui ne cherchent les consolations. Mais certainement on reconnaît vos enfants à ce que vous ne cessez de les corriger, ô mon Dieu, car vous demeurez toujours avec ceux-là. Qu'on ne refuse donc point, mais qu'on aime cet état, à moins qu'on ne veuille pas habiter avec le Seigneur comme son ami particulier, comme son fils très-cher. Et cela nous stimule et nous fait courir à de plus grandes choses, nous fait gravir sur les montagnes et arriver à la contemplation des choses célestes.

Voilà certainement ce qui enseigne à compatir aux autres membres souffrants. Car comment compatirai-je aux injures, aux souffrances, aux pertes endurées par le prochain si je ne les ai jamais éprouvées? C'est pourquoi l'apôtre dit aux Hébreux : *Nous n'avons pas un pontife qui ne puisse pas compatir à nos infirmités.* Et cela parce qu'il les a éprouvées dans son corps, comme l'apôtre l'insinue au même endroit. Et si maintenant nous ne compatissons pas aux autres, comment règnerons-nous avec lui? Ou, si nous sommes des

membres morts et insensibles, que nous restet-il si ce n'est d'être retranchés du corps ?

5. — Dites-moi, vous qui ne souffrez point, comment vous saurez compatir à Jésus-Christ, votre chef, mort pour vous ! ou, si vous ne compatissez point, comment vous pourrez être conforme à lui. Certes, si rien d'autre ne pouvait vous émouvoir, cela seul devrait vous rendre avide de souffrances. Qu'y a-t-il de pire, de plus fatal, de plus mortel que de ne pas compatir aux souffrances de Jésus-Christ ou de rester ingrat à tant de bienfaits ? Qu'y a-t-il de plus utile ou de plus doux que d'avoir le cœur plein de compassion pour ses souffrances ? Dites-moi s'il y a quelque chose de plus noble que d'être assimilé au Fils de Dieu ? Comment ! si nous ne lui ressemblons pas maintenant par les honneurs et les consolations, nous serions ses confrères dans le royaume de Dieu ! Nullement. Qu'y a-t-il de plus abominable que de voir le Fils de Dieu, qui s'est fait homme pour moi, vil tas de boue, supporter les injures et les opprobres et endurer la mort la plus cruelle et la plus honteuse, tandis que je prétends être honoré des hommes et nager dans les délices.

O homme, tas de boue et pire qu'un tas de boue ! pour une offense que vous lui avez faite, il s'est lui-même condamné à ce supplice, et lui-même, accusateur et juge, il a détourné sur lui la cruelle sentence ; et vous prétendez passer en

franchise devant lui que vous avez offensé? Au moins sous les yeux de celui qui est ainsi frappé pour vous, montrez du chagrin et offrez-vous de cœur pour souffrir de pareils maux. Et ne craignez pas que, depuis qu'il a suffisamment expié, si vous vouliez endurer de rechef les mêmes maux et si vous le désiriez de tout votre cœur, vous ne puissiez pas les endurer; car il ne veut pas que pour la même injure le supplice de la passion soit infligé deux fois. Mais ce que vous croyez des injures, il le changera en honneur; ce que vous croyez des tribulations, vous le verrez se changer en consolations, et où vous croyez voir un dommage vous trouverez le plus grand fruit. Plus grandes seront vos humiliations, plus vous serez digne d'honneurs; plus vives et plus intenses seront vos afflictions et vos tribulations, plus vous serez consolé; et si vous perdez tout pour lui, vous le posséderez certainement, lui qui est tout. Convoitez-vous les honneurs, vous serez abaissé; les consolations, vous serez affligé; les biens temporels, vous serez pauvre.

6. — Quiconque désire quelque chose outre Dieu s'affligera; de plus, s'il s'aime indûment, il se tuera. Mais si, en se haïssant, il aime Dieu, il le possédera pleinement. De là, celui qui aime Dieu a dès lors Dieu lui-même, de manière que s'il aime Dieu seul il le possédera pleinement. De là plus parfaitement il aime Dieu, plus parfaitement il le possède.

O les plus insensés des hommes, comment n'attachez-vous pas ici vos yeux si vous voulez vous haïr, vous et toutes choses. Certes, quand vous aurez vu que vous possédez le Créateur de toutes choses et que vous aurez trouvé le repos en lui, tout ce qui est mondain vous paraîtra néant, et vos corps, aussi longtemps qu'ils sont mortels, seront à vos yeux comme un tas de boue dégoûtant. Car, de même que si quelqu'un était de vos regards du fumier ou quelque chose de repoussant, vous lui en sauriez gré, de même, si quelqu'un vous affligeait jusqu'à la mort et vous détestait de cette façon, vous vous réjouiriez d'être un objet d'abomination. Et vous seriez dans l'allégresse si quelqu'un, en vous haïssant, vous faisait des outrages et vous disait des injures.

7. — En effet, il ne pourra vous arriver rien de fâcheux parce que les consolations et les honneurs ne pourront vous séduire, par cela même que vous ne vous en souciez pas et que vous désirez tout l'opposé.

Les adversités même ne pourront vous décevoir parce que vous les recherchez. Plus grande sera la tribulation, plus grande sera la consolation, parce qu'alors votre désir n'en sera que mieux rempli. Et certes, il en devrait être ainsi. Qui ne devrait être charmé d'être séparé de la vanité et réuni à la vérité? Or, tout cela est vanité! Et qu'est-ce que la vérité? Rien autre chose que Dieu. C'est pourquoi, il faut abhorrer tout ce qui est en

dehors de Dieu ou ne tend pas à lui. Si vous étiez tel, ô homme, que vous voulussiez n'être affecté que de Dieu, que vous eussiez soit de son honneur, qu'au lieu de vous aimer, comme je l'ai déjà dit, vous vous haïssiez, et vous désirassiez d'être foulé aux pieds par les autres, vous auriez fermé le passage au démon de manière qu'il n'aurait plus aucun accès auprès de vous. Les docteurs s'accordent en cela que toute la cause du mal est la crainte ou l'amour, et, de plus, que la cause de la crainte elle-même est l'amour de soi. Comment donc pourriez-vous pécher par crainte, quand vous désirerez être affligé, méprisé et foulé aux pieds par tout le monde? Et comment pourriez-vous pécher par l'amour de vous-même si vous vous haïssez parfaitement et si vous aimez votre Créateur?

Certainement, avec cela, vous serez séparé de l'ordure, et vous atteindrez à l'innocence parfaite et à la consommation de la sainteté; et, après avoir été un temps l'esclave du démon, vous serez très-grand dans le royaume de Dieu.

8. — Que tardez-vous donc d'arriver à cet état? Pourquoi négligeons-nous d'avoir cette perfection de l'esprit? Est-ce que Dieu nous a refusé ce précieux don quand nous avons voulu le lui demander? Certes non, je vous le garantis autant que cela m'est possible; je ne dis pas qu'il vous donnera de souffrir, car il n'accorde pas cette faveur

à tout le monde, mais il vous donnera la volonté de souffrir.

Vous direz peut-être : je ne saurais pas travailler autant qu'il le faut pour arriver à une si grande sainteté au point d'aimer Dieu seul, de me détester par-dessus tout et de désirer d'être humilié par les autres. Mais moi je vous réponds qu'il faut pour cela non pas un travail extérieur ou la mauvaise santé du corps, mais plutôt la sollicitude du cœur et le repos du corps, le travail du cœur et le repos de l'esprit. Il ne faut pas, je le répète, un grand travail extérieur, car il distrairait l'homme intérieur ; mais le labeur de la piété et de l'humilité est utile à cela comme à toute autre chose, pourvu cependant que l'homme conserve sa tranquillité d'esprit. Il ne faut point la mauvaise santé du corps parce qu'elle nuit à la santé de l'esprit. Mais il faut que le cœur travaille en s'élevant, en se détachant totalement des choses infimes, et en montant vers les choses célestes ; et, pour monter, le calme de l'esprit vous est nécessaire. Car Dieu ne souffre point que quelqu'un, après avoir goûté de lui, ne se repose pas en lui mais plutôt, comme si Dieu ne lui suffisait pas, retourne se vautrer dans la boue, puis, ainsi souillé, revienne pour embrasser le Seigneur. Vous n'oseriez pas en faire autant à un vilain ; nous mettons donc Dieu au-dessous du premier vilain venu. Et néanmoins nous voulons qu'il satisfasse en tout notre volonté. Mais il n'en est pas

ainsi. Si vous voulez être sûr d'obtenir ce précieux don aussi bien que les autres, montez avec respect vers lui et reposez-vous en lui, priez-le avec instance de ne pas vous permettre de retourner à votre vomissement. Si vous agissez ainsi, je ne doute pas qu'illuminé par cette splendeur éternelle, vous ne reconnaissiez vos misères, vous ne vous haïssiez par-dessus toutes choses, vous n'expérimentiez la bonté divine, vous ne regardiez tout comme du fumier et vous ne soyez uni à Dieu seul par le lien de l'amour. Que Dieu nous l'accorde, lui dont le nom est béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE.

1. — Comment, en tout acte, l'homme doit jouir de la contemplation :
2. — Savoir, en ramenant tout à Dieu seul.
3. — Ainsi, que Marthe ne soit jamais abandonnée de Marie.
4. — Exemple, dans la visite d'un malade.
5. — Manière de se défiier en quelque sorte soi-même.

—

1. — Si l'homme était bien enivré de l'amour de son Créateur, il ne chercherait en tout que le moyen de servir son Créateur avec soin et en perfection. Retranchant tout à fait, autant que possible, sa volonté propre, il chercherait à atteindre, avec l'impétuosité de l'esprit, cela seul qu'il croit agréable à Dieu ; et ainsi, en tout et par tout, il chercherait non ce qui est de lui, mais ce qui est de Jésus-Christ. Il s'oublierait en quelque sorte lui-même pour ne se souvenir que de Dieu.

L'homme arrivé à un si haut point par la fer-

veur et l'immensité de l'amour, ne distinguerait pas, je pense, entre degré et degré, entre vie et vie, entre état et état, entre personne et personne, entre temps et temps, entre lieu et lieu ; mais, de toute manière et à toute heure, il pourrait discerner ce qui plairait davantage à son Créateur, il tâcherait aussitôt de l'exécuter, tendant de toutes les forces affectives de son esprit vers Dieu. Car plus les créatures se ramènent à Dieu, plus elles sont réciproquement unies entr'elles.

2. — Confondant donc toutes choses, c'est-à-dire, les réduisant en commun à une, ce qui a lieu quand quelqu'un ne cherche en tout que la glorification de Dieu, pour laquelle toutes choses ont été faites et coordonnées, et les réunissant dans le Créateur seul, — ce qui est vrai quand il place Dieu en tout et voit tout en Dieu, — confondant, dis-je, toutes choses et les réunissant dans le seul Créateur, il ne considérerait que Dieu dans toutes les choses ; toujours soupirant, toujours haletant, toujours brûlant, toujours de feu pour servir son Dieu en toute circonstance : il envisagerait non pas ce qui est le plus doux et le plus délicieux pour lui, mais, en tout, ce qui est le plus agréable à son Dieu.

3. — Heureux celui qui avec la vie active aurait une vie contemplative ! Car ainsi il servirait le Seigneur comme Marthe ; et comme Marie, il ne s'éloignerait pourtant point des pieds du Seigneur. Ainsi, il s'efforcerait de se rendre con-

forme aux esprits angéliques qui, tout en nous rendant les services de leur ministère, ne sont pas privés de la contemplation divine. Car qu'est-ce que c'est que servir Dieu sinon, lorsqu'on sert un homme bien portant, qu'on visite un malade ou qu'on soigne un infirme, voir toujours le Seigneur en eux et jouir de Dieu dans le prochain? Il sert par sa présence un malade, mais par l'esprit il ne quitte pas Dieu; il présente la main au prochain et le cœur à Dieu. Il sert le prochain non comme un homme, mais comme Dieu dans un homme, et il rapporte tout à Jésus-Christ qui a dit : *ce que vous avez fait au moindre des miens, vous l'avez fait à moi*. C'est pourquoi lorsqu'il voit le prochain malade dans un lit, il se figure voir son Jésus; et par là il ne croit rien faire pour le malade ou les autres affligés, de difficile, de rebutant, de honteux pour lui-même. Mais il trouve tout aimable, doux, suave, lorsqu'il sert ainsi le Christ dans la personne du prochain.

4. — Je crois, sans prévention, que celui qui servirait, ainsi que je l'ai dit, avec soin et ferveur le Christ dans le prochain, tendant purement vers le Christ pour le Christ lui-même; mériterait plus, mourrait plus vertueusement, aurait plus l'approbation de Dieu que s'il servait le propre corps du Christ; et voici comment cela s'explique. Que le plus méchant des hommes voie le Christ sur un lit, sachant bien que c'est lui; il

n'est pas douteux qu'il ne le serve avec ferveur et diligence. Mais, à moins d'être parfait, je pense, et même, pour ainsi dire, plus que parfait, il ne pourrait le servir, c'est-à-dire, servir le Christ dans le prochain, avec tant de ferveur et de diligence. Tâchons donc d'obtenir cette grâce par un vigoureux effort de l'âme. Qui donc encore haïrait le lépreux, éviterait le malade, négligerait l'affligé, quand nous voyons en eux le Christ et que près d'eux nous pouvons mériter plus et plaire plus à Dieu, comme on l'a prouvé, que si nous servions même le Christ en personne?

O mon âme, pourquoi te tourmentes-tu tous les jours après Jésus-Christ? Je t'indiquerai, ô épouse, celui qu'aime ton âme. A coup sûr, il gît dans une infirmerie, il y souffre, il y est éprouvé par la douleur. Cours le servir et compatis-lui dans ses maux. Pourquoi insistes-tu chaque jour, ô épouse, pour recevoir un baiser de l'époux? Approche d'un lépreux et baise-le, car il y est gisant. Pourquoi, malheureuse épouse, dis-tu que tu languis d'amour pour l'époux, tandis que chaque jour tu le vois passer devant toi, nu, déshonoré, affligé, sans que tu prennes soin de lui, sans même lui compatir? Et si nous ne pouvons, mes frères, rendre service à tous parce que les indigents sont nombreux, du moins accordons notre compassion à tous, et en tous considérons Jésus-Christ.

Je crois fermement que si nous négligeons le Christ dans la boue, nous ne le posséderons pas

lui-même dans le ciel. Ecoutez ce qu'il a dit : *j'étais infirme, et vous ne m'avez pas visité, etc. Allez, maudits, etc.* Vous le savez bien, ces paroles ne sont pas de moi, mais elles sont de la vérité ineffable. Redoutons donc, mes frères, cette sentence, nous qui l'avons tant de fois négligé et le négligeons encore. Ne l'interrogeons pas d'ailleurs, ne lui disons pas : où êtes-vous couché, où reposez-vous à l'heure de midi ? Car nous connaissons l'endroit, nous savons qu'il est étendu dans l'infirmierie, il ne nous reste plus qu'à lui rendre nos bons offices.

5. — Ecoutez, je vous prie, mon conseil et ne regardez pas à ma conduite. Car celui qui veut, comme je l'ai dit, unir la vie contemplative avec la vie active, doit considérer en toutes choses le Seigneur comme étant le sien. Il me semble que cette vie est courte et bonne pour que, se recueillant tout entier, l'homme rentre dans son cœur et, y pénétrant jusque dans les moindres replis, il se résolve en Dieu de manière à ne rien voir, rien sentir que Dieu. Alors, déifié en quelque sorte et transformé en Dieu, de quelque côté qu'il se tourne, il ne considère que Dieu. Quelque œuvre qu'il fasse, il croira la faire non pour l'homme, mais pour Dieu seul. Et, aussi longtemps qu'il conservera cette manière d'être, il verra Dieu en tout, et au sein d'un labour actif il jouira de la vie contemplative. Et s'il lui arrive, ou plutôt parce qu'il lui arrivera de déchoir de

cette noble manière d'être, que l'homme essaie aussitôt d'y revenir et qu'il le fasse assez souvent pour la traduire en habitude; et qu'il soit persuadé qu'il l'obtiendra moins par quelque procédé particulier que par la prière et la libéralité divine.

Et si tout cela vous paraît trop difficile, employez au moins vos efforts pour chercher à faire toujours et en tout ce qu'il y a de plus honorable à Dieu, de plus conforme au Christ, de plus utile à vous et au prochain, de plus gênant et de plus ignominieux pour votre propre corps. Que cela nous soit accordé par celui qui est béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE.

Combien l'amour de Dieu est délectable et attrayant.

1. — Il unit fortement Dieu et l'homme.
2. — Il liquéfie le cœur dur du pécheur.
3. — Et cela au-delà de tous nos mérites.
4. — Le royaume de l'amour divin est au-dedans de nous.

—

1. — *Mon âme s'est fondue, dès que le bien-aimé a parlé.* O merveilleuse et inestimable vertu de l'amour. Il incline Dieu vers la terre, il élève l'esprit vers la patrie, et il amalgame Dieu et l'homme pour la gloire. Il rend Dieu homme et l'homme Dieu ; le temporel devient éternel par lui ; il tue ce qui est immortel, ce qui est mortel, il le rend immortel ; ce qui est bas, il le rend élevé, il rend l'ennemi ami, de l'esclave il fait un fils ; ce qui était un objet d'abomination il en fait un objet de gloire ; il change la glace en flammes, l'obscurité en lumières, ce qui est dur, il le rend liquide. Car *mon âme s'est fondue, etc.*

2. — O parole admirable, ô parole trop délectable! Moi, votre vil et méchant serviteur, ô Seigneur mon Dieu, qui ne suis pas digne d'être nommé l'une de vos créatures ni de l'être, comment suis-je attaché par un si fort lien de charité qu'à votre parole je sois liquéfié d'amour? O ardeur de l'amour qui répand en Dieu tout ce qu'il y a de plus intime dans mon esprit! En effet, mon âme était de diamant et ses entrailles étaient ossifiées; maintenant elle se fond d'amour, elle s'échappe hors d'elle-même, elle s'épanche toute en Dieu, elle abandonne son propre lien, elle court en Dieu, elle est absorbée de Dieu, elle n'a plus souvenance d'elle-même. Que vous rendrai-je, ô amour qui m'avez fait divin? Car *ce n'est pas moi qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*. Votre force est inénarrable, ô amour, qui transformez le limon en Dieu. Qu'y a-t-il de plus puissant que vous? de plus doux? de plus agréable? Et qu'y a-t-il de plus noble, je vous le demande? Excellent amour, qui portez au ciel les choses terrestres, je me meurs en pensant à vous et vous formez mon union avec le bien-aimé.

O heureux amour qui nous faites soutenir dans nos langueurs par les embrasements de notre époux! O désirable amour qui comblez des plus hautes délices les indigents! Mais si tu te fonds à sa parole, ô mon âme, comment soutiens-tu ses embrasements? Comment ne tu consumes-tu pas sous ses baisers? Si tu es liquéfiée à son souffle,

comment n'es-tu pas absorbée, lorsque tu entres par ses plaies et que tu pénètres jusqu'à son cœur? Ou assurément, si tu es liquéfiée à son souffle, comment n'es-tu pas consumée quand tu te nourris de sa chair et de son sang? Mais quelle merveilleuse douceur et quel merveilleux plaisir, que nous puissions manger ce que nous ne sommes pas dignes de nommer! Je ne mérite pas d'être servante, et je suis devenue la bien-aimée au sein des délices. Quel regard pourrait soutenir même la plus légère étincelle d'un si grand amour? Eh quoi donc? Je ne puis, non, dis-je, je ne puis comprendre. Mais je suis saisi d'admiration, le plaisir me délecte, je suis ivre d'allégresse.

3. — Mais en quoi ai-je mérité, et qu'ai-je fait pour que vous m'accordassiez de si grandes faveurs? Je vous ai persécuté, et vous m'avez placé dans votre sein; je vous ai craché au visage, et vous m'avez donné des baisers; je vous ai frappé du glaive, et vous m'avez délivré de la mort; je vous ai rempli de douleur, et vous m'avez rempli de joie et de consolation; je vous ai donné la mort, ô mon Dieu, et vous m'avez accordé la vie des bienheureux. O merveilleux échange opéré par votre main! Il n'est donc pas étonnant si mon cœur se fond à votre parole, si d'ailleurs je suis tout embrasé, tout liquéfié de manière que je sois tout répandu en vous, que je ne voie plus que vous, que mes pensées, mes paroles, mes actions n'aillent plus autre part qu'en vous. Bien

plus, il semble étonnant que nous ne soyons pas tellement tendus vers vous, que nous ignorions tout hormis vous.

4. — Car si nous vous possédons, que voulons-nous de plus? Qu'en vous donc, doux Seigneur Jésus, notre âme se repose et ne se sépare pas de vous, même si peu que ce soit. Il serait vraiment insensé de sortir d'un lien si noble et si agréable. Comment oserions-nous fixer les yeux sur autre chose que sur notre aimable époux, de peur qu'il ne nous soit soustrait? Je vous le demande, qu'est-ce qui nous porterait à regarder ailleurs? Est-ce que les choses de la terre ne sont pas de la boue, tandis que cela est le souverain bien? Comment toutes les choses ne provoquent-elles pas notre dégoût et notre dédain? Oh! oh! oh! folie des impies! *Prévaricateurs, rentrez dans votre cœur.* En vous-mêmes est le royaume de Dieu, tandis que vous délirez pour une pourriture infecte et que vous subissez l'esclavage du démon. Notre Dieu est certainement en vous, convertissez-vous à lui et jouissez de lui. Contentez-vous désormais de celui que vous avez méprisé auparavant, et que ce soit votre partage. Que cela nous soit accordé par celui qui vit et règne, etc. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VIII.

SOMMAIRE.

Pour être bien réglé dans ses pensées, ses paroles et ses actions, l'homme doit souvent penser à la présence de Dieu; car

1. — Elle engendre une sainte crainte et le respect;
2. — Un amour très-ardent et la dilection.
3. — La règle de cette présence c'est qu'il se doit défier tout à fait de lui-même et mettre sa confiance en Dieu seul.

1. — Le serviteur de Dieu ne devrait jamais penser, dire, faire autre chose ni autrement que s'il voyait Dieu face à face. Car il est hors de doute que Dieu nous est présent et nous voit comme si nous étions dans le ciel empyrée, près du trône de la Sainte Vierge, quoique son influence ne s'exerce pas de la même manière ici que là. En conséquence, bien que nous ne le voyions point, comme nous savons qu'il est près de nous et même dans le fond de notre cœur,

nous ne devons par ce motif faire ou dire ni plus ni moins, ni autrement que si nous le voyions sans cesse.

Car un serviteur de l'Empereur, s'il savait que l'Empereur est près de lui et le voit, sans que lui-même pût voir l'Empereur, éprouverait autant et peut-être plus de crainte que s'il voyait l'Empereur. Il n'y a, en effet, aucun serviteur qui n'ait de la crainte proprement dite, par cela seul qu'il est vu de son seigneur. De là, si le serviteur savait à n'en pas douter que son seigneur ne le peut voir et ne peut même savoir ce que le serviteur fait, je pense qu'il ne craindrait pas son seigneur. Mais s'il savait que son seigneur le voit sans que lui-même puisse le voir, alors sa crainte serait grande. Combien plus craindrons-nous donc notre Seigneur, qui est en nous et avec nous et qui voit tout ?

2. — Nous devons toujours être mus par la crainte, le respect, la dévotion, l'amour et par la honte de nos péchés. Certes, il est étonnant qu'une faible étincelle telle qu'est notre cœur ne soit pas totalement absorbée par l'immensité de la bonté divine, et qu'un serviteur de Dieu ne soit pas toujours enivré de l'amour de son Seigneur. Je crois que cela pourrait avoir lieu s'il voulait appliquer son cœur à cette immense bonté. De là, il ne faut pas douter que plus quelqu'un voudrait appliquer son cœur à cette bonté divine, meilleur et plus parfait il deviendrait. Et

celui qui appliquerait son cœur au souverain bien, de manière que, en dehors de cela, totalement oublieux de toute autre chose, il tendit de toutes les forces de son esprit vers le souverain bien et s'y reposât sans s'en éloigner par sauts brusques, je pense qu'alors, absorbé par cette douceur, il acquerrait la perfection dans cet état. Alors, entre les consolations et les tribulations, le blâme et les honneurs, les flatteries et les opprobres, il passerait invincible, n'ayant soif que de son Dieu, ne cherchant que la gloire de son Dieu. Alors il pourrait être appelé conquérant plutôt que voyageur, bienheureux et non misérable, ange et non homme, saint et non pécheur.

3. — Et si vous voulez y atteindre, ô homme, retenez cette règle très-courte. Quiconque veut être parfait dans cet état, doit désespérer totalement de sa vertu, et, subissant un changement complet et se remettant aux mains de la charité infinie, il doit avoir en elle une confiance cordiale; n'omettant rien, autant que cela lui est possible, des contingents, il doit faire avec fidélité tout ce qu'il peut voir être convenable à son honneur. Mais ce don si précieux de Dieu est écrit dans la règle mentionnée. Quiconque l'obtiendra doit fidèlement reconnaître qu'il le tient non de lui-même, mais de Dieu, assuré que par lui-même il est impuissant pour cela, mais qu'il est plutôt incliné vers les tourments de l'enfer

qu'il ne mérite que trop. Veuille nous préserver
d'une pareille mort celui qui est béni dans les
siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE IX.

SOMMAIRE.

De la conduite envers le prochain.

1. — Vous devez considérer le prochain comme vous-même.
2. — Vous fuirez toute singularité et ne considérerez rien de propre à vous que vos défauts.
3. — La vraie charité rend cela très-facile.
4. — Pour être utile au prochain, il faut diriger les regards sur l'homme intérieur, en abandonnant l'extérieur.
5. — Il faut s'affliger de voir l'image de Dieu déformée dans le prochain.
6. — Il faut désirer de souffrir mille morts pour ce vice du prochain.
7. — Et cela pour l'amour de Dieu seul et en vertu de lui seul.

1. — Quant au prochain, voici la doctrine à pratiquer : considérez tout homme, quel qu'il soit dans le monde, comme vous-même. Si vous faites cela, si vous le gravez bien dans votre cœur, il n'y a pas de doute que vous n'aimiez son

bien-être comme le vôtre. Et quant à ce qui paraît conserver son salut, vous y travaillerez avec zèle pour lui par la prière, les exhortations, l'assistance et tous les moyens possibles. Et quand vous le verrez opérer le bien par parole et par action, vous serez rempli de joie comme si ce bien avait été opéré par vous. Mais si vous saviez qu'il est dans le péché ou dans quelque défaut spirituel, vous lui montrerez une grande compassion, vous le retirerez du mal autant qu'il vous sera possible, et l'induirez au bien.

Quant à ses misères corporelles, compatissez-y comme si vous les éprouviez dans votre propre corps. Servez-le avec autant et plus de soin et de bonne volonté que vous n'en mettriez pour votre personne, car vous devez à lui de l'amour, à vous de la haine. Si donc il vous offense par ses paroles et ses actions, ne vous en souciez pas plus que si elles étaient vôtres ; et même il ne vous en plaira que davantage, parce qu'il y aura là plus ample matière à mérite. Et si vous faites vous-même le bien par parole ou par action, ne vous en élevez pas plus que si c'était l'ouvrage d'un autre. Et s'il vous échappe quelque manquement en présence d'autrui, ne vous en souciez pas plus que si cela avait eu lieu en particulier, hors des regards de qui que ce soit.

2. — De là suit que si vous considérez un chacun comme vous-même, vous ne devez vous attacher à personne en particulier. Et parce que

tous seront pour vous sur la même ligne qu'un seul, vous n'affectionnerez aucun plus qu'un autre, sauf en tant que vous sauriez qu'un tel est meilleur, mais non parce qu'il serait votre ami ou votre connaissance. Nous ne devons pas non plus nous affecter au sujet d'un bien quelconque, quelque grand qu'il soit, mais seulement au sujet de Dieu, soit en lui absolument, soit aussi en tant qu'il fait de si grands dons à tel ou tel.

Nous pouvons cependant prier davantage pour ceux avec qui nous avons plus de liens. Toutefois il ne faut pas tellement prier pour eux qu'on oublie les autres. Vous ne vous approprierez que vos fautes et vos défauts personnels, parce que vous vous estimerez le plus vil de tous. Vous considérerez aussi comme vôtres les péchés d'autrui et vous en demanderez pardon comme pour les vôtres.

3. — Vous direz peut-être comment puis-je considérer les autres comme moi-même? C'est ce que la charité parfaite nous apprend à faire: en vous unissant à eux, de vous et d'eux elle ne fait qu'un. C'est ce que voit plus clairement, c'est à quoi est plus aisément porté celui qui a tout à fait enraciné son cœur dans la gloire de Dieu, ne cherchant que cela, soit en lui-même, soit dans les autres. Telle est donc la meilleure voie: que celui qui veut aimer Dieu et le prochain, ait soif uniquement de l'honneur de Dieu et le cherche avec une grande avidité, ne prétendant à rien

d'autre en toutes choses. Qu'è le Dieu éternel nous l'accorde. Ainsi soit-il.

4. — Tel doit être le moyen et la manière de se préparer et de se disposer pour qu'on puisse fructifier dans le prochain sans se nuire; car il peut arriver quelquefois qu'en procurant le salut des autres on néglige et même on étouffe le sien.

Lorsque donc vous voulez prier pour le prochain, lui faire un sermon ou une lecture ou entendre sa confession ou lui rendre quelque autre service, tournez d'abord votre face vers la lumière éternelle, et à sa splendeur fortifiez votre esprit, afin que la chair ne prévale pas. Faites en vous abstraction de l'homme extérieur autant que vous pouvez, afin que, homme intérieur, vous soyez tourné seulement vers les choses intérieures; alors envisagez le même homme intérieur dans le prochain. Quant à son extérieur, ne vous en occupez qu'en tant qu'il se rapporte à l'intérieur.

Alors, que votre homme intérieur se tourne vers l'intérieur du prochain; et que l'extérieur de l'un et de l'autre, dans les actes dont il s'agit, soit négligé comme une vanité de crainte que, à cause de l'extérieur, l'intérieur ne soit entraîné à des choses vaines. Abandonnant donc l'homme extérieur du prochain comme un sac de fumier, considérez l'homme intérieur comme fait à l'image de Dieu et racheté du sang de Jésus-Christ, comme

le tabernacle du Saint-Esprit, comme l'épouse du Christ, comme le siège de Dieu, de la vertu et de la sagesse, et comme capable de l'éternelle béatitude.

Alors brûlant de soif pour l'honneur de votre Dieu, gémissiez et pleurez en voyant son image obscurcie, son précieux sang foulé aux pieds, le tabernacle du Saint-Esprit souillé, l'épouse de Jésus-Christ prostituée, son trône renversé et toute sa félicité méprisée pour un vil tas d'ordures.

5. — Certes, il est étonnant que les yeux d'un juste puissent s'abstenir de pleurer sans cesse à la vue d'une si grande folie dans le prochain, laquelle s'est quelquefois rencontrée en lui-même, et d'une si grande injure faite à son Dieu. Qui me donnera de pouvoir pleurer chaque jour, revêtu du sac de Mardochée, sur le meurtre d'un peuple nombreux, meurtre non pas imminent comme celui des Juifs, mais déjà consommé, et de pouvoir aller chaque jour, en poussant des cris, jusqu'aux portes du palais? Car si, à cause de la charité qui débordait en lui, Mardochée affichait un tel deuil et une telle douleur pour la mort corporelle des Juifs, comment fais-je trêve à mes larmes, moi misérable qui vois un immense carnage d'âmes et mon Dieu compté pour rien? Que tout cela stimule l'âme du juste et que ne pouvant souffrir qu'on méprise son Dieu, et ayant en horreur la ruine des âmes, il tente par tous les moyens possibles de délivrer les âmes du péché.

Comment peut-il soutenir qu'il aime Dieu et convoite son amour, celui qui voit son image couchée sur le fumier et n'en prend pas souci? Ou s'il pense que le Fils de Dieu est mort pour racheter les âmes, comment ne souhaite-t-il pas de mourir pour elles? Et surtout quand il voit le sang de Dieu foulé aux pieds, comment peut-il, je le demande, supporter cette injure faite à son Dieu? Comment ne le voit-on pas se répandre tout entier dans la prière, crier dans la prédication tous les jours ou instruire le prochain par la lecture ou entendre sa confession, afin qu'il puisse recueillir ce sang de son Dieu, en recueillant et convertissant les âmes?

Que dirai-je de plus? Est-ce que vous pensez être le tabernacle du Saint-Esprit, vous qui voyez son temple changé en égoût, sans crier, mais en dissimulant et en ne cherchant que votre repos? Loin de vous. Comment donc vous flattez-vous d'avoir l'amitié de l'époux, vous qui ne préservez pas son épouse de l'adultère, qui ne la reprenez pas quand elle s'y livre quoique vous en ayez le pouvoir, ou qui ne vous hâtez pas de la ramener à l'époux? Ou comment pourrez-vous jouir éternellement du souverain bien, lorsque vous voyez qu'on le dédaigne, qu'on le néglige ou qu'on le troque contre une vile pourriture, bien plus qu'on le blasphème sans que vous vous mettiez en devoir de retirer les âmes de ce mépris et de les convertir à son amour?

6. — En entendant ces choses, que nos cœurs se déchirent ; ne souffrons en aucune façon une si grande injure faite à Dieu. Pour exciter votre zèle pour le salut des âmes, je révèle ce qui est caché dans le fond de mon cœur : oui, eussé-je la certitude que je ne jouirai jamais de mon Dieu, néanmoins, en son honneur, je voudrais volontiers mourir une fois pour chaque âme pécheresse ; supporter actuellement tant de morts qu'il y a dans le monde d'âmes pécheresses, afin de leur obtenir la grâce ici et la gloire dans l'avenir. A combien plus forte raison si je dois plus tard être dans la gloire avec Dieu ?

7. — Ces choses, mes chers frères, c'est-à-dire le mépris de Dieu et la mort des âmes, sont ce qui devrait nous enflammer à la prédication, à la confession, à la prière et aux bons exemples à donner ; et non pas la vaine gloire, la jactance du cœur, la complaisance humaine ni aucune utilité humaine. Ne demandons aux âmes que Jésus-Christ crucifié, car elles ont été achetées un grand prix ; demandons ou qu'elles restituent le prix ou qu'elles maintiennent l'achat. Enivrons-les de sang, et non de curiosité, afin qu'elles convoitent ainsi Notre-Seigneur crucifié. Que quelqu'un de nous leur dise : *Je n'ai pas jugé que je fusse parmi vous autre chose que Jésus et Jésus crucifié* ; pas, à coup sûr, la philosophie d'Aristote ou de Platon. Tel est le seul mot que puisse dire celui qui n'exige du prochain que la passion de Jésus-Christ, et

qui dans le prochain, quel qu'il soit, pense voir Jésus-Christ crucifié. Aussi l'apôtre dit-il significativement : *parmi vous* j'ai jugé ne rien savoir, comme s'il disait : non-seulement je ne veux rien de ce qui est à vous ou je ne désire pas vous plaire, mais je ne crois connaître ni vous ni aucune autre chose, et en tout je ne connais que Notre-Seigneur Jésus et Jésus crucifié. Et il dit fort bien *je n'ai pas jugé* ; car bien que je sache habituellement autre chose, je suis tellement tendu vers cela, c'est-à-dire vers la passion de Jésus-Christ, que mon entendement ne dévie pas vers autre chose.

Ce mot pourrait encore être expliqué autrement pour la consolation des âmes. Par exemple, je suis tellement enivré à l'égard de Dieu dans cette passion, que tout ce qu'on m'offre pour la vue ou le goût, ou l'ouïe, ou un autre sens, et quoi que ce soit en dehors de la passion, je le considère comme un néant, parce que je ne me délecte ni ne me glorifie ni ne demeure que dans le sang de Jésus-Christ. Je suis totalement converti à lui. Mes yeux sont remplis non d'adultère, mais du supplice de Jésus-Christ. Ma bouche est pleine non de médecine mais de la passion de Jésus-Christ. Continuez ainsi pour les autres sens, qui que vous soyez qui pouvez tenir ce langage ; car pour moi, je suis loin de le pouvoir tenir. Et si, en disant ces mots, telle n'a pas été l'intention de saint Paul, que ce soit cependant la nôtre ; car je ne

veux ici non pas exposer l'intention de l'apôtre, mais exciter notre dévotion. Que cela nous soit accordé par celui qui est béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE X.

SOMMAIRE.

1. — L'âme doit être affectée exclusivement de l'amour de Jésus-Christ, et mépriser la bassesse des choses terrestres.
2. — Description de la béatitude.
3. — Réveil de l'âme pour embrasser Dieu.
4. — Le pécheur est un marchand insensé.
5. — Il doit sans délai se préparer à la mort, eût-il mille ans à vivre dans ce monde.

1. — L'âme raisonnable créée à l'image de Dieu, placée comme intermédiaire entre Dieu et les créatures dénuées de raison, ne doit jamais par amour s'incliner aux choses infimes, mais elle doit s'élever vers Dieu seul, s'enivrer de son amour et mépriser la bassesse des choses inférieures. Et s'il lui arrivait de se tourner vers quelque créature, même son égale en rang, telle qu'un homme ou un ange, aussitôt elle devrait tout rapporter à l'amour du bien-aimé, tendant intimement et avec impétuosité vers son unique époux ;

comme une colombe, l'épouse ne trouve qu'en son époux où reposer le pied, où s'appuyer, où s'attacher en quelque manière que ce soit. La chaste épouse ne sait vivre qu'avec son époux : comme le poisson ne vit que dans l'eau, l'âme tendre y nage, s'y délecte, elle s'y restaure par une suave nourriture dont on ne saurait exprimer les délices. Si elle en sort, n'importe de quelle manière, aussitôt elle commence à palpiter, aussitôt elle revient au fleuve de feu rapide; elle soupçonne que hors de lui tout est la mort pour elle; elle se liquéfie tout entière et se résout dans le bien-aimé.

Ô amour que fais-tu? Qu'y a-t-il de plus noble que cet amour, de plus utile, de plus suave? Et cependant tous ou presque tous négligent cet amour. On peut vraiment dire : *Il demeure en Dieu et Dieu demeure en lui*. Que cela nous soit accordé par celui qui est béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

2. — Agréez, mon cher frère, les paroles que, malgré mon indignité, je vais vous dire de la béatitude, car je pense qu'on peut la décrire ainsi; cependant, rectifiez mon langage. La béatitude est une pleine et intime fusion en Dieu. La béatitude est la plus haute allégresse au sujet de la glorification de Dieu. La béatitude est la consommation du mariage de l'épouse avec l'époux par de chastes et éternels embrassements. La béatitude est l'enivrement sans fin de la douceur divine.

La béatitude est l'éternel soleil de justice. La béatitude est le rassasiement complet avec un immense désir. Veuille nous y conduire celui qui vit et règne dans les siècles éternels, Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

3. — O mon Dieu, ô mon amour, ô lumière délectable, ô doux rayonnement, ô agréable contemplation, ô nourriture défiante, ô suave pâture, dégustation savoureuse, -réfection indicible ! ô baiser de miel et heureux embrassement ! ô union indissoluble, effusion cordiale, transformation médullaire ! ô aimable embrassement, inflammation attrayante, enivrement sobre et liquéfaction substantielle ! ô époux ! ô mon Dieu ! ô mon amour ! ô joie du cœur ! ô ardeur de l'esprit ! ô incendie d'amour ! ô douce consolation ! ô véritable allégresse ! Faites rayonner vos éclairs dans mon âme transpercée d'un trait de votre douce chasteté et embrasée par les tisons de l'amour. Rafraîchissez-la, restaurez-la par vos suaves affections et par des désirs languissants d'amour. Ainsi soit-il.

4. — Si un homme pauvre et de vile condition avait été invité par un prince à une table exquise et abondante, où serait à profusion tout ce qui peut être offert de délicieux à une créature et que cet homme vil eût des nausées d'un si noble repas et aspirât de préférence après l'ordure, il devrait être tenu pour très-insensé. Ainsi et sans comparaison doit être tenu pour très-insensé

tout homme et surtout le prêtre qui, nourri d'aliments célestes, appliquerait son cœur aux choses corruptibles. Et comme un homme sage et de bon goût, non-seulement ne convoiterait pas des objets fétides, mais même aurait horreur de les voir, de les nommer ou d'en entendre le nom; de même, tout homme parfait, surtout le prêtre, doit avoir horreur de tout ce qui pourrait apporter un obstacle quelconque à ces délices intérieures, et souiller d'une manière quelconque la demeure de Jésus-Christ. Aussi doit-il garder son cœur avec toute la vigilance possible.

O étonnante cécité des impies qui préfèrent acheter du diable, au prix de leur âme, une vile et honteuse consolation, plutôt que d'en recevoir gratuitement de Dieu une excellente et suprême ! Qui ne qualifierait d'insensé celui qui préférerait acheter d'un maître d'hôtel un vin corrompu et puant au prix de tous ses biens et se dépouillerait de tout son avoir pour un si dégoûtant breuvage, plutôt que d'avoir d'un autre sans frais des vins délicieux et de s'en enrichir ? Cette folie est commise à un plus haut degré encore par le pécheur. De même que devrait être réputé fou et n'arriverait jamais à l'opulence ce marchand qui noterait dans un registre le temps, la place et les usages commerciaux des trafiquants, en ferait part aux autres, et les ruminerait fréquemment en lui-même, sans néanmoins jamais faire de trafic

ni bon ni utile, de même il en est de celui qui toute la journée multiplie les écrits pour le royaume du ciel, s'y adonne et même les développe aux autres par la prédication et n'entreprend néanmoins jamais une bonne œuvre. Que sert, ô insensés marchands, d'étudier et de prêcher, si l'on ne fait de bonnes actions?

5. — Une noble et tendre épouse ayant un noble époux, modèle de beauté, de sagesse et de bonté, n'inclinerait pas ses affections vers un lépreux infect. A plus forte raison le cœur d'un homme parfait ne se laisserait-il séparer en aucune manière de l'amour de Dieu ni mettre des entraves, par l'amour d'aucun être créé, et il ne s'attacherait en aucune façon, autant que possible, à une créature quelconque ; mais il l'aurait plutôt en horreur et en abomination, ainsi que l'épouse ci-dessus ferait à l'égard de l'époux. Que cela nous soit accordé par celui qui est béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Chacun doit vivre avec autant de piété, de justice et de chasteté que s'il savait tout spécialement qu'il doit sans nul doute mourir aujourd'hui, tout à l'heure. Aussi n'est-il pas de la perfection ce propos qu'on tient communément : si je savais que je dois bientôt mourir, je me préparerais bien et je vivrais saintement. Ce n'est pas ainsi, c'est de la manière suivante que doit parler l'homme parfait : Eussé-je mille milliers d'années à vivre et en fussé-je très-sûr, je veux

servir Dieu avec autant de zèle, de justice et de sainteté que si je devais quitter aujourd'hui ce monde. En cela se montre le fils de Dieu et non le mercenaire ou l'esclave. De même que j'aime Dieu et le sers pour lui, parce qu'il est également bon, soit que je vive longtemps, soit que je vive peu, ainsi je dois le servir et l'aimer si je vis longtemps tout comme si je vis peu.

CHAPITRE XI.

SOMMAIRE.

Comment doit se comporter le prêtre lorsqu'il approche du corps de Jésus-Christ.

1. — Six considérations préparatoires à la messe : 1° Le discernement de la raison. 2° La dévotion de l'âme. 3° Le respect de l'esprit. 4° Le désir du cœur. 5° La demande affectueuse. 6° La plus grande diligence.
 2. — Préparation immédiate avant le sacrifice.
 3. — Recueillement après le sacrifice.
-

1. — Pour la célébration de la messe, six choses sont à prendre en considération :

D'abord le discernement de la raison par rapport à la vérité, afin de savoir qui doit recevoir et ce qui doit être reçu. Ce qui doit être reçu, c'est-à-dire un vrai Dieu qui a fait le ciel et la terre ; un vrai homme qui a été suspendu à la croix pour nous. Qui doit recevoir, c'est-à-dire un homme et non une bête, à moins qu'il ne le

soit devenu par le péché. De là, le prêtre écartera de lui par-dessus tout, la bestialité du péché.

En second lieu, la dévotion ou l'élévation de l'âme, eu égard à sa sainteté. Car le prêtre doit considérer que celui qu'il doit recevoir est le Saint de tous les saints et la source de toute sainteté. Aussi doit-il, autant qu'il peut, approcher saintement et dévotement de lui, chassant loin de lui toute l'amertume du péché par la componction des larmes et toute aridité par la prière dévote et la douceur.

En troisièmeliu, le respect de l'esprit, eu égard à la sainteté et à la majesté, de manière qu'il craigne, vile créature, d'approcher d'un si excellent Seigneur. Car si un homme, couvert d'une pourriture infecte, n'était pas digne de paraître devant l'empereur, à combien plus forte raison n'est pas digne de recevoir le Seigneur dans le sacrement de l'autel, l'homme misérable dont tous les actes de justice sont comme le linge souillé. Et si tels sont ses actes de justice, que sont ses péchés? Et, en effet, il n'y a pas d'homme qui ne soit indigne de ces fonctions. Qu'il considère néanmoins que la condescendance divine est plus grande que notre indignité, et la bonté divine plus grande que notre misère.

En quatrième lieu l'amour et le désir du cœur eu égard à sa bonté et à sa bienveillance. De là, l'homme doit bien prendre garde d'approcher avec dégoût ou engourdissement du cœur de ce

sacrement qui renferme la souveraine bonté et d'infinies délices. Aussi peut-on s'étonner qu'en recevant son Dieu, l'homme ne se fonde pas à la chaleur de l'amour et qu'il ne soit pas absorbé par cette suave douceur. Qu'il considère la passion de son maître, s'il veut s'enflammer au contact de son amour ; qu'il considère la réception de ce corps et de ce sang si nobles, s'il veut allumer le désir et le satisfaire quand il est allumé.

En cinquième lieu, une demande affectueuse pour lui et pour les autres, et une humble confiance dans sa parole, eu égard à sa clémence. Car on peut hardiment demander à celui qui a dit : *Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez*. Et je crois que ce sacrement a surtout été institué pour qu'on demande pardon et qu'on obtienne grâce dans l'oblation de cet excellent holocauste.

En sixième lieu, la plus grande diligence de l'homme tout entier, eu égard à son immense noblesse ou à sa noble immensité. Si l'on met, en effet, la plus grande diligence à servir un prince séculier, à combien plus forte raison le prêtre doit-il servir son Seigneur et toucher avec sollicitude ce haut et digne sacrement comme s'il n'y avait rien d'autre ou s'il ne devait jamais rien faire d'autre ? Toute l'intention y doit être alors suffisamment étendue et distincte, de manière que rien n'y soit confus ni rapetissé. Néanmoins on doit y toucher avec précaution, discrétion

et décence, afin que tout y soit honnête et qu'ainsi le prêtre y fasse tout avec la plus grande diligence.

2. — En outre, je conseille à chaque prêtre de s'éloigner plus que tous les autres hommes, autant que possible, en tout temps, de tout ce qui, de quelque manière que ce soit, pourrait souiller son cœur, demeure de son roi, soit peu, soit beaucoup, tant occasionnellement qu'actuellement.

C'est surtout quand il va célébrer la messe qu'il doit s'abstenir de tout autant que possible, se recueillir tout entier en lui-même, ne répandre ni sa pensée ni ses sentiments sur autre chose, interroger avec soin sa conscience et, ce qu'il y trouve à laver, le laver avec abondance de larmes. Il doit aborder son confesseur, répandre au-dehors tout son venin, et immédiatement après avoir fait sa pénitence, si elle peut s'accomplir alors, se recueillir lui-même en présence de la majesté divine, élever son esprit, considérer la majesté divine et tourner les yeux sur sa propre misère, afin de reconnaître combien le Seigneur est grand et le serviteur petit, et surtout combien le serviteur est vain et inutile. Qu'il entre en Dieu autant qu'il peut; et en lui-même, autant que possible, qu'il se réduise à néant. Quand la métamorphose sera opérée et qu'il sera divinisé de manière à ne voir et à ne sentir que Dieu et à croire que tout hors Dieu est vanité, qu'il songe alors quel a été envers nous l'amour de notre Dieu, qui, pour un être si vil et si détestable, a voulu passer pour un ver et

une chose vile, s'unir ainsi une nature abjecte, et supporter en elle des supplices honteux infligés par des créatures viles et abominables. Qu'il réfléchisse alors à cette magnificence de charité et qu'il s'enflamme, autant qu'il peut, de cette inestimable ardeur. Quand il sera embrasé d'amour envers le bien-aimé, qu'il ouvre les entrailles de sa charité, qu'il compatisse ainsi en lui-même à celui qui a subi l'affliction, l'abaissement et des blessures mortelles pour lui, qu'il les transporte toutes en lui-même comme si lui-même avait été blessé à mort.

Et afin que les plaies du Christ se gravent mieux dans son esprit, qu'il les parcoure les unes après les autres, qu'il médite combien Jésus a dû souffrir en recevant celle-ci; combien en celle-là, combien en cette autre; tantôt quels et combien grands ont été ces outrages; tantôt quels et combien grands ont été les coups de fouet; qu'il estime tout cela avec soin. Et quand, dans une méditation de ce genre, il aura ainsi été crucifié avec Jésus-Christ, car cela est surtout requis dans ce sacrement, qu'il pense que cette noble chair immolée pour nous sur l'autel de la croix, il nous l'a daigné donner en nourriture, ainsi qu'il nous a donné en breuvage son sang répandu pour la rédemption du genre humain. Gardez-vous de croire que ce sang que nous recevons sur l'autel soit hors de son corps; mais nous devons le recevoir comme répandu pour nous dans la passion,

c'est-à-dire avec cette intention. Et alors, que notre esprit réfléchisse à son amour envers nous et considère la magnificence de ce sacrement. J'entends par là, autant qu'il lui est possible ; car il pourra à peine saisir une étincelle de l'amour infini de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans ce magnifique sacrement.

Et lorsqu'il aura bien considéré ce magnifique sacrement du Sauveur et qu'il sera pénétré d'une certaine douceur céleste, qu'il approche de ce sacrement avec respect et poursuive la messe avec tout le soin possible, en observant les autres particularités que j'ai mentionnées au commencement de ce chapitre.

Quand il arrivera au moment de recevoir le saint sacrement, il pourra faire une méditation préalable, s'il le trouve bon, et dire, par exemple, dans son cœur : Pour recevoir un sacrement si auguste, mille ans ne suffiraient pas pour une préparation digne ; combien donc suis-je indigne, moi misérable qui pèche tous les jours, qui reste incorrigible, et qui m'en approche sans préparation ! Pourquoi m'avez-vous créé, Seigneur, pour que je vous fisse une si horrible injure que de vous poser dans le cloaque des péchés de mon âme ? Car il n'y a pas d'égoût aussi fétide que mon âme pécheresse.

Plût à Dieu au moins qu'un fleuve de componction eût passé par mon âme immonde, afin que le pus de mes péchés ne s'y fût pas entassé à ce point !

Qu'est-ce que cela veut dire, Seigneur Jésus ? Dois-je vous placer là ? Mais votre miséricorde est infiniment plus grande que ma misère. Aussi ne me fiant qu'à votre bonté, j'ose vous recevoir. Ainsi malade, j'approcherai de l'aimable médecin dont la médecine me guérira. Plus je suis infirme, plus j'ai besoin de vous, mon Dieu, et plus éclatera dans ma guérison l'immensité de votre amour. J'approcherai donc avec confiance de mon Dieu, parce que ses miséricordes sont infinies, et je jouirai avec lui des délices des bienheureux. J'entrerai donc comme une épouse chez son époux, je veux demeurer inséparablement avec lui ; je ne veux plus m'attacher à un autre, pour partager avec lui une allégresse sans fin. Que celui qui dira cela ou autre chose le fasse de cœur et non de bouche ; car je ne crois pas qu'il convienne de prononcer d'autres paroles que celles du canon.

Et remarquez qu'à mon sens ces deux choses suffisent pour recevoir efficacement ce sacrement, savoir la vilification et l'annihilation de soi, c'est-à-dire, que celui qui doit le recevoir s'abaisse autant que possible et soit indigne à ses propres yeux.

3. — Quand le sacrifice est terminé, qu'il y réfléchisse dans son cœur et dise : Après une si noble nourriture, je ne veux pas goûter de la boue et, comme il est lui-même le plaisir suprême, je ne veux pas du reste m'affecter pour

aucune créature. S'il n'y a trouvé aucune réfection spirituelle, c'est l'indice d'une grave infirmité et de la mort. Car il a reçu du feu dans le sein et il n'a pas senti de chaleur; il a reçu du miel dans la bouche et il n'en a pas eu un avant-goût de douceur; qu'il reconnaisse donc sa misère et change en mieux sa manière de vivre. Mais s'il y a reçu une réfection spirituelle, qu'il l'attribue non pas à son mérite, mais à l'infinie bonté de la majesté divine qui s'étend et aux bons et aux méchants. Qu'il dise dans son cœur: Le Seigneur a opéré en moi des choses admirables pour que je déteste ma misère, que je me convertisse et que ma grande iniquité soit prouvée par des bienfaits, car j'étais mort et il m'a donné le sentiment, je ne suis qu'un vermisseau abject et il m'a fait goûter les choses célestes. Si le Seigneur a agi ainsi avec moi pécheur, que ne fera-t-il pas si je change de vie et si j'emploie tous mes efforts pour me pousser en avant, pour m'adonner aux méditations célestes et ne m'attacher d'ailleurs qu'à lui seul? Qu'il reconnaisse toutefois qu'il peut le faire non par sa vertu propre, mais par le secours de Dieu et qu'il effectue dans ses actes comme il pense. Veuille nous l'accorder celui qui est béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XII.

SOMMAIRE.

*Demande pour exciter le cœur à l'amour du bon
Jésus.*

1. — Par la considération de sa bassesse, de la majesté et de la piété de Dieu.
2. — Par la considération de son ingratitude.
3. — Il demande grâce et miséricorde.
4. — Il demande les ornements des vertus.
5. — Il court à l'exemple du Christ.
6. — Propos d'amour et de dévouement.

1. — O Seigneur Jésus, comment osé-je vous interpeller, moi vile créature ? Car je suis souillé, hideux, je suis un vil fumier, un méchant ver-misseau, un homme plein de vanité. Et vous êtes le Dieu des dieux, le roi des rois, le Seigneur des souverains, vous êtes tout ce qui est bon, honnête, beau, utile, agréable, doux ; vous êtes une fontaine de splendeur, une fontaine de parfum

odorant, une fontaine d'amour, une fontaine de douceur, vous êtes l'embrasement de l'amour le plus intime; néanmoins vous me sollicitez et je fais; vous vous inquiétez de moi et je ne prends pas souci de vous; vous me rendez des services continuels et je vous offense sans cesse; vous vous donnez à moi et je vous méprise toujours. Vous m'aimez donc, moi qui suis vanité et néant, et je vous dédaigne, vous le bien infini et ineffable; à vous, ô époux rempli de béatitude, de bonté et d'amour, je préfère ce qui est périssable, infect, horrible et rempli d'horreur; la créature, plus que le créateur, m'attire, la vanité plus que l'éternité; une misère détestable plus que la souveraine félicité. La souillure m'incline plus en bas que la beauté ne m'élève, la servitude plus que la grandeur; l'amertume plus que la douceur. Les blessures faites par l'amant valent mieux que les baisers du fourbe; et cependant j'aime mieux et je cherche plus les blessures faites par le fourbe que les baisers de l'amant.

2. — Mais, Seigneur, rappelez-vous non mes fautes ni celles de mes parents, mais les entrailles de votre charité et les douleurs de vos plaies; voyez en moi non ce que j'ai fait, mais ce que vous avez fait; considérez non ce que je suis, mais ce que vous avez enduré pour moi. Si vous m'aimez comme vous le montrez, pourquoi m'abandonnez-vous? Pourquoi me laissez-vous vaguer à l'aventure? O Dieu aimant, retenez-moi

par la crainte, reserrez-moi par l'amour et calmez-moi par la douceur.

Aimable époux, je ne sais, je ne puis, je ne veux pas vous servir, m'attacher à vous, vous aimer de tout mon cœur ni même consacrer à peine une parcelle de mon cœur à votre amour. Et cependant vous pouvez opérer cela en moi comme vous le savez, comme vous le voulez de moi, comme vous l'exigez de moi. Quoi donc, faillirai-je dans mon bon vouloir ou vous dans le vôtre? Je vous en conjure, que Dieu et non l'homme prévale en moi. Dans ce conflit de choses contraires, je ne veux pas que vous défaillez, mais que vous me répondiez; que vous succombiez, mais que vous vous hâtiez de me secourir. En vivant luxurieusement et m'aimant trop et même d'une manière effrénée, moi et les créatures, j'ai dissipé toute ma substance.

3. — Maintenant que je reconnais mon dénuement et ma misère et que je reviens avec un appétit famélique aux entrailles de la miséricorde paternelle, prenez-moi en pitié, secourez-moi; que les yeux de votre charité me reconnaissent, daignez venir plein de joie à ma rencontre avec les rayons de votre grâce, embrassez-moi et accordez-moi le baiser de paix et de repos. Certes, je reconnais que par mes dédains j'ai péché devant vous contre le ciel, c'est-à-dire toute la cour céleste et l'Eglise romaine et même contre toute créature, ou plutôt j'ai péché contre vous seul, j'ai fait le

mal en votre présence ; assurément, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils ou votre mercenaire, ni même votre esclave, ni la plus vile de toutes vos créatures. Mais ayez pitié de moi et effacez mon iniquité, afin que vous soyez justifié dans vos paroles et que vous ayez le dessus dans le jugement, car mes ennemis disent à mon âme qu'il n'y a pas de salut pour elle dans son Dieu.

4. — Je vous en conjure, commandez qu'il me soit donné la première étoile de la charité ; l'anneau d'une foi fervente ; que la chaussure de l'espérance qui élève et fortifie, protège en moi les pieds, c'est-à-dire le sentiment ; que le sang du véritable veau gras m'engraisse et me restaure pour l'action. Ouvrez mon cœur, ô bon Jésus, à vos plaies, afin que je reconnaisse combien vous m'aimez et qu'ainsi, ivre de votre sang, je me dissolve tout entier en vous par l'amour ; que votre douleur entre dans mes entrailles et en chasse tout amour étranger. Que je sois crucifié avec vous, afin que je sois mort pour tout le monde, et que ma vie reste cachée avec vous seul en Dieu.

O véritable vie, vie de bonheur, vie de félicité qui, cachée au monde et unie à Jésus-Christ lui-même, trouve le repos dans Dieu, son centre ! Une seule chose m'est nécessaire, j'en cherche une seule. Loin de moi la multitude des fantômes, car mon Seigneur Jésus-Christ, mon Dieu,

est mon unique bien-aimé, mon unique époux, mon unique amour. Que rien donc n'ait de saveur, d'agrément ni d'attrait pour moi, si ce n'est le Seigneur Jésus-Christ. Qu'il soit tout à moi et que je sois tout à lui. Que mon cœur devienne un avec le Christ lui-même; je juge que je ne sais rien, que je n'aime rien, que je ne convoite rien que Notre-Seigneur Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Donc, Seigneur Jésus, recueillez-moi dans vos entrailles, restaurez-moi de vos mamelles, enivrez-moi de vos blessures.

5. — Eveille-toi, mon âme, en présence des entrailles de compassion qui lui ont fait verser des larmes de compassion sur Jérusalem, sur Lazare et, en eux, sur toi principalement quand il était sur la croix. Or, pour arroser le paradis, sortait d'un lieu de délices un fleuve qui se divisait en quatre branches. Si un fleuve de larmes sortait d'un lieu de plaisir, foyer de toutes les délices, combien plutôt en devrait-il sortir d'un lieu d'immondices? C'est donc pour moi, bon Jésus, que, rempli de toutes les délices, vous avez pleuré?

Eveille-toi aussi, mon âme, aux paroles d'instruction, d'exhortation et de promesse que tu as reçues du verbe de la vie éternelle.

Eveille-toi aussi aux paroles de reproche, d'humiliation et de mort, c'est-à-dire, aux douleurs de la passion et de la compassion. Soyez attentifs, dit-il, et voyez s'il y a une douleur comme

ma douleur! Bien plus, Seigneur, je serai attentif et je verrai s'il y a un amour comme votre amour, et surtout s'il existe même un amour, à moins que ce soit le vôtre. C'est pourquoi je ne veux rien aimer que vous et à cause de vous.

6. — Quant à vous, Seigneur Jésus, vous m'avez tant aimé, moi votre pervers et méchant contempteur, moi exhalaison infecte, moi le rebut des vers, que vous avez daigné souffrir et endurer de si grands maux pour moi; et vous, le souverain bien, le père de miséricorde, l'aimable époux, le principe originel de toute beauté, de toute douceur, de toute sainteté, je vous aimerai non-seulement jusqu'à mourir au moins pour vous au monde, mais jusqu'à mourir à moi-même, afin que, attaché à la croix avec vous, je ne sente rien d'autre que vous; afin que ce ne soit plus moi qui vive, mais que ce soit le Christ qui vive en moi! Que rendrai-je donc au Seigneur pour tout ce qu'il m'a accordé? Je recevrai le calice du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur. Que ce calice de la passion soit continuellement dans mon corps; que le salut d'une grâce surabondante prenne racine dans mon cœur; que la mélodie des louanges divines se répande sans cesse dans ma bouche. Car je louerai le Seigneur durant ma vie, je chanterai des cantiques à mon Dieu, aussi longtemps que je serai. Que mes paroles lui soient agréables, pour moi je me délecterai dans le Seigneur. Je m'élèverai, je lui mon-

treraï la face de mon esprit; ma bouche fera retentir dans ses oreilles une immense action de grâces et l'hymne de sa magnificence.

Que tout ce qui sent le vieil homme sorte donc de ma bouche et de mon esprit, car le Seigneur est le Dieu des sciences; c'est pour lui que ma pensée et ma parole se préparent. Je briserai l'arc des forts, je me vêtirai de courage; je tressaillirai de bonheur et dans mon allégresse je me réjouirai en Dieu seul; ma bouche se remplira de louanges, et tous mes os tressailliront dans le Seigneur, car je m'offrirai tout entier à mon Sauveur. Mon cœur se reposera dans la douceur de son immense bonté, je célébrerai l'excellence de sa gloire souveraine et je suivrai les traces de sa passion amère. Que mon corps soit écrasé, que mon cœur s'élève, que ma bouche se remplisse de louanges pour chanter jour et nuit la grandeur de mon Dieu. Je rejeterai donc tout, ô mon Dieu, je n'aurai soif que de vous, je ne sentirai rien que vous, je me fondrai en vous, et je me reposerai en vous essentiellement. Que la vanité s'éloigne, que la divinité s'approche, que la charité se transforme, et que je sois tout divinisé; que mon cœur s'ouvre, que les plaies du cœur se joignent, que les entrailles s'unissent, que je sois un avec Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

Troisième partie.



CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Trois choses induisent l'homme à la contemplation.

1. — L'humiliation de soi-même à cause du péché.
2. — La conformité avec le crucifix.
3. — Le désir de posséder uniquement Dieu.



Si vous voulez arriver au repos de la contemplation, étudiez-vous à enraciner en vous trois choses.

1. — D'abord, en tant que vous avez offensé votre Créateur et que vous reconnaissez qu'il est offensé chaque jour par vous et par les autres, il faut que, ressentant une profonde douleur de vos crimes et compatissant aux autres comme à vous-mêmes, il faut que vous pleuriez chaque jour abondamment si cela vous est possible, et que dans cette pensée vous désiriez le chagrin plutôt que la joie, en croyant que nous sommes dans un

état non de joie mais de tristesse. C'est beaucoup en effet si ce Dieu, que nous avons si gravement offensé par nos fautes, nous pouvons l'apaiser en pleurant tout le temps de notre vie. Et nous devons choisir cette consolation dans le temps présent, afin que nous puissions toujours déplorer nos misères et nos méchancetés et celles du prochain. A l'âme vivant ainsi fidèlement dans l'amertume, notre bon Seigneur versera lui-même la joie après les larmes et les pleurs. Comme l'eau qui a fermenté dans le ceps de vigne, cuite par la chaleur du soleil, se convertit en vin, ainsi les larmes imparfaites, cuites par la contrition et la ferveur de la charité, deviennent le vin de la joie. En effet, il ne convient pas qu'un Dieu si auguste habite une maison quelconque s'il ne la trouve nettoyée et purifiée avec soin par les larmes.

2. — En second lieu, efforcez-vous, autant que possible, de compatir à la passion de Jésus-Christ, et de le porter partout avec vous dans votre cœur. Car si nous ne savons pas souffrir avec lui en lui compatissant, nous ne pourrons pas nous réjouir avec lui. Si vous méditez bien la passion et si vous entrez bien avant dans son côté, vous arriverez bientôt à son cœur. O cœur heureux, qui est ainsi attaché délicieusement au cœur de Jésus-Christ! Sa main gauche est sous votre menton, tandis que sa main droite vous embrasse: alors l'époux est à juste titre placé avec l'épouse, et lui

est uni dans la chambre nuptiale. Mais dis-moi, je t'en conjure, ô mon âme, la douceur que tu éprouves; ne me cache point les délices qui t'inondent. Mais, je le vois bien, tu n'entends pas, car ton cœur est absorbé, tu as déjà oublié ton interprète retenu dans sa prison. Je vois que tu es tellement subjuguée par la puissance du charme, que tu n'as plus ni voix ni sens. Quiconque voudrait entrer dans le repos et la douceur de la contemplation par une porte différente doit s'estimer un voleur et un larron.

3. — En troisième lieu, désirez de ne posséder rien, hormis Dieu. Et tout ce que vous auriez, tout ce que vous serait offert, tout ce que vous verriez ou entendriez nommer, hormis Dieu, vous n'en devez pas avoir plus de souci que d'un tas de feuilles; mais affermissez votre esprit en Dieu seul, et unissez-vous uniquement à lui seul. Alors la mélodie de son éloquence résonnera dans ses oreilles, il vous révélera les trésors de sa sagesse, il vous donnera des baisers doux comme le miel, vous ne pourrez soutenir le poids de ses délices, il vous soutiendra en vous embrassant et vous serez abîmé dans une douceur infinie.

Heureuse âme, où es-tu allée? Pourquoi nous as-tu laissés dans une si grande amertume? Fais-nous saisir, je t'en conjure, si ce bien te suffit, ou si tu veux que nous t'envoyions quelque chose de nos offices? Mais tu penses sans doute que nous regorgeons non pas d'objets de luxe, mais

d'ordures. O âme comblée de délices, en quoi t'avons-nous offensée, pour que tu ne daignes pas jeter les yeux sur ce que nous avons de plus précieux? Pourquoi méprises-tu ainsi ce que nous aimons? Mais, je le vois, tu ne nous parles point, parce que tu as été ravie par le bien-aimé. O ineffable amour par lequel le cœur est ainsi uni à celui qui est sa fin! O admirable bienveillance du Sauveur, qui fait, en les visitant, des dons si excellents à ceux qui t'aiment sans partage!

CHAPITRE II.

SOMMAIRE.

1. — Combien glorieux il est de se changer en Dieu.
2. — Comment peut s'opérer ce changement.
3. — Avec quelle précaution doit vivre celui qui est changé en Dieu.
4. — Il est inconcevable que qui a une fois goûté Dieu puisse encore se séparer de lui.

—

1. — O merveilleux changement opéré par la droite du Très-Haut! Sans doute, il serait prodigieux de voir parmi les hommes attachés aux choses terrestres que quelqu'un échangeât un tas de fumier infect contre tous les honneurs et toutes les délices de ce monde; c'est-à-dire que, pour un vil monceau de boue, il obtint la pleine domination de ce monde, comme l'empereur quant au temporel, comme le Pape quant au spirituel; qu'il ne pût rencontrer aucune résistance, qu'en outre les esprits malins lui obéissent et que non-seulement la terre mais aussi les cieux et

les astres se mussent à sa volonté ; qu'il pût faire mourir, ressusciter les morts et guérir les infirmes ; qu'il pût également changer le cours de la nature en toutes choses, et posséder toutes les richesses et les délices qu'on peut imaginer autour de Dieu et même que Dieu pourrait créer, en tant toutefois qu'elles ne conduiraient pas à Dieu. De même, et sans aucune comparaison, est infiniment plus admirable, louable et aimable l'échange qui s'opère quand quelqu'un se change en Dieu. Car il y a sans comparaison une plus grande distance entre l'homme et Dieu qu'entre la plus vile des créatures qu'on puisse imaginer, et tout ce que Dieu peut créer au-dessous de lui.

2. — L'homme se change en Dieu alors qu'il choisit d'être haï, qu'il préfère d'aimer Dieu exclusivement, ne veut s'affecter que de ce qui concerne Dieu seul, se retranche et s'isole dans cet unique sentiment, ne se préoccupe absolument que de Dieu et n'éprouve d'autre soif que de voir le Seigneur son Dieu honoré par lui et par les autres.

O échange désirable ! Car celui-là a certainement échangé les plaies du péché contre celles du Christ ; l'infection de son esprit contre la bonté de Dieu ; sa bassesse contre la majesté divine ; sa méchanceté contre la clémence de Dieu ; l'amertume du cœur contre la douceur du Créateur. Car il est tout en Dieu et ne cherche rien que Dieu. Son cœur est plein de Dieu ; il se dépouille

et revêt Dieu. Par zèle pour Dieu, il se fait la guerre à lui-même comme à un cruel ennemi. Si tel est le caractère de cet échange, pourquoi tardes-tu de le consommer, mauvais serviteur, infidèle esclave, inutile créature ?

3. — Prenez garde d'y procéder avec torpeur, le cœur pesant, la poitrine inquiète, l'esprit insensible. Il faut plutôt y apporter une âme avide, une intention fervente, un amour immense, surtout qu'il n'y a rien de plus utile à l'homme, de plus délectable, de plus noble. Si donc vous vous dépouillez vous-même et par ce moyen entrez en Dieu, prenez garde que, de quelque façon que ce soit, on ne puisse vous rencontrer hors de lui. Et si par négligence ou par quelque infirmité d'esprit il vous arrive d'en sortir, retournez-y aussitôt avec larmes, suppliez-le avec instances de vous pardonner, de daigner recevoir un esclave fugitif, et alors prenez en votre cœur la ferme résolution de ne plus en sortir. Je ne dis pas, néanmoins, de former un tel engagement qui pût vous entraîner à une nouvelle faute, car nous sommes fragiles et inconstants. Mais en fussiez-vous sorti mille fois, il faut revenir autant de fois à lui.

4. — Nous devons être fort étonnés ou plutôt étonnons-nous de n'être pas étonnés que l'homme, ayant une fois goûté Dieu et sa douceur, puisse ultérieurement se séparer encore de lui, qu'il n'oublie pas, dans l'excès de son ivresse, de boire,

de manger, de dormir, et, si l'on place quelque chose devant lui, qu'il puisse y voir autre chose que son aimable Seigneur, ne goûtant qu'en lui une douceur infinie, puisqu'il sait que Dieu est en toutes choses, peut se trouver en toutes choses et se repose en toutes choses. Oh ! que le Dieu d'Israël est bon à ceux qui ont le cœur droit ! Combien doux et suave est son esprit en eux ! De quelle amertume, de quelle tristesse, de quelle anxiété doit être rempli celui qui même pour un instant est séquestré de cette douceur !

—

CHAPITRE III.

SOMMAIRE.

Que l'homme peut être parfait en peu de temps :

1. — En montant toujours sans s'arrêter jamais dans son essor.
2. — Ou, s'il fait halte, en ne revenant pas au point d'où il est monté, mais en restant à celui qu'il a atteint.
3. — Ou, s'il veut descendre, que ce soit dans la vallée de la contrition et de la compassion.
4. — Résumé de cette règle, et sa démonstration.

1. — Il faut que celui qui veut arriver par la contemplation au sommet de la montagne de Dieu ne se repose jamais tandis qu'il veille, mais qu'il monte sans cesse par l'élévation de l'esprit. Car dans cette marche ascendante, ne pas prendre de repos, c'est en prendre. Et qui veut se reposer de sa fatigue ne peut plus ensuite bien monter. Bien plus, il lui arrive parfois que, lorsqu'il veut se reposer, il se fatigue tellement qu'il ne peut plus

monter du tout. En gravissant une montagne matérielle, comme la chair est faible, elle exige une halte intermittente; mais, quand on gravit la montagne spirituelle, comme l'esprit est prompt, il faut tout le contraire, c'est-à-dire que l'esprit ne se repose point. Mais, quand il sent la fatigue, alors il doit monter plus vite et accélérer sa course. Ainsi il deviendra plus frais et plus avide de grandes choses; il se sentira plus léger et trouvera plus de plaisir, d'agrément et de douceur dans sa marche en faisant son repos de l'absence de repos. Ils sont donc insensés et n'ont pas l'expérience de la contemplation ceux qui, pour prendre des forces, se reposent.

Qu'ils tiennent pour assuré que ce repos, au lieu de réparer leurs forces, les dissipe. De là, si l'esprit contemplatif court avec vigueur, alors tout lui est doux; s'il chemine en plaine, la fatigue commence; s'il se repose, ses forces s'épuisent. Ce n'est donc rien d'autre que de monter en hâte avec la vierge sur des lieux escarpés.

2. — Si quelqu'un ne peut pas le comprendre, mais prétend faire halte tout en conservant le désir de monter, il lui reste un remède, quoique bien inférieur aux moyens qui ont été exposés: c'est tout au moins de se conformer à l'usage de ceux qui font une ascension matérielle. Car ceux qui franchissent matériellement une montagne ne descendent point dans la vallée pour y prendre du repos, car ainsi ils ne pourraient jamais at-

teindre le sommet, et tout le monde les prendrait pour des insensés. Ainsi doivent-ils être regardés comme des insensés et n'arriveront-ils jamais au faite de la contemplation ceux qui montent par elle peu ou beaucoup aujourd'hui, ensuite, pris de dégoût, reviennent au lieu d'où ils étaient venus ou au point d'où ils avaient pris leur essor, à l'effet de se reposer, et s'imaginent que dans la vallée du péché ou des vanités, ou bien dans les plaines de l'imperfection ils se rendent plus robustes pour monter encore, ignorant qu'ils auront de la peine à atteindre de rechef le point où ils étaient parvenus.

Telle est la raison, je pense, pour laquelle si peu de contemplatifs atteignent le sommet de la montagne. De là, si un homme montait autant qu'il peut, puis prenait du repos sans redescendre en aucune manière, et qu'il s'élevât le lendemain un peu plus haut en posant à cette nouvelle étape les pieds de son cœur, et qu'il montât ensuite ainsi en agissant toujours de la même manière ; je vous dis qu'il profiterait plus en un mois que ne le ferait en quarante ans un autre qui rétrograderait pour se reposer et reviendrait toujours à la même place. Et je crois qu'en peu de temps il serait parfait dans son état, glorieux devant Dieu et chéri de toute la cour céleste.

3. — Si vous redoutez quelque chose sur la montagne, courez aux cavernes du côté droit de Jésus-Christ. Si vous ne pouvez pas vous passer de la val-

lée parce que vous y avez été nourri et que vous ne vouliez pas exécuter ce que je vous ai dit, faites au moins en sorte de descendre à la vallée de votre misère et de celle de tout le genre humain par votre humilité et par la compassion pour le prochain, en vous affligeant de vos péchés comme de ceux d'autrui et en en demandant pardon à Dieu. Que ce pardon nous soit accordé par celui qui est béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

4. — De là une courte règle qui comprend tout en peu de mots. Celui qui veut atteindre par la contemplation le sommet de la montagne du Seigneur, ne doit ni se reposer ni rétrogarder jusqu'à ce qu'il soit arrivé à son but, à moins qu'il ne veuille descendre à la tristesse de ses péchés et de ceux des autres. Personne n'en saurait douter : plus l'esprit contemplatif s'approche de l'esprit incréé, plus il devient vif et spirituel ; l'approche de ce feu éternel l'enflamme et l'anime davantage ; les forces qu'il avait perdues en s'éloignant de Dieu, se réparent et croissent ; quoiqu'il soit tombé, en ne se reposant pas il se repose. Plus il fixe ses regards sur ce souverain bien et se voit lui-même plus clairement en lui, à mesure qu'il approche, plus il se sent attiré par lui, en s'efforçant autant qu'il peut de s'attacher plus intimement à lui et en goûtant déjà sa douceur.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE.

Comment l'âme, dans la contemplation, est enivrée par son Créateur.

1. — D'abord il faut boire amplement du vin mystique et faire avec soin la volonté de Dieu.

2. — Dieu se cache souvent à celui qui l'aime pour être cherché avidement ;

3. — Jusqu'à ce qu'il ait appris à ne jamais se retirer de son Dieu, et alors il est enivré pleinement et il est ravi hors de lui-même.

4. — Précaution d'humilité à prendre dans cet état.

1. — O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies inscrutables ! Qui montera sur la montagne du Seigneur ou qui se tiendra dans son lieu saint ? Mais, si quelqu'un veut monter, quelle voie prendra-t-il, puisque ses voies sont inscrutables ? Ecoute ton bien-aimé, âme bien-aimée, réjouis-toi et sois dans l'allégresse

quand tu te seras étudiée à remplir avec soin ce qui t'est prescrit; lorsque tu te seras approchée de Dieu de manière à ne pouvoir penser à rien qu'à lui et de trouver une excessive amertume à tout en dehors de lui; lorsque tu voudras voir l'âme séparée du corps plutôt que de séparer ton âme de la pensée continuelle ou presque continuelle de ton Dieu; et lorsqu'il te sembleras que tu ne t'aimerais pas toi-même si tu ne t'aimais à cause de lui. Ce qui t'arrive de ton bien-aimé, écoute-le, ô âme remplie d'amour, ou plutôt convertie en amour!

2. — Ce bien-aimé dont tu ne peux te séparer un instant, ô bien-aimée, se soustraira peu à peu lui-même à ta pensée continuelle, de manière que ton cœur commencera à voltiger sur quelque autre chose. Et toi, voyant que celui que tu aimes fort est parti, remplie d'avidité, tu chercheras partout comment il te sera possible de trouver celui que tu aimes fort; tu le révéleras en quelques mots à toutes les créatures, afin qu'elles t'indiquent où est ton bien-aimé, parce que tu languis d'amour. Je ne saurais te dire quels pleurs, quelles larmes t'inonderont, et avec quelle anxiété tu courras après ton bien-aimé. Mais, ô merveilleuse ivresse de l'amour! Par cela seul que tu tends vers lui, tu es avec lui et tu l'ignores. Mais que fera ton bien-aimé, ô âme remplie d'amour? Est-ce qu'il pourra se cacher plus longtemps?

Mais ton époux bien-aimé se présentera bien-

tôt. En voyant celui que tu cherchais si avidement, tu l'embrasseras avec un violent amour, mais toujours avec respect et crainte. Mais combien grandes seront les consolations alors, si tu es sage, tu pourras l'expérimenter.

Mais écoute, ô amante du Seigneur, lorsque tu auras recouvré la sécurité, il s'absentera de nouveau; et alors tu mettras encore plus d'ardeur qu'auparavant à le chercher. Que te dirai-je? Il s'absentera encore, encore et encore. Bref, il réitérera ses absences, jusqu'à ce que tu sois inquiète de le conserver, que tu n'oses plus être en sécurité et que tu tiennes tout en suspicion. •

3. — Mais, ô âme heureuse, écoute ce que te fera ton bien-aimé. Lorsque tu commenceras à te tranquilliser avec lui, il commencera par te faire boire un délicieux breuvage; et toi, alléchée par sa douceur, tu commenceras par en désirer encore; et il t'en donnera avec profusion, et plus il t'en donnera, plus tu en demanderas, et lui dans sa libérale bonté t'en offrira toujours davantage. Qu'ajouterai-je? Tu ne pourras être rassasiée jusqu'à ce que tu sois enivrée et toute inondée de vin. Si cette fréquente et forte ivresse te procurera le sommeil ou l'extase, c'est ce que tu pourras expérimenter selon ce que Dieu t'accordera. Car il est très-libéral et il donne sans comparaison plus qu'on ne peut le croire.

4. — Mais vous devez toujours avoir dans le cœur que vous êtes un être vil, et que vous n'avez

aucune aptitude à cet état. En outre croyez que c'est bien grand pour vous si celui-là efface vos péchés, même en vous affligeant de toutes les peines possibles dans ce monde, qui est digne de gloire et de louange dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE.

Que l'homme avant l'extase est enivré de diverses manières.

1. — Ivresse double.
2. — Ivresse résultant de la joie de l'esprit en Dieu.
3. — Ivresse résultant de la douceur de l'esprit.
4. — La première est sûre ; la seconde doit être suspecte, de crainte qu'elle ne soit produite par l'esprit malin.
5. — Manière d'user en sécurité de cette ivresse de douceur.

1. — Ayant établi en divers endroits des chapitres précédents que l'homme peut être enivré par l'influence divine, je veux, pour que votre esprit s'élève plus haut, que vous n'ignoriez pas l'ivresse de ces divines influences. Car vous devez comprendre que, bien qu'il ait de nombreuses consolations avant d'arriver au sommeil et à l'extase, ce à quoi peu atteignent, le contemplatif doit éprouver une double ivresse.

2. — La première est une certaine abondance de satisfaction dans le cœur et une vive jubilation de l'esprit qui, après de longs pleurs ou après la considération des souffrances de Jésus-Christ, ou par la grande ferveur d'un amour singulier pour Dieu, arrive sur la montagne grâce à une sorte d'influence nouvelle et à une illumination divine. Cette joie abonde tellement dans le cœur qu'elle déborde aussi dans les membres du corps et les fait sourire à la clémence divine. L'excès de la joie, comme dans l'ivresse, le fait marcher à pas précipités; il ne peut supporter le repos, et il embrasse dans la grandeur de l'amour de son Créateur les créatures qu'il rencontre. Vous pouvez bien penser qu'il n'applique guère son cœur aux choses terrestres, mais, s'il en rencontre, il les estime toutes une vanité.

3. — Il y a une autre douceur ou ivresse qui remplit de délices excessives le cœur qui habite avec Dieu; elle vient par le repos de la contemplation. Cette douceur abonde tellement dans le cœur qu'elle reflue à profusion dans tous les membres, à tel point que l'homme se semble à lui-même comme du miel tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Et comme la première espèce d'ivresse, par excès de joie, ne peut supporter le repos, celle-ci, par excès de douceur, procure le repos. Et si celle-ci chauffe au point d'engendrer le sommeil, elle ne supprime pas totalement l'action des sens en particulier, mais, comme dans

Fivresse, elle ne les laisse pas libres, et alors tout objet quelconque qui frappe les yeux paraît abonder d'une certaine douceur divine. Et quoique la première se manifeste par une intensité de joie et la seconde par une intensité de douceur, il ne faut pas douter que celle-là ne fasse éprouver de la douceur, que celle-ci ne procure de la joie.

4. — Quoiqu'il ne soit pas nécessaire d'avoir peur de la première, mais qu'il faille plutôt s'en réjouir; cependant, quant à la seconde, qui consiste dans une certaine douceur de cœur admirable, il est toujours prudent de douter, parce que le diable se transforme en ange de lumière et il a l'habitude de produire parfois de semblables effets. Il voudrait que l'homme s'enorgueillît et que, pour jouir de telles délices, il crût être quelque chose, et qu'il se reposât là-dessus, afin que l'homme fût détaché de Dieu. Le Seigneur pourrait bien permettre que cela arrivât, parce que quelques contemplatifs présument parfois trop d'eux-mêmes, méprisent les autres et se croient plus proches de Dieu, tandis que l'orgueil les a énormément éloignés de lui. C'est pourquoi le père de l'orgueil, le démon, a reçu cette puissance sur eux, afin qu'il puisse les tromper par de semblables délices.

5. — C'est pourquoi il faut être très-attentif, dès qu'une délectation de ce genre arrive, à tourner vers Dieu la face de votre esprit, afin que votre cœur ne se retire pas de lui. Et s'il faut vous dé-

lecter ne vous délectez qu'en Dieu. Alors, si cette douceur vient de Dieu, il faut l'étendre; si elle vient du démon, elle doit être retranchée ou du moins affaiblie.

Si Dieu a voulu en cela vous procurer quelque consolation, afin qu'après avoir été rempli d'amertume à cause de vos péchés et de ceux des autres, vous jouissiez aussi de quelque délice, vous devez le remercier autant que vous pouvez, et toujours craindre néanmoins de tomber dans la présomption. Pour humilier votre cœur sous l'action de cette douceur, vous pouvez songer que pour un léger bien que vous faites à présent, et dont vous avez une haute idée, le Seigneur veut peut-être vous accorder cela à titre de récompense parce qu'il vous juge indigne des récompenses éternelles.

Vous pouvez craindre encore que ce vin si doux ne vous apporte un danger de mort, à vous qui souffrez spirituellement de la fièvre, c'est-à-dire qu'il ne vous soit une occasion de vous enorgueillir. C'est pourquoi, tandis que nous sommes placés dans cette vallée de misères, nous devons de tout cœur désirer plutôt d'être affligés avec Jésus-Christ crucifié que d'abonder en délices périlleuses. Et comme nous péchons chaque jour ou plutôt presque continuellement, nous devons aussi vouloir supporter une peine continue pour ces mêmes péchés. Et comme nous sommes de vils serviteurs de Dieu, il doit nous plaire ou plu-

tôt nous devons désirer d'être estimés vils par tout le monde. Et comme nous avons été faits pour la gloire de Dieu, cela seul devrait me plaire en moi et dans les autres qui tend à son honneur, et cela me déplaît qui a une tendance opposée. Quant aux choses indifférentes, nous ne devons en avoir aucun souci, si ce n'est que nous devons tout rapporter à la louange du Seigneur. Ainsi veuille-t-il nous l'accorder, etc.

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE.

Comment le contemplatif doit sentir à l'égard des autres.

1. — Qu'il se réjouisse du bien qui arrive aux autres.
2. — Qu'il ne juge pas les autres d'après les défauts apparents en eux.
3. — Qu'il pense que les autres ont été placés de Dieu plus haut comme étant plus forts ; et qu'il a été placé plus bas comme étant plus faible.
4. — Rapporter tout à la gloire du Créateur.
5. — C'est là juger tout spirituellement.
6. — Quels sentiments on doit éprouver à l'égard de ceux qui pèchent ouvertement.
7. — Comment on doit agir envers les détracteurs et les mauvais plaisants.

1. — Vous devez souhaiter tout cela, ô contemplatif, pour chaque homme et le demander avec zèle pour chacun. Quand vous découvrez quelque chose de bon dans le prochain, vous de-

vez vous en réjouir à l'excès, ne trouvez-vous pas la même chose en vous. Si vous ne le faites pas, si vous en avez plutôt du dépit, vous commettez en cela trois fautes graves.

D'abord, en ce que vous semblez haïr l'honneur de Dieu qui éclate dans ses justes. Ensuite, parce que vous méprisez la passion de J.-C. qui a souffert précisément pour que chacun abonde en vertus. En troisième lieu, parce que vous déchirez et divisez la charité avec laquelle vous devez aimer le prochain comme vous-même et désirer son bien.

Aimez donc beaucoup et procurez le bien du prochain, surtout le bien spirituel, et même le bien temporel quand la nécessité l'exige ; et toujours le Seigneur vous montrera les choses spirituelles et il vous appellera enfin aux choses célestes. Pussions-nous y être conduits par celui qui a souffert pour nous l'opprobre de la croix ! Ainsi soit-il.

2. — Tout rouillé par la malice, le démon voyant les contemplatifs hanter les cieux d'où il a été chassé à cause de son orgueil, cherche à les attirer à lui par quelque moyen. Et comme il voit qu'il ne peut les vaincre à découvert, il tâche du moins de les décevoir en secret. Mais, quoiqu'il suggère diverses mauvaises pensées suivant les diverses circonstances, cependant il fait principalement tous ses efforts pour que le contemplatif présume de lui-même et estime les autres vicieux, en s'attachant à cette sentence de

l'apôtre : *Le spirituel juge tout et n'est lui-même jugé par personne.* Mais, ô peste qui donne une mort cruelle et cachée ! Elle fait retirer Dieu, elle inspire une funeste et horrible présomption, elle déchire l'amour fraternel ; elle fait embrasser de l'ordure à celui qui se nourrissait de précieuses épices ; elle donne de la paresse à celui qui était plein d'une joie spirituelle ; toutes ces choses, qui devaient être rapportées à la gloire de Dieu, elle les fait servir aux ruses du démon.

3. — N'êtes-vous donc monté, ô homme, au faite de la contemplation que pour avoir, en agissant ainsi et en jugeant les autres, à subir une plus lourde chute ? Mettez-vous donc toujours, en dernière analyse, à vous considérer vous-même, et vous ne pourrez choir ; et en mettant les œuvres sous la garde de Dieu, vous les rendrez toutes acceptables.

Faites donc attention, ô homme livré à la contemplation, et apprenez comment Dieu faisant pour sa gloire les créatures a voulu accorder à chacune des dons divers afin d'être honoré non d'une façon unique, mais de différentes manières, pour que ses trésors soient manifestés ainsi et que nous ayons des motifs multiples de célébrer sa magnificence. Vous devez penser d'abord que Dieu disposant sa maison comme un bon père de famille, pèse la sagesse, la puissance et la bonté de ses fils, et selon qu'il les trouve, il commet les divers offices et distribue les dignités.

Pensez donc avant tout, vous qui vous occupez de contemplation, que Dieu votre Bon père, vous sachant impropre à tout, n'a pas voulu vous placer dans des charges périlleuses et difficiles ni dans des ouvrages compliqués; mais, dans sa clémence, il a voulu vous consoler, comme un infirme, par le repos de la contemplation. Voyant les autres pleins de ferveur et enracinés fortement dans la charité, il a voulu les préposer aux affaires périlleuses et difficiles, en leur accordant toutefois après le travail le repos et dans le travail d'amples consolations. Si donc, tandis que vous vous attachez aux choses spirituelles, vous voyez les autres travailler à autre chose, gardez-vous de les juger; mais considérez en eux la sagesse et la bonté de Dieu, reconnaissez-vous pour infirme et estimez les autres comme forts. Comment, en effet, vous pouvez-vous croire fort, vous qui, grâce à votre excessive faiblesse, ne pouvez même supporter la mollesse du lit, c'est-à-dire la douceur de la contemplation, mais balancez à tout vent comme un roseau? Que feriez-vous donc s'il vous fallait bâtir d'une main et, de l'autre, repousser les ennemis avec le glaive? La peur seule vous ferait défaillir.

Louez donc le Seigneur votre Dieu qui a placé les puissants dans les positions ardues et risquées, qui a donné aux prudents de la subtilité dans les études; qui a rendu les éléments distributeurs des biens temporels; qui, pour prévenir votre défaillance, a voulu vous faire reposer dans le calme

de la contemplation ; qui, pour prévenir vos erreurs, ne vous a pas commis à la recherche des choses subtiles et curieuses, afin que vous conservassiez la simplicité ; qui, pour prévenir une mauvaise dispensation de votre part, a voulu vous refuser tout afin que vous fussiez pauvre. Ne vous en élevez pas, ne jugez point les autres, mais élevez-les ; n'en excluez pas ceux que vous voyez oisifs. Vous devez plutôt penser qu'à l'instar des hommes sages et probes, ils cachent un trésor acquis, ils travaillent en cachette et se reposent en public. Ou vous devez certainement penser que celui qui a donné du poids aux vents permet que ces hommes manquent dans ces choses légères et manifestes, de crainte que dans les grandes où il les a favorisés, ils ne s'élèvent jusqu'à l'orgueil.

Et quoique vous devez vous conformer à ce qui a été dit d'eux tous, cependant, comme vous les voyez en péril, vous devez, vous qui jouissez du repos, prier afin de les pouvoir attirer au repos eux-mêmes.

4. — Vous devez en second lieu tout ramener à la gloire du Créateur. Vous pourrez le faire de la manière suivante ou d'une meilleure manière si le Seigneur daigne vous en indiquer une. Si vous voyez des hommes placés dans des charges temporelles ou spirituelles, ou constitués dans une dignité, vous penserez que cela est fait pour célébrer la magnificence et la puissance de Dieu et vous l'en louerez. Si vous en voyez d'autres,

attachés à la science, scruter les secrets non-seulement du Créateur, mais des créatures et observer avec soin jusqu'au moindre vermisseau, sachez que cela a lieu pour manifester la sagesse de Dieu, et vous louerez la divine sagesse.

Si vous en voyez d'autres absorbés par les affaires temporelles, vous louerez en eux la providence de Dieu qui pourvoit par eux aux besoins de ceux qui sont dans le repos. Si vous en voyez quelques-uns adonnés à des œuvres de piété, vous louerez en eux la bonté divine qui se répand sur tout. Si vous en voyez qui remplissent les fonctions de juge, redoutez le jugement de Dieu. Si vous en voyez qui appliquent la peine, pensez à la justice divine. Si vous en voyez qui débattent les causes, rappelez-vous les débats du jugement à venir. Si vous voyez des prélats mous à punir, vous louerez en eux la miséricorde divine. Si vous avez chaud, pensez à l'ardente charité de Dieu le père envers nous qui a voulu que son fils s'incarnât et fût crucifié pour nous tous. Si vous avez froid, vous soupirez pour être rafraîchi après toute la chaleur des misères humaines. Ainsi vous pouvez ramener tout à la gloire de celui qui nous a donné l'être; car il n'y a pas de créature dans laquelle vous ne puissiez honorer votre Créateur. Car toute créature est digne de louange par cela seul que Dieu l'a formée et lui conserve l'existence; et, par cela seul qu'il lui est donné d'être,

elle fait admirablement ressortir la science de Dieu et son auteur.

5. — J'ai rapporté ces quelques exemples afin que vous ayez et l'intention et la marche pour arriver à de plus grandes choses. C'est là le jugement divin auquel a voulu vous convier l'apôtre dans le passage cité dont vous détourniez si abusivement l'autorité. Car l'apôtre ne veut pas insinuer que l'homme spirituel doive mépriser ou juger les autres, puisqu'il lui dit ailleurs: *Ne jugez pas avant le temps; et, dans un autre endroit, qui êtes-vous, vous qui jugez le serviteur étranger?* Mais il veut dire que ces secrets de la sagesse divine échappent à l'homme charnel et non pas à celui qui est doué de la spiritualité et que, pour quelque créature que ce soit, celui-ci jugera, c'est-à-dire, discernera mieux. Jugez donc, vous, toutes choses; c'est-à-dire, en toute créature, discernerez la sagesse et la bonté divines afin d'honorer le Créateur de toutes choses.

6. — Si vous savez avec probabilité ou certitude que quelqu'un est pécheur, gardez-vous bien de le condamner pour cela pas plus que de le louer; mais que le vice vous déplaît, et, autant que vous pourrez, compatissez à la personne. Vous louerez aussi le Seigneur votre Dieu qui n'a pas permis qu'il fit une chute plus grave ni que vous tombassiez dans le même vice.

En effet, soyez très-sûr que si Dieu ne vous gardait du mal vous iriez dans votre conduite jus-

qu'aux excès les plus graves et les plus honteux. Vous supplierez Dieu de relever du péché cet homme ainsi que tout pécheur, et de vous garder de tout mal. Car si vous ne savez pas compatir aux fautes du prochain, votre cœur s'endurcira pour le bien et peut-être tomberez-vous dans le mal sans retenue. Celui qui n'est pas exact à procurer le bien du prochain, quand il le peut, par la prière et l'exhortation, je ne doute pas que le Seigneur lui-même ne l'éloigne.

7. — Mais à combien plus forte raison ne devez-vous pas croire que Dieu s'éloigne de ceux qui, en applaudissant aux médisants et aux autres pécheurs, les encouragent dans leur malice et leur donnent la hardiesse de réitérer ! Si l'occasion se présente donc, reprenez le méchant ; ou, si cela n'est pas opportun, que du moins votre visage affiche la tristesse, afin que le pécheur en reçoive quelque confusion. Ne faites pas attention au rang élevé de quelqu'un ; mais estimez grand celui qui approche de Dieu, et estimez-le d'autant meilleur et plus grand qu'il en approche davantage. Car par quelle perversité est-on porté à craindre et à réputer grand le serviteur du diable et à mépriser le fils adoptif de Dieu qui possède déjà l'autel de la patrie ? C'est une trop grande folie, dont veuille nous préserver Jésus-Christ notre Dieu béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE.

Que le contemplatif ne doit pas estimer les autres inférieurs à lui.

1. — Car c'est une tentation diabolique.
2. — La spiritualité est moins dans le travail du corps que dans celui du cœur.
3. — Souvent Dieu ne veut pas que ceux qui sont avancés dans la vie spirituelle s'occupent de travaux austères.
4. — Divers effets que produit l'amour de Dieu dans les différents états et conditions des hommes.
5. — Diverses manières de participer à l'esprit de Dieu.
6. — Comment le solitaire doit préférer à lui ceux qui vivent en société.
7. — Le commerce extérieur ne suffit pas toujours pour qu'on puisse juger de l'intérieur.
8. — Manière dont l'esprit recueilli peut se juger inférieur à celui qui est fort répandu au dehors;
9. — Et estimer meilleur que lui, qui est en rapport avec les parfaits, ceux qui conversent avec les imparfaits.
10. — Comparaison entre la vie active et la vie contemplative.

1. — Notre antique ennemi ne se rebute pas lorsqu'il ne réussit point à induire les contem-

platifs à se mêler de juger les autres. Du moins il tâche de les amener à ceci que, se voyant en progrès dans une foule d'œuvres qu'ils font, ils jugent les autres imparfaits parce que ceux-ci ne se livrent pas aux mêmes travaux, ou parce qu'on ne remarque pas en eux la même sollicitude, le même calme, la même vigilance, la même abstinence que dans les contemplatifs, mais ils les voient plutôt, à leur sens, oisifs ou impliqués dans les affaires temporelles; en quoi ceux qui rendent même ainsi des services au monde pèchent quelquefois.

2. — Mais, ô erreur fâcheuse et cachée, qui prétend qu'on juge de l'homme intérieur d'après le commerce extérieur! L'édifice spirituel exige moins le travail du corps que celui du cœur. Bien plus, près de Dieu, le premier sans le second n'a pas de valeur, tandis que le second a de la valeur sans le premier; et ce qui est utile à l'un est quelquefois nuisible à l'autre. Comme il y a diversité dans les figures humaines, il y a diversité dans la manière de vivre et de profiter dans le bien.

3. — C'est pourquoi, quand vous voyez que vous brillez par des œuvres louables et que les autres sont négligents ou s'occupent d'autres soins, pensez que, quoiqu'ils ne mettent que ces sortes d'actes à découvert, ils travaillent à des choses plus délicates en secret ou du moins dans le réduit de leur cœur. Comme Dieu les aime tout

spécialement pour la sainteté de leur cœur, peut-être ne veut-il pas les charger de travaux extérieurs, de crainte que, travaillant au-dehors et au-dedans, ils ne puissent soutenir la fatigue.

Pour chasser cette tentation vous devez donc penser dans votre cœur qu'il n'est pas d'usage que les fils de roi se chargent chaque jour de travaux manuels pour gagner leur pain, mais qu'ils se nourrissent délicatement et sans grande peine de mets délicieux réservés aux rois. Car c'est ainsi à la lettre qu'il faudra bien des fois qu'un frère travaille beaucoup pour jouir d'une dévotion ou d'une prière intérieure, tandis qu'un autre obtiendra le même résultat et mieux encore dans un seul mouvement de l'esprit vers Dieu.

4. — En second lieu vous devez penser que ce que vous travaillez à obtenir et dont vous commencez à peine à avoir l'avant-goût, est déjà invétéré et solidement enraciné chez les autres. Peut-être est-ce une des raisons pour lesquelles les choses spirituelles semblent les affecter extérieurement moins que vous ; parce que la douceur spirituelle arrivant de fraîche date, produit un changement ; elle ne change pas, je pense, celui qui est changé depuis longtemps, mais elle le perfectionne et le conserve. Et si parfois vous vous voyez en quelque sorte liquéfié par amour, tandis que les autres ne le sont point, vous devez penser qu'à la ressemblance du soleil matériel, la chaleur du soleil de justice liquéfie les uns, à cause de la fer-

veur de leur amour, au point que leurs membres ne peuvent se soutenir; qu'elle dessèche chez les autres non-seulement les humeurs du péché, mais l'humidité des restes du péché et les consolide dans le bien contre le mal au point que rien ne les saurait séparer de la charité de Dieu; que ceux-ci mûrissent au point qu'à l'intérieur, aussi bien qu'à l'extérieur, ils semblent plus doux et que toute aigreur ayant disparu de l'âme ils paraissent séjourner plutôt dans la patrie que sur le chemin qui y conduit; ceux-là, croissant à l'instar des arbres, sans goûter néanmoins de pareilles douceurs, se développent toutefois de jour en jour et deviennent plus grands devant Dieu, tandis que d'autres se putréfient comme les méchants. Lors donc que vous éprouvez en vous quelques-uns de ces effets, vous devez croire qu'ils sont ou les mêmes ou plus grands chez votre frère. Et s'il est moins vite que vous liquéfié par l'amour, peut-être il se consolide, ou il mûrit, ou il croît dans le bien, et les effets de cette nature pourraient être chez lui meilleurs que chez vous.

Certainement, quand vous croyez être liquéfié, vous vous étiolez; c'est pourquoi n'en jugez pas pour cela les autres plus imparfaits que vous; craignez plutôt de ne pouvoir soutenir la comparaison avec eux. Car si la cire, lorsqu'elle se liquéfie au soleil, disait aux autres créatures: vous ne recevez aucun avantage du soleil ou vous en recevez de moins grands que moi, ce langage serait

insensé. En effet, sans se liquéfier au soleil comme la cire, les arbres y gagnent des fruits, avantage bien préférable.

5.— Vous pouvez écarter cette tentation encore d'une autre manière. Car vous pouvez penser que, de même que quant aux biens temporels nous recevons tous les bienfaits de Dieu, mais l'un d'une manière et l'autre d'une autre; et que, autant il y a d'hommes ou plutôt autant il y a de créatures, autant il y a de moyens distincts de participer aux bontés de Dieu; on peut croire par similitude qu'il y a autant de diversités, quant aux choses spirituelles, dans les créatures raisonnables. Car la grâce de Dieu parfait la nature. Et cette diversité dans les choses spirituelles l'apôtre l'insinue dans son épître aux Corinthiens. Car, après avoir dit: *je veux que tous les hommes soient comme moi-même*, il ajoute aussitôt: *mais chacun a un don particulier de Dieu, l'un celui-ci, l'autre celui-là*. Et vous pouvez trouver cette vérité énoncée en plusieurs autres endroits. Si donc il en est ainsi, comment votre prochain ne vivrait-il pas spirituellement ou ne servirait-il pas Dieu d'une autre façon que vous? Or quelques-uns tendent à Dieu par le repos, quelques-uns par le travail; les uns d'une manière, les autres d'une autre. Et le plus souvent celui-là est le meilleur qui est réputé le plus vil. Ne croyez donc pas qu'un autre soit plus imparfait que vous parce qu'il ne fait pas tout ce que vous faites.

6. — Lorsque vous voyez votre frère demeurer avec un autre ou avec plusieurs, tandis que vous vivez dans la solitude, vous devez penser alors qu'il est parfait dans la charité et qu'à cause de son grand amour de Dieu il est partout avec lui soit qu'il se trouve seul ou dans la compagnie de ses frères. Et parce que vous êtes imparfait dans l'amour de Dieu vous pouvez à peine vous tourner vers le prochain sans commettre une offense; vous pouvez à peine, parfois si pas toujours, vous tourner convenablement vers Dieu sans qu'il faille vous séquestrer du prochain; et c'est là, à coup sûr, le caractère de l'imperfection. Car les anges, qui sont parfaits dans la charité, se meuvent aussi bien en Dieu lorsqu'ils sont ou servent avec nous, que lorsqu'ils sont dans le ciel empyrée. Si je dis cela, ce n'est pas que je croie que cela puisse se faire totalement en route, c'est-à-dire aussi longtemps que nous sommes des passagers; mais nous pouvons les suivre en certaine mesure.

Vous pouvez encore penser que vos frères sont retirés de ces choses extérieures et ne s'occupent que de Dieu, et qu'ils se meuvent en lui avec une telle ferveur qu'à cause de la trop grande tension d'esprit leur corps semble se dissoudre et tomber dans une excessive faiblesse, et qu'en conséquence, pour reprendre des forces et ne pas défaillir entièrement, et pour que leur sainteté ne soit pas remarquée par les autres, ils s'of-

frent comme des serviteurs pour consoler le prochain, faisant toujours tout à l'honneur de Dieu.

7. — C'est pourquoi il est insensé de juger son frère sur quelque vétille et de le tenir pour imparfait. Car il y a beaucoup d'hommes aujourd'hui très-convenables intérieurement qui profitent peu à l'extérieur. Et beaucoup sont dissipés dans leurs allures qui sont très-saints dans le cœur ou très-amis de Dieu. Ou, ce qu'il y a de pis, quelques-uns sont en bonne odeur devant les hommes qui sentent mauvais devant Dieu et ont déjà reçu la récompense de leur sainteté extérieure. Et quelques-uns semblent des pécheurs aux hommes, tandis qu'intérieurement ils hantent le ciel.

Je ne dis pas toutefois que le commerce extérieur ne corresponde pas toujours à l'intérieur. Mais, comme nous ne pouvons distinguer cela du contraire, jugeons que tous sont les enfants de Dieu et que nous sommes inférieurs à tous, à moins que nous ne voyions manifestement le contraire. Car si nous ne sommes pas sûrs des bons ni de l'excellence de leur sainteté, nous sommes très-sûrs de notre méchanceté sans fin. C'est une bien grande présomption que de vouloir limiter l'influence de la bonté divine envers le prochain parce que tout ne nous plaît pas dans ses mœurs. Et quoi de plus extravagant que de prétendre régler l'influence de Dieu ou son indulgence sur

mon indulgence? Or c'est ce que je fais lorsque je soupçonne que ce qui me déplaît ne plaît pas à Dieu.

8. — Quand vous voyez quelques hommes s'embarrasser dans les affaires extérieures alors vous devez penser qu'ils les rapportent à la gloire de leur Créateur et qu'ils y sont touchés de Dieu plus que vous lorsque vous vous tournez convenablement vers lui. Peut-être qu'aimant Dieu de cette manière ils s'étudient avec ardeur à le chercher dans toutes les créatures, parce qu'ils croient et savent qu'il est à l'excès louable et désirable en toutes. Et c'est un grand sujet de joie et d'allégresse pour eux de voir que la souveraine puissance, la bonté et la sagesse de Dieu ressortent merveilleusement dans les choses les plus viles. Peut-être aussi s'occupent-ils de préférence de ces choses viles pour n'être pas comparés à nous à qui toutes sont nuisibles. Peut-être, quand vous les croyez oisifs, sont-ils intérieurement inondés d'une joie spirituelle ineffable quoiqu'ils le dissimulent en sages. Peut-être encore, comme ils s'estiment trop vils, n'osent-ils pas se présenter constamment devant la face du Seigneur; mais, s'astreignant à des choses viles, ils essaient de le vénérer du fond du cœur sauf toutefois à le contempler de temps à autre dans la vérité. Et telle peut être la raison pour laquelle ils se plaisent toujours ainsi avec d'autres; car ils ont de la joie de voir que des hommes vils comme ils se jugent

eux-mêmes puissent se consoler avec ceux qu'ils estiment enfants de Dieu.

9. — Et si vous objectez à cause de quelques-uns, qu'ils devraient en hanter de meilleurs, je réponds que peut-être ils estiment meilleurs ceux qui affectent moins de sainteté; ou peut-être qu'ils sont avec ceux qui ne leur accordent aucun mérite parce qu'il y a un grand contraste entre la vie des uns et les habitudes des autres. C'est pourquoi il leur paraît suffisant de pouvoir être avec ces enfants de Dieu qu'ils peuvent imiter en quelque chose. Ils savent en effet que parmi ceux qui ont le même symbole le passage est plus facile. Ou peut-être n'aiment-ils pas à hanter des hommes éminents ou trop parfaits, de crainte qu'on ne démêle leur bonne intention.

10. — Vous pouvez aussi penser que peut-être Dieu a permis qu'ils s'impliquassent dans des affaires extérieures et qu'ils se mêlassent à leurs frères parce qu'il leur est plus difficile de posséder Dieu ainsi que dans l'isolement; plus ils doivent combattre et travailler pour obtenir Dieu, plus il y a de mérite à eux. Qui doute que, si l'homme embarrassé dans la vie active possédait Dieu aussi parfaitement que celui qui vit dans la solitude, il serait bien plus louable? Certainement où la résistance est plus forte, l'énergie de l'amour se développe parfois et la tension multiplie de l'acte ou de la ferveur accroît la substance de la charité; et de là la récompense acquise est plus grande.

Ainsi donc, quand vous croyez qu'ils perdent ils gagnent ; vous croyez les trouver au dernier rang et vous les trouverez dans la patrie élevés au-dessus de vous, si toutefois vous y arrivez, car il y a beaucoup à craindre que, comme l'humilité les élève, notre orgueil, qui prétend juger tous les autres, ne nous précipite en enfer. Ou pensez d'eux qu'ils estiment pouvoir servir Dieu dans les choses auxquelles ils se trouvent disposés, plutôt que d'aborder les choses difficiles et de défailir comme vous faites ; car ils pensent ou ils doivent juger inconvenant de faire imparfaitement quelque chose pour un si grand maître. Ou peut-être essaient-ils de faire autant de grandes choses en secret que de petites en public, autant de choses terrestres que de choses célestes, afin de combattre l'ennemi du genre humain en toutes ces choses et de mériter eux-mêmes en toutes. Si imparfaits qu'ils vous paraissent, peut-être font-ils plus de progrès dans un seul mouvement intérieur que vous en plusieurs et même en tous. Dans cette ignorance donc ne jugez pas les autres moindres que vous, mais louez le Seigneur qui a daigné vous associer à eux ; car peut-être vivez-vous de leurs mérites spirituels, et si vous n'en vivez pas, peut-être vivrez-vous par eux.

Ce que je dis ici c'est pour combattre la tentation du démon. Quoi qu'il en soit ainsi du moins quelquefois, et qu'il faille le croire ainsi quand il s'agit du prochain, cependant, envisageant la

chose en elle même, je préfère et je pense que Dieu préfère la vie contemplative à la vie active, la vie solitaire à la vie domestique; j'aime mieux des allures décentes que des allures dissipées; je crois qu'il faut plutôt choisir les premières que les secondes; parce que, bien que les unes puissent être ordonnées en Dieu et le soient chez les sages, cependant il faut toujours préférer ce qui est plus proche de la fin et plutôt ce qui est la fin elle-même que ce qui est encore en deçà de la fin. C'est pourquoi, quoique les choses soient ainsi ordonnées, cependant il n'est pas douteux que les personnes impliquées dans les secondes, ne se comportent comme si elles étaient éminentes et sublimes. En effet quelques-uns, parmi ceux qui mènent une vie active, ont plus de charité et plus de mérite que quelques contemplatifs, et vice-versâ; quelques-uns vivant en famille, plus que quelques-uns vivant en solitude, et vice-versâ. Toutefois, quoi que nous ayons, pourvu que nous plaisions à Dieu, c'est bien grand; car parmi une quantité si considérable d'hommes, peu sont agréables à Dieu. A cause de cela, nous devons chaque jour et pour eux et pour nous pleurer beaucoup et prier qu'il daigne nous rendre agréables à lui, ou, si nous le sommes, nous conserver jusqu'à la fin en état de grâce. Que cela nous soit accordé par celui qui a voulu pour nous s'incarner, souffrir et mourir. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VIII.

SOMMAIRE.

Contre les superbes et les présomptueux.

1. — Nous n'avons rien de bon de nous-mêmes.
 2. — Ce que nous avons de bon nous est accordé sans qu'il y ait mérite de notre part et malgré notre indignité.
 3. — La vaine gloire dérobe la louange due à Dieu seul.
 4. — Confesser sa propre bassesse et s'offrir affectueusement comme épouse au Seigneur.
-

1. — O superbe, impur imitateur de Lucifer, penses-tu être Dieu? Ignored-tu que tout est de Dieu? Si donc tu prétends être quelque chose, tu te reconnais Dieu à coup sûr : mais vois plus loin pour que ta folie soit confondue. N'est-il pas insensé de se glorifier de ce qui est à autrui? Puis donc que tout est de Dieu, si tu te fais gloire de quelque chose tu fais preuve de démenche. Et si tu l'ignores, tu fais preuve d'aveuglement. Ecoute donc, insensé. Si tu veux te glorifier sans

paraître fou, élimine ce qui n'est pas à toi et glorifie-toi du reste. Mais à coup sûr, si tu élimines tout ce qui n'est pas à toi, tu es réduit à rien. Ne te glorifie donc de rien, si tu ne veux pas tomber dans la vanité.

2. — Mais descendons plus spécialement aux dons qui rendent agréable. Tu ne peux pas te glorifier de ceux-là, car tu ignores si tu les possèdes; bien plus, par le seul fait que tu l'en glorifies tu ne les possèdes pas. Mais supposons aussi que tu les possèdes; voyons comment tu les possèdes. A toi, traître et infidèle serviteur de ton Dieu, notre miséricordieux Seigneur a donné la justice que tu possèdes comme un linge éclatant de blancheur, et tu ne cesses de le maculer d'un sang impur. Mais, ô extravagant, plutôt à Dieu que tu eusses du moins le front d'une femme de mauvaise vie ! Car il ne s'en trouverait pas d'assez dévergondée pour se faire gloire de sa turpitude. Bien plus, il ne se trouve presque aucune femme qui n'en éprouve une confusion intérieure même en présence de son époux bien-aimé. Pourquoi donc insensé, te glorifies-tu dans ta malice ? Si du moins tu ne faillissais qu'une fois par mois, tu aurais peut-être un motif d'en tirer vanité. Mais rougis ou pleure, car chez toi le flux du péché est continu ou presque continu. Si donc le mal est à toi seul, et à Dieu seul tout le bien, ce n'est donc pas en toi, c'est en Dieu qu'il faut te glorifier. Rougis continuellement de

ta honte sous les yeux de la majesté divine, comme tu ne cesses pas de faillir.

3. — Mais tu dis : je ne veux me glorifier de rien en moi-même, cependant je désire être prouvé par les autres. Impie larron, écoute. N'est-il pas insensé de dérober ce qu'il a de plus cher à ce Dieu si libéral qui distribue tout abondamment, surtout qu'il verra ton larcin, en aura du déplaisir et ne pourra le supporter? Ainsi est insensé qui cherche la louange des hommes. C'est pourquoi, puisque Dieu a fait toutes choses pour lui-même, rapporte à l'honneur de ton Dieu toutes les louanges et tout ce qui en mérite. Pense sérieusement en toi-même que tu as été créé et racheté pour que Dieu, et non toi, fût loué dans tes œuvres. Toi donc, exécute fidèlement la volonté du Seigneur, crains d'être loué, réjouis-toi de le voir exalté par tous; plus il est honoré de quelqu'un, plus ta joie doit s'en accroître; efforce-toi, autant que tu peux, de glorifier en tout temps ton Dieu par l'esprit, par la langue, par les œuvres, et que toujours tes actes tendent à sa seule louange. Si tu aimais bien le Seigneur ton Dieu et si tu désirais son honneur comme tu le dois, tu aimerais mieux être nourri constamment des choses les plus amères, être tenu pour insensé par tout le monde et même être détesté comme un tas d'ordures, que d'abonder dans toutes les délices imaginables et d'être élevé à l'infini par tout le monde, ou de jouir de la meilleure santé

corporelle, du moment où ton Dieu en serait loué davantage en lui-même. Et même en admettant qu'il y eût égalité de récompense des deux parts, il devrait nous être très-agréable que notre Dieu très-haut daignât recevoir de nous et par nous un léger tribut de louange. Mais notre misère est si grande que nous faisons tout le jour des efforts en sens contraire.

4. — O admirable, ineffable et aimable clémence du Sauveur, qui condescend avec tant de bonté à nos misères ! Qui la pourra faire connaître ? O homme, enveloppe-toi entièrement dans sa miséricorde, admire et ne cesse pas de rendre grâce à un si doux Seigneur. O mon Seigneur, que vous ai-je donné pour que vous traitiez avec tant de douceur et caressiez un superbe et un arrogant comme moi ? Quelle est cette grâce que j'ai trouvée pour que vous me supportiez devant vous en ce moment ? Certes, je ne l'ai pas méritée ; j'ai plutôt mérité d'habiter avec les bêtes sauvages ; je ne mérite pas même, ô bon Jésus, d'être nommé votre créature ; que vous ferai-je pour tout cela ? O bonté infinie, que pourrai-je vous rendre pour de si grands bienfaits ? Je ne sais pas satisfaire pour mes fautes, ni même travailler pour vos bienfaits, et je ne puis rien vous donner que ce qui est à vous. Je sais ce que je ferai. Je m'offrirai tout entier à vous, je me jeterai entièrement en vous, et toujours rempli de crainte et de vénération, je vous

témoignerai mon respect autant qu'il m'est possible. Et si vous le permettez, je vous servirai constamment avec fidélité; et quoique ce soit peu de chose, ayant fait ce que j'aurai pu, je ne doute pas que vous ne m'approuviez. Mais ce sera bien précieux pour moi que vous me permettiez de demeurer avec vous dans votre aire. O combien me sera douce alors votre présence toujours accompagnée de bonté. Je m'approcherai silencieusement, je découvrirai vos pieds afin que vous daigniez m'agréer, moi nouvelle-venue, en mariage. Je ne m'arrêterai certainement pas jusqu'à ce que je jouisse de vos embrassements et qu'assoupi d'un sommeil d'une douceur ineffable, je repose dans vos bras. Alors j'abonderai en délices, mon cœur sera en admiration, il se dilatera; et, jouissant de délices merveilleuses, je ne pourrai penser à autre chose qu'à vous. Cependant je vous prie, aimable Seigneur, de ne m'abandonner en aucun temps à ma propre direction, car je suis le bourreau et l'impie meurtrier de mon âme. Tout ce que vous aurez bien voulu m'accorder, conservez-le comme vous me l'avez donné, et qu'à vous seul soient honneur et gloire, etc.

CHAPITRE IX.

SOMMAIRE.

1. — Rareté de ceux qui savent obéir.
2. — Nous voulons que nos supérieurs nous obéissent ; nous ne voulons pas obéir à nos supérieurs.
3. — Combien, au contraire, le Christ et tous les anciens pères ont pratiqué la vraie obéissance.
4. — La vraie obéissance est la vraie liberté.
5. — Quelle servitude doit être repoussée par les hommes pieux.

1.— Qui donnera de l'eau à ma tête et une pluie de larmes à mes yeux pour que je puisse pleurer l'état de perfection presque réduit à rien ? Car la terre, fécondée par les conseils divins et les exemples du Christ, engendre, au lieu de blé, des épines et des ronces. Certes plus est noble la chose perdue plus la douleur doit être intense. Mais pour examiner quelques points au milieu d'un si grand nombre, traitons de l'obéissance comme étant le fondement de la vie religieuse. Hélas ! courez à droite et à

gauche, pour découvrir si vous la pourrez trouver parfaite en quelques-uns. Je crois que vous ne la trouverez nulle part, et que vous la trouverez à peine cachée. Mais vous pourrez être étonné de voir, tandis que les ordres monastiques et les religieux se multiplient, que la perfection de l'obéissance ne peut ainsi se trouver que chez si peu d'hommes ou, pour ainsi dire, chez aucun. Certes, si la race est multipliée, la joie spirituelle n'a pas gagné en intensité.

2. — Dites-moi, je vous en prie, quels sont ceux qui veulent avoir un supérieur pour en être commandés, et pas plutôt pour qu'il soit leur serviteur? Voulons-nous consentir aux volontés des supérieurs? Certainement non. Mais nous voulons qu'ils soient obligés d'accomplir nos volontés en tout. Et si quelque chose manque, nous murmurons plus contre eux que les seigneurs contre leurs écuyers. Nous ne les épargnons pas avec le glaive de la langue. Et, qui pis est, ce qui nous serait agréable de la part d'un autre, par cela seul qu'il vient du supérieur, nous est odieux. Nous ne pensons déjà plus comment nous pouvons remplir plus complètement leur volonté et abdiquer plus parfaitement la nôtre; mais comment nous pouvons leur résister en tout, les obliger à faire ce que nous désirons, ou nous excuser pour refuser de faire ce qu'ils nous prescrivent et pallier quelque chose. Ou nous cherchons les moyens de n'être pas tenus à leur obéir en ceci ou en cela.

3. — Mais malheur à l'imitateur de Lucifer, qui a voulu plutôt donner la loi que la subir ! Je crains que notre demeure ne soit avec lui et que n'apparaisse à notre honte Jésus-Christ souffrant, qui a voulu obéir à son père jusqu'à la mort pour nous, ne retenant rien pour lui de ce que chez tous les hommes la volonté personnelle désire ; car il s'est anéanti totalement. C'est lui qu'ont imité nos pères qui, étant supérieurs, se faisaient les subordonnés de leurs subordonnés. Ils trouvaient une joie, un plaisir, une douceur, un agrément à obéir à leurs inférieurs en tout ce qui contrariait le plus leur propre volonté, en tout ce qui concerne la confusion, l'affliction, l'anéantissement de l'homme. Ils ne pesaient pas curieusement si ceci était meilleur, plus sûr, plus louable que cela, comme le font quelques-uns pour battre en retraite ; mais tout ce qui n'était pas contre Dieu, si ardu, si humble que ce fût, pourvu que ce fût conforme à la volonté des supérieurs, ils l'exécutaient avec le plus vif empressement. L'amour de l'obéissance était si grand en eux que pour y être fidèles, ils n'hésitaient point à courir sur l'eau, à prendre des hyènes, quand on le leur prescrivait, ni à faire beaucoup d'autres choses que je ne saurais énumérer. Il ne crut pas faire une chose inutile celui qui, obéissant à son supérieur, voulut porter de l'eau pendant un an pour arroser du bois sec. Là apparut la sublimité de l'obéissance en ce que ce qui était

aride et mort porta du fruit par le mérite de l'obéissance.

Pourquoi donc tirons-nous vanité de l'obéissance? Ne sommes-nous pas confondus de notre orgueil? Pouvons-nous être nommés des hommes contemplatifs? Je crains que nous ne puissions être nommés même chrétiens, mais plutôt des imitateurs de Lucifer et des fils du démon. Comment, en effet, peut être nommé chrétien celui qui essaie de faire des choses contraires à Jésus-Christ? Jésus-Christ a-t-il considéré que lui-même était Dieu, et, dans l'ordre de l'humanité, plein de grâce et de science, et, quant à l'âme, déjà bienheureux, lui qui était soumis à la Sainte Vierge et à Joseph? En payant la drachme, il voulut aussi obéir aux serviteurs du démon. Mais nous sommes des sépulcres blanchis par l'hypocrisie, remplis d'ossements de mort. Nous paraissions extérieurement morts aux hommes, et au-dedans, nous vivons de l'enflure de l'orgueil.

4. — Nous refusant déjà à obéir, nous prétendons que nous sommes appelés non pas à la servitude, mais plutôt à la liberté. Car nous ignorons qu'obéir, ou servir Dieu dans cette servitude de l'obéissance c'est régner. Plus nous nous abaissons nous-mêmes, plus nous nous rendons dignes de plus grands honneurs. Non-seulement l'obéissance nous fera rois à l'avenir, mais aussi, si elle existe à présent dans sa perfection, elle nous fait dominer sur toutes les

créatures, nous ramène à l'état primitif, et ne nous laisse tourmenter par rien de fâcheux, si ce n'est à l'avantage de l'âme. Elle change l'adversité en prospérité, elle fait que l'homme encore dans les liens du corps mortel se comporte en ange; elle lui fait désirer avec ferveur l'honneur de son Dieu et chercher sa gloire, en y subordonnant tout, avec un grand empressement dans toute créature, et elle ne lui laisse point passer un instant hors du service de Dieu.

5. — O vertu admirable qui fait que l'homme s'oublie lui-même, tend toujours vers son rédempteur et habite déjà les cieux tout en cheminant sur la terre ! Pourquoi murmures-tu contre l'obéissance, ô orgueil ? Quand l'apôtre dit que nous ne sommes pas appelés à la servitude, il insinue que nous ne devons obéir ni à Dieu ni à nos supérieurs par une crainte servile à la façon des esclaves ; mais avec une crainte filiale et généreuse à la façon des enfants, comme s'il avait voulu dire que, du reste, nous ne fassions pas notre volonté propre. Car, lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit *celui qui veut venir après moi*, il n'a pas ajouté : qu'il fasse son bon plaisir ; mais *qu'il renonce à lui-même*, a-t-il dit, *qu'il porte sa croix et me suive*. Toute l'Écriture sainte, tant l'ancienne que la nouvelle, prône l'obéissance. Car si vous n'aviez pas d'orgueil, vous ne refuseriez pas d'obéir à Dieu tant dans lui-même que dans la personne d'un supérieur quel-

conque, même le moins digne de respect ; mais vous dédaigneriez plutôt d'assujettir votre âme si noble à quelque autre vile créature.

Il est étonnant que l'homme dédaigne de servir Dieu dans la personne d'un supérieur ; et il ne dédaigne pas de servir un individu libre ou quelque autre créature des plus viles, mais il cherche à consumer son temps à rien. C'est pourquoi un pauvre solitaire, s'il voyait qu'il a plus qu'un autre offensé Dieu et agi avec superbe contre lui, chercherait, pour venger Dieu et lui-même, à abdiquer sa volonté en tout, et, se prenant en aversion, il voudrait être foulé aux pieds par tout le monde, en rattachant néanmoins tout à l'honneur de Dieu. Veuille nous accorder de le faire celui qui, en voulant obéir à son père, a été crucifié pour nous racheter !

CHAPITRE X.

SOMMAIRE.

Que les tentations sont utiles aux serviteurs de Dieu.

1. — Les tentations nous obligent de recourir à Dieu.
2. — Comment ce recours peut aisément se faire par les plaies du Christ.
3. — Par le refuge vers la mère de Dieu.
4. — Par la confusion salutaire du péché avec une humble confiance en Dieu.

1. — O admirable bonté de Dieu très-haut, qui permettez que nous soyons tentés, non pas pour succomber, mais pour que, dans notre crainte, nous fuyions vers vous comme vers un port très-sûr. Vous agissez, ô Seigneur, comme une bonne mère qui, désirant voir et embrasser son fils éloigné d'elle, lui fait peur au moyen de quelque épouvantail, et, étendant les bras, reçoit son fils sans sa fuite, lui sourit avec joie, lui prodigue de doux baisers, l'exhorte à ne plus s'é-

carter d'elle de crainte qu'il ne lui arrive du mal, le console en le serrant contre son sein, puis lui présente la mamelle. O heureuse tentation, qui nous force à fuir vers les bras de Dieu! O doux Seigneur, qui permettez que de toutes parts nous nous réfugions vers vous, et qui vous offrez toujours comme un refuge salutaire afin que nous demeurions en tout temps avec vous!

Ne vous étonnez donc pas, ô homme, si vous éprouvez des tentations, mais fuyez avec crainte vers Dieu. Vous resterez là, si vous ne voulez plus être tenté, sinon, vous pourrez succomber et être damné.

2.— Si vous vous trouvez trop éloigné de votre Dieu et que vous ne puissiez recourir à lui de tout cœur, vous vous hâterez d'aller à Jésus-Christ plus rapproché de vous; vous vous cacherez dans l'abîme de son côté, en mettant votre robe par-dessus; et n'appréhendez point que l'ennemi vous y trouve. Tenez toujours cela pour une règle générale : chaque fois que vous voudrez incliner fortement Dieu vers vous portez dans votre cœur les plaies de Jésus-Christ, et, arrosé de son sang, présentez-vous au père comme son fils unique, et lui, comme un tendre père, pourvoira à vos besoins. Approchez donc de Jésus-Christ, suppliez-le avec instances de daigner, puisqu'il ne convient plus qu'il reçoive des blessures dans son corps, renouveler les siennes dans

le vôtre , et de vous en imprimer toutes les marques sanglantes. Ainsi vêtu de pourpre, vous pourrez entrer dans le palais du roi.

Homme éprouvé par la tentation, méditez sur ses plaies, et elles seront toujours pour vous un rafraîchissement et une consolation. Ne doutez pas que, si vous les imprimez dans votre cœur, votre ouïe ne soit fermée à toute espèce de tentation. En voyant le Dieu de gloire ainsi grièvement blessé à cause de nos crimes, qui oserait encore en commettre? Et si par respect pour ces plaies et par compassion il ne se désistait pas du péché, du moins, en voyant que sans comparaison une plus forte peine est due en tout au pécheur qu'à l'innocent, il devrait avoir peur et s'abstenir aussi du péché.

3. — Mais si vous le voyez indigné contre vous aussi à cause de vos méfaits, recourez à l'espoir des pécheurs, à sa mère, vous lui rendrez vos hommages comme à la mère de Dieu, et en versant des pleurs vous réclamerez son secours ; si vous persévérez sans relâche, soyez sûr que vous obtiendrez d'elle tout ce que vous voudrez. Car la miséricorde s'est développée avec elle, et elle a reçu pour attribution de satisfaire pour les malheureux. Pratiquez cela avec le plus grand soin, car ce qu'elle fait généralement envers tous, elle ne pourra vous le refuser.

4. — Si vous ne paraissez vous consoler en aucune façon, sachez que Dieu vous aime, et qu'il

fait cela afin que vous reconnaissiez l'étendue de vos péchés et que vous n'ignoriez pas votre misère. Et ceci est un très-grand don de Dieu. Car il n'approuve pas la présomption de quelques-uns qui se croient justes et approchent du Très-Haut lui-même comme d'un ami avec qui ils sont très-familiers. Il veut que, quelque haut que soit placé quelqu'un, celui-ci, s'estimant misérable et comme un néant, vienne vers lui avec la confusion de ses péchés, avec crainte et respect, et, quelque élevé qu'il soit, considère comme grand et très-grand que notre Dieu daigne le regarder au moins de loin. Il faut donc qu'il confesse de tout cœur la grandeur de Dieu et sa propre petitesse, et dise : Seigneur, je ne suis pas seulement indigne de vous recevoir sous mon toit, mais même d'approcher de vous en aucune manière. Il me suffit que vous daigniez me regarder à distance des yeux de votre miséricorde. Je dis que si vous persévérez sans relâche en cela, non-seulement il vous verra, mais il vous introduira dans ses plus secrets tabernacles. Daigne le faire celui qui est béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XI.

SOMMAIRE.

Il faut repousser la tentation concernant la prédestination,

1. — Premier moyen de la repousser : qu'ici du moins je jouisse autant que je le puis de Dieu et que je fuie le démon.
2. — Second moyen : s'attacher fortement à Dieu.
3. — Troisième moyen : se soustraire à la justice de Dieu en se cachant dans les plaies de Jésus-Christ.
4. — Quatrième moyen, par l'intercession de la sainte Vierge.
5. — Commencer ici l'existence des prédestinés.

1. — Si, au sujet de la prédestination ou de la puissance de Dieu, il se glisse en votre esprit quelque pensée, répondez ainsi au diable qui en est l'instigateur : Quoi qu'il en soit de moi, il est certain que tu es damné. Si je ne suis pas prédestiné et que je ne doive pas posséder Dieu après cette vie, je travaillerai de toutes mes forces pour le posséder au moins à présent et en jouir autant

que je le puis pour n'être pas privé à la fois d'un si grand bien dans l'une et l'autre vie. Je ne cesserai donc aucun instant d'en jouir autant qu'il m'est possible. Je me délecterai donc toujours en lui avec le plus grand plaisir, puisque je dois avoir dans l'avenir une misère éternelle.

Ne serait-ce pas une énorme folie à moi, s'il est sûr que je doive souffrir dans les feux éternels, de me livrer dès à présent à mon ennemi et de commencer dès aujourd'hui à commercer avec le diable? Ce malheur ne suffit-il pas sans que je me rende déjà malheureux avant le temps? A coup sûr, je m'offrirai totalement à mon Dieu, autant que je le pourrai, et plus que les prédestinés eux-mêmes, afin qu'il n'y ait en moi rien, ni cœur, ni langue, ni autres membres, qui ne soient sans cesse dans la servitude de mon Dieu, et que j'aie, autant que je le puis, le souverain bien. Comme les séculiers qui nedoivent pas manger de viandes en carême, veulent en régorgier pendant le carnaval, ainsi devrait faire de Dieu celui qui serait certain de sa présience. Et c'est ce que ferait principalement celui qui goûterait combien le Seigneur est doux et regarderait d'ailleurs comme de l'absinthe les choses les plus exquises.

2. — Mais quoi que ce soit que Dieu ait prévu de moi dans sa présience, il est certain pour moi et je sais qu'il ne peut se renier lui-même. Je l'embrasserai donc de toutes mes entrailles, et l'étreignant fortement, même à l'apparition

de l'aurore, s'il ne m'a pas béni, je ne le lâcherai point; et s'il m'a béni, je ne le lâcherai pas davantage, et il ne pourra se retirer sans moi. Car il m'est permis de lui faire violence sur ce point, puisqu'il loue lui-même ceux qui emportent par force le royaume des cieux.

3. — Ou bien je sais encore ce que je ferai. Je me cacherai dans le creux de ses blessures, je m'y maintiendrai en paix, il ne pourra me trouver hors de lui, et il ne lui siéra pas de m'expulser, lui qui a dit : *celui qui vient à moi, je ne le jetterai pas dehors*. Et ainsi il ne me pourra pas damner à moins qu'il ne veuille se juger lui-même.

4. — Ou bien je resterai prosterné aux pieds de sa mère, je lui exposerai que c'est pour les pécheurs qu'elle est devenue mère de Dieu; je l'implorerai pour qu'elle obtienne mon pardon, je ne pourrai pas essayer le refus d'elle parce que tous la proclament une fontaine de miséricorde. Elle-même ignore ce que c'est que de n'être pas compatissante et elle n'a jamais su ne pas satisfaire pour les malheureux. Je ne crois pas qu'elle veuille à cause de moi apprendre un nouveau rôle. C'est pourquoi l'excès de la compassion la fera paraître, pour ainsi dire, misérable avec moi devant son Fils et elle inclinera son Fils unique à l'indulgence. J'ai ainsi un triple refuge, qui, à l'instar de trois cables, sera difficilement brisé.

5. — Si je suis prédestiné, si je dois posséder l'éternelle patrie avec les anges, je dois, à coup

sûr, dès maintenant, mener une vie angélique et non mondaine. Je me dois tout à lui qui s'est destiné à moi en récompense, et, content de cette part, je ne dois dorénavant rien désirer davantage. Car il est juste, et si je cherchais quelque autre chose que lui, il pourrait se fâcher avec raison contre moi ; celui que je dois trouver plein de bienveillance, je le verrais aussitôt dans sa colère porter contre moi sa sentence. Opposez donc à la fin au démon cette conclusion : Quoi qu'il advienne de moi, je ne me désisterai pas du service de Dieu. Malheur à toi qui ne peux servir un tel Seigneur ni jouir de sa douce présence.

CHAPITRE XII.

SOMMAIRE.

Plainte de la chair à Dieu le Père contre Jésus-Christ.

1. — La chair se plaint d'être abandonnée par l'âme qu'attirent les caresses du Christ.
 2. — L'âme unie à Jésus-Christ hait et afflige son âme.
 3. — Délices de l'âme attachée à Jésus-Christ.
 4. — Réponse du Père à la chair : l'âme a raison de l'abandonner pour Jésus-Christ.
 5. — Cependant la chair n'y éprouve aucun préjudice, mais elle obtiendra la perfection de la gloire.
-

1. — Ecoutez le langage de la chair contre l'esprit élevé par la contemplation ou plutôt contre le Christ qui élève l'âme. La chair dit :

Je viens à vous, Dieu le Père, si juste et si rempli de miséricorde, me plaindre de votre Fils, afin que votre justice considère la violence qui m'est faite, et que votre miséricorde condescende

à ma misère. Votre Fils, plein de science et de vertu, m'a circonvenu par sa sagesse, et sa vertu m'a fait violence. Votre Fils, par sa sagesse, s'est caché sous une chair semblable à moi, et s'est glissé artificieusement jusque sous moi avec une humilité excessive et une bonté inénarrable. Il a été plus humble que tous, plus avili que tous, il s'est chargé des besoins de tous, il a porté les infirmités de tous, il a voulu subir un cruel crucifiement pour tous, il a voulu supporter tant la compassion qu'une cruelle passion, il a voulu montrer l'amour de son cœur par l'ouverture de son côté; et il a voulu que de là émanassent les sacrements en guise de remède. Que dire de plus? De sa chair il a fait un aliment, de son sang un breuvage; et il s'est promis en récompense : ceux qui observent vos préceptes, il les appelait sa mère et ses frères. Enfin, non-seulement dans cette vie de passage mais dans la patrie, il a promis de se ceindre et de les servir en allant de l'un à l'autre, lorsqu'ils mangeront à votre table.

2. — Par tout cela et par d'autres choses que je ne sais ni ne puis raconter, il a attiré à l'excès l'âme qui m'a été assignée. Bien plus, pénétrant dans l'intérieur, il a soutiré la force de mon âme au point que par ses caresses il l'a unie à lui, jusque là qu'elle ne prend plus souci de moi; elle m'abat, m'écrase, m'annihile, et, chose plus grave, aime ceux qui m'infligent ces maux et fait pour eux des oraisons spéciales, et, si l'on ne me

fait pas endurer ces maux, elle désire qu'on le fasse. C'est ainsi que je suis mortifiée et il ne lui en chaut; je suis gisant dans la vase, et elle triomphe.

Mais quoi ! Elle ajoute la douleur à la douleur, et forme des vœux pour que ma souffrance soit plus vive. Elle semble mettre sa gloire à m'accabler d'injures, d'affronts et de tout ce qui peut s'imaginer de plus humiliant. Elle me laisse ainsi affligée et désolée ; et quant à elle, elle veut toujours habiter avec votre Fils, toujours se nourrir de sa chair, toujours s'enivrer de son sang, et partout où il peut être elle veut toujours séjourner avec lui.

3. — Tantôt elle paraît avec lui petite dans la crèche, tantôt elle est entourée avec lui des bras de la vierge, elle est portée dans les bras de la vierge, elle est allaitée du lait de la vierge ; tantôt elle a faim avec lui, tantôt elle a soif avec lui, tantôt elle est conspuée avec lui, tantôt elle est blessée avec lui ; tantôt elle est désolée avec lui sur la croix ; tantôt elle est consolée avec lui chez vous dans les cieux ; partout où il se rend, elle va avec lui, sans lui elle ne demande pas à exister, sans lui elle ne peut se mettre à rien.

O Père, que vous dirai-je de votre Fils qui a ainsi enivré de son amour l'âme qui me fut donnée et l'a détournée de moi ? S'il a commis un larcin, ordonnez la restitution ; car cela ne me paraît pas peu de chose que de ravir ainsi une âme ; pourquoi l'âme qui m'a été ainsi attribuée

n'aime-t-elle que votre Fils? Pourquoi m'a-t-elle ainsi prise en haine? Pourquoi délaisse-t-elle tout, absorbée par l'amour de votre Fils? Elle chemine privée de sens. Déjà elle n'entend plus, elle ne pense plus, elle ne goûte plus, elle n'adore plus que votre Fils et veut toujours rester dans ses bras. Elle y trouve son plaisir et sa joie, elle y abonde de délices, elle y repose enivrée d'un excessif amour. Et il n'est pas étonnant que mon âme se soit tant attachée à votre Fils, car à moins d'être plus dure que la pierre, plus insensible que le fer, depuis que votre Fils a tant fait pour elle, elle ne devait pas faire autrement. Et où est la pierre assez dure pour ne pas se fendre sous l'ardeur d'un si grand amour, pour ne pas se fondre même comme la cire, si on lui en faisait autant? Aussi je me plains, ô père clément, non pas d'elle, car elle a fait ce qu'elle ne pouvait pas ne pas faire, mais de votre Fils, qui l'a trop attirée par ses bienfaits et m'a abandonnée dans une si grande misère.

4. — Faites attention, et écoutez ce que le Père dans sa clémence répond à la chair.

Parce que vous êtes ma créature, je vous prouverai ma justice et ma miséricorde. Car étant la servante de l'âme, vous avez toujours voulu la dominer, et vous avez toujours agi d'une manière déréglée. Vous ne l'avez pas portée à mon service, vous l'avez rendue encline au mal, et, qui pis est, elle, faite à mon image, vous l'avez sou-

mise à l'esclavage du démon. Vous l'avez rendue pire que les animaux. Par vous, elle est devenue fétide et abominable. Vous l'avez rendue plus noire que les ténèbres. Vous l'avez tellement dégradée, que je ne saurais plus reconnaître une créature si noble. Comme je l'aimais beaucoup sous la chair dont elle est vêtue, il a fallu que mon fils s'incarnât pour l'attirer à son amour et au mien ; et comme en s'attachant à vous, chair, l'âme était morte, j'ai voulu, afin de la vivifier, que mon fils incarné subît la mort pour elle.

Et il n'y a eu ici de la part de mon fils ni artifice ni déception ; il n'y a eu de sa part et de la mienne qu'une ineffable condescendance. Et comme vous, chair, vous avez toujours mal agi depuis le commencement de votre existence, mon fils s'est enflammé d'un grand amour pour votre âme et s'est livré tout entier à elle. Ma justice exige donc par-dessus tout que je la lui laisse tout entière, sans restriction, et que l'âme vous abhorre comme de l'ordure et désire que tout le monde vous abhorre.

5. — Mais, comme vous avez imploré non-seulement ma justice, mais ma miséricorde, je veux que parfois dès à présent vous soyez inondée de la douceur que l'âme éprouve dans mon fils. En outre, je vous parlerai, dans la vie à venir, de la manière la plus noble et la plus parfaite. Et si vous savez obéir à l'âme, moi, qui vis à ja-

mais, je vous affranchis dès maintenant non-seulement de la peine éternelle, mais du purgatoire.

CHAPITRE XIII.

SOMMAIRE.

Méditation sur l'Ave Maria.

1. — Bienfait ineffable en ce que, les Juifs et les infidèles étant rejetés, les seuls catholiques peuvent saluer avec fruit la Vierge Mère ;

2. — Bien que, d'ailleurs, pécheurs et remplis d'imperfections.

3. — Il faut saluer la Sainte Vierge avec le plus grand respect, avec dévotion et douceur.

4. — Efficacité merveilleuse de l'*Ave* virginal.

5. — Le nom de *Marie* est rempli de suavité.

6. — *Marie*, étoile et maîtresse de la mer, est la douceur de nos amertumes.

7. — *Marie* est une mer de compassion et de charité.

—

1. — Je vous salue, *Marie*, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous. Du fond de mes entrailles, je vous rends grâces autant que je le puis, Seigneur Jésus, qui pour nous, indignes, avez bien voulu prendre notre nature, être porté dans un sein virginal, et, naissant d'une vierge,

être nourri de son lait, être réchauffé sur son sein et soumis à son autorité ; vous qui conservez et gouvernez toutes choses, tandis que je ne suis que pourriture et infection, un être ignoble qui ne mérite que haine et dégoût, tout à fait indigne de la vie et même de l'être, vous avez daigné m'éclairer pour que je sache que vous avez une mère, faveur que vous m'avez faite malgré mon indignité, afin que je puisse et j'ose la saluer. Vous n'en avez pas fait autant à toute nation, et ce bienfait souverain vous ne l'avez fait qu'à nous.

Où est, Seigneur, ce peuple privilégié que votre main puissante et votre bras étendu ont tiré de l'Égypte et conduit par le désert dans la terre promise avec tant de prodiges et de marques de votre magnificence ? N'est-il pas, Seigneur, ce peuple à qui vous avez promis ce bienfait ? Pourquoi donc, ce bienfait si précieux et si éminent, l'avez-vous réservé non pas à ce peuple qui vous adorait, mais à nous, idolâtres et infidèles ?

Pourquoi à nous, si peu nombreux, tandis qu'une infinité de peuples l'ignorent ? N'êtes-vous pas, Seigneur, le créateur de tous, et ne les avez-vous pas faits tous à votre image ?

2. — Seigneur, n'a-t-on pas coutume de révéler les secrets aux amis ? Pourquoi donc le faites-vous maintenant à des ennemis et surtout à moi qui, de la tête aux pieds, suis infecté, et n'ai jamais de tendance qu'à ce qui est contraire à votre volonté ?

Pourquoi, Seigneur, avez-vous fait un don si noble et remis un si excellent trésor au plus infidèle, au plus méchant des serviteurs? Ne vous semble-t-il pas, Seigneur, qu'au lieu d'honorer votre mère je l'insulte lorsque j'ose la saluer, moi superbe, elle humble, moi le type de l'orgueil, elle le type de l'humilité, moi très-impur, elle très-chaste, moi tout terrestre et tout rempli de vanité, elle toute céleste et toute divine, moi impie au plus haut point, elle la sainteté même? Où est maintenant, doux Seigneur, le respect dû à votre mère? Pourquoi permettez-vous que de tels êtres la saluent? Mais, ô bon Jésus, grâce à votre excessive charité envers nous, il n'a pas suffi que vous vous soumissiez pour nous à tous les outrages et à tous les mépris, mais vous permettez que des lèvres souillées touchent votre mère déjà assise à votre droite afin que vous puissiez enflammer nos cœurs de votre amour et du sien.

Il est incontestable que nous en sommes tout à fait indignes, et je crois fermement qu'aucun ange du ciel ne peut la saluer comme elle le mérite; à combien plus forte raison moi, qui suis une créature immonde.

3. — Il y a lieu de s'étonner que l'homme misérable ne tremble pas, n'ait pas peur de saluer une si grande dame. Mais ce qui est détestable à l'excès c'est de la nommer de bouche en roulant dans le cœur des choses vaines, inutiles et même

coupables, et de l'interpeller en lui tournant le dos. Il faut donc saluer la bienheureuse Vierge avec respect, honneur et dévotion ; elle-même cherche des hommes qui approchent d'elle avec dévotion et respect. Elle les aime, elle les nourrit, elle les adopte pour ses fils. Heureux celui qui se réjouit d'avoir une si auguste mère, qui l'embrasse du fond du cœur, qui l'imite dans ses actions ! Heureux qui fait tout son possible pour se conformer à la mère de Dieu ! Tel est certainement celui qui, méprisant toute créature, s'attache à Dieu seul d'un amour exclusif, et, crucifié avec le Christ, a soif du salut des âmes. Il est vraiment inconcevable que le cœur de celui qui salue une telle vierge ne soit pas transporté d'allégresse. Il parle à la mère de Dieu, il contemple Dieu fait homme en elle. Celui-là voit se confondre pour lui dans l'unité le sommet avec le fond, le fond avec le sommet. Comment, je vous le demande, notre âme ne se fond-elle pas dans cette salutation où nous voyons que Dieu nous a aimés au point de daigner sortir d'un sein virginal pour devenir notre frère ? Car il est notre chair et nos os. O admirable et ineffable épanchement de la bonté divine !

Quelle dévotion ne devrait donc pas, je vous le demande, déborder de notre cœur à l'égard d'une telle vierge qui nous a mérité une semblable effusion de Dieu ? C'est par elle assurément que nous avons mérité d'être les frères de Dieu et les

cohéritiers de son royaume. Une douceur merveilleuse devrait abonder dans notre bouche quand nous saluons une si douce et si bienveillante reine, et que nous bénissons son fruit. Son fruit est, en effet, très-doux et très-suave, et il répand sa douceur dans la bouche et dans le cœur du sage.

Quelle est merveilleuse la fécondité de cette vierge ! Quand on la salue dévotement, elle répand les fruits les plus suaves dans le cœur de celui qui la salue. Plus celui-ci trouve de délices dans son fruit, plus il en obtient, et s'il ne dit : c'est assez, elle ne s'arrêtera jamais. Ô reine admirable ! Il est étonnant non pas que nous trouvions tant de plaisir à vous saluer, mais que nous n'oublions pas tout pour vous et pour votre fruit.

Comment, je le demande, l'homme n'est-il pas tendu vers vous à cause de votre douceur infinie au point de s'abstraire de lui-même et de s'ignorer, ô vous qui ravissez les cœurs et absorbez les âmes ? Pourquoi, ô reine, nous fécondez-vous de votre amour ? Pourquoi nous imprégnez-vous de notre Dieu ? Pourquoi remplissez-vous le ciel de vous et divinisez-vous des êtres vains ? Pourquoi, je vous en prie, nous enivrez-vous de l'amour de votre fils lorsque nous ne pouvons rien vous payer en retour ? A quoi vous sert-il, vous qui aimez les âmes, que nous portions à vous et à votre fils un vif amour ? Les choses célestes ne vous

suffisent-elles pas? Pourquoi cherchez-vous les cœurs terrestres, puisqu'ils sont si terrestres et si fétides? Recevez-les, ô chasseresse d'âmes, et réchauffez-les dans le sein de votre grâce? Qui peut, ô chasseresse d'âmes, échapper à l'éclat de votre lumière et aux rayons de votre piété? Car il n'est personne qui puisse se soustraire à votre chaleur, parce que les cieux et la terre sont pleins de vos bienfaits. Où que nous portions nos pas, se présente à nous le fruit de votre sein virginal dans son expansion infinie. Ainsi donc de toutes parts vous nous avez enveloppés de vos bienfaits; toujours et partout vous avez étendu les filets de votre bonté, afin que nous ne puissions raisonnablement pas fuir loin de vous, qui êtes notre bonne mère, et que nous reposions sans cesse dans le giron de votre douceur. Accourez donc de toutes parts, mes chers amis, et saluons une si douce et si auguste vierge.

4. — *Ave!* Prenez patience, reine, si je vous adresse la salutation angélique, tandis que je vis, non pas angéliquement, mais plutôt diaboliquement. Je fais horreur, et j'ai la témérité de vous saluer. Mais, douce vierge, j'ai confiance dans votre bonté infinie, et enflammé d'amour pour vous, je ne crains pas de vous saluer malgré mon indignité. *Ave!* Qu'y a-t-il de plus suave pour moi, ô reine, que votre *ave*? O merveilleux *ave*, qui enivre le cœur dévot comme d'une céleste douceur! Certainement celui qui vous salue dé-

votement peut déjà le dire. Mon âme s'est liquéfiée dès que j'ai salué ma reine. Mon cœur et ma chair défaillent quand j'adresse la parole à ma reine. Mais qui ne défaillera en vous, ô vierge sainte, en vous voyant devenue mère de Dieu après cette salutation? Quel homme ne tombe en défaillance en voyant le fils de Dieu porté dans votre sein et nourri de votre lait? Qu'est-ce que vous écoutez avec plus de plaisir, ô reine, que la salutation par laquelle vous êtes reconnue mère de Dieu? Ainsi, vous voulez que les hommes se délectent en vous, afin que l'amour reflue toujours sur celui dont vous êtes la mère. Car je ne pense pas que vous vouliez être saluée ni connue autrement que comme mère de Dieu. Vous êtes la porte de cristal et vous voulez que nous nous unissions par vous à votre fils. Mais ave, et vraiment ave! Car votre ave a ouvert notre cœur. O ave admirable et au-dessus de toute admiration, par lequel les démons sont mis en fuite, les pécheurs sont délivrés, l'ange vous félicite, le Verbe s'incarne, la vierge est fécondée. C'est certainement par le fruit de cet ave que les créatures sont renouvelées, les hommes rachetés, les anges réparés.

Que tous les êtres de la création vous adressent donc un ave sans fin! O doux et suave ave, qui fait la joie de la terre et les délices du ciel! O ave, qui illumine l'intelligence, rassassie le sentiment, élève l'âme aux choses célestes, qui

éclaire l'esprit, remplit le cœur de douceur et mortifie la chair! Ave donc. O ave, chaîne qui lie le cœur à la vierge et le sépare des choses terrestres, vous liez solidement un misérable avec la miséricorde en personne, l'esclave avec la maîtresse, le fils avec la mère. Aimable ave! Qu'il approche pour saluer, celui qui veut être enchaîné d'amour; lorsqu'il aura salué du fond du cœur, il sera lié davantage et avec plus de force; plus il sera lié fortement, plus volontiers il saluera. Ainsi l'amour et l'ave s'augmenteront réciproquement jusqu'à ce que le cœur de celui qui salue défaille d'amour; ô amour de la vierge, vous divinisez celui qui aime, vous rendez la virginité à celui qui est déjà tout couvert de souillures. Ave donc, ô ma reine, ma mère, ou plutôt tout mon cœur; ave, ô mon âme, vierge Marie, qui êtes ma Marie.

5. — O nom suave, nom agréable, très-doux nom de Marie! Qu'ai-je fait? qu'ai-je osé? Comment me suis-je oublié à ce point d'oser prononcer votre nom? Qui a jamais ouï dire qu'un enfant de perdition, un réceptacle de péchés, un esclave des démons eût la témérité de prononcer votre nom? O amour! L'amour est impuissant à révéler le nom de la mère de mon Dieu; pardonnez-moi, reine, si je dis que je vous aime. Car si je n'en suis pas digne, vous méritez d'être aimée. Qui s'empêcherait de vous aimer, ô reine dont les bienfaits nous obtiennent la grâce et la

gloire? Par vous, ô reine, les liens sont brisés, les dettes acquittées, les vices domptés, les objets perdus recouverts, les vieilles choses renouvelées, les infirmités guéries, les petites choses agrandies, les moindres rehaussées, les entreprises mises en mouvement, les choses incomplètes achevées, les choses parfaites consommées, le cœur purifié, l'âme est replendissante, l'esprit embrasé, le cœur liquéfié, le goût adouci, l'aspect embelli; par vous l'étrangère est fiancée, l'épouse est accordée et l'âme se fond dans l'acquiescement.

6. — Et tout cela pour vous, ô vierge Marie. Donc ave, Marie, vraiment Marie, étoile de la mer, mer amère et reine. Vous êtes l'étoile de la mer pour le monde, totalement livré à l'amertume, en émettant les rayons de la lumière éternelle. Vous êtes une mer amère en transformant votre cœur dans la passion de votre fils suspendu à la croix pour nous. Vous êtes reine au-dessus des chœurs de tous les anges en montant à la droite de votre fils. Vous êtes une étoile de la mer en nous dirigeant, une mer amère en compatissant à nous, et une reine en nous protégeant. Vous êtes une étoile de la mer par la pureté, une mer amère par la piété, mais une reine par l'autorité!

O Seigneur Dieu, que vous rendrons-nous pour tout ce que vous nous avez donné? Que vous ferons-nous ou que pouvons-nous vous faire parce

que à nous, placés au dernier degré de l'amertume, de toutes parts enveloppés de ténèbres, trop éloignés du port de salut, agités par les vents et les tempêtes, près de faire naufrage et presque submergés par l'ouragan, vous avez donné une si auguste consolation, une si douce confraternité, un secours si efficace, une aide si charitable, la vierge Marie, étoile rayonnante.

Nuit fortunée, heureuses ténèbres, glorieux brouillard, qui avez mérité d'être éclairés par les rayons d'une semblable étoile ! O vierge pleine de gloire, si vous êtes l'étoile de la mer, je veux toujours être en mer durant cette vie, afin que vous soyez toujours mon étoile ; je veux toujours voguer sur une mer d'amertume complète, en gémissant de mes péchés, en compatissant du fond du cœur à Jésus-Christ crucifié, en m'affligeant des misères et des vices du prochain. Je veux naviguer toujours sur ce triple océan, afin d'avoir toujours cette étoile pour guide. Malheur à ceux qui sont dans les délices et ne veulent pas entrer dans cette mer, car ils seront privés de cette douce étoile. Que les tribulations accourent de toutes parts et m'enveloppent d'amertumes inouïes, je ne craindrai point, car vous êtes avec moi ; c'est alors vraiment que vous brillez pour moi, lorsque je suis entouré d'angoisses, lorsque je suis dénué de tout secours humain, lorsque l'eau est arrivée jusqu'à mon âme, lorsque je suis rejeté et repoussé de toutes les créatures. Que

toute la machine du monde m'attaque et me harcèle, moi pécheur infâme et digne de tous les maux, je vous en conjure, pour que Marie, cette étoile de la mer, soit toujours avec moi.

Heureux, quand je serai outragé et foulé aux pieds par tout le monde, si je suis recueilli par cette étoile ! C'est l'étoile de la mer, elle luit pour ceux qui sont dans l'amertume. Qu'il est délectable et doux aux yeux de voir cette lumière ! Quel bon et aimable échange, d'abhorrer et de rejeter irrévocablement loin de soi toute consolation mondaine, pour jouir de cette étoile de la mer resplendissante au loin ! Une seule émanation de cette étoile a plus de prix que celle de toutes les choses mondaines. Qui ne se lancerait avec joie sur cette mer d'amertume, de compassion et de passion, où resplendit cette étoile ? Que le cœur parfait n'ait pas peur parce que le naufrage est impossible quand cette étoile rayonne ; aucun nuage ne peut s'interposer contre le gré du navigateur. O ma reine, vous êtes pour nous sur cette mer le navire qui nous porte et nous soutient, l'ancre qui prête de la force et de la stabilité, le gouvernail qui dirige et redresse, la voile qui donne l'impulsion et l'ombrage, l'étoile resplendissante qui montre le port du salut ; enfin vous nous guidez et nous conservez.

7. — Qui donc ne se lancera pas de gaieté de cœur sur cette mer de componction, de compassion et de passion où vous êtes l'aide et l'auxi-

liaire de tous ? J'oserai dire davantage : Vous êtes Marie, devenue mer mère, à cause de la passion de votre fils et de la compassion pour nos péchés, non pas que vous éprouviez maintenant quelque souffrance, mais j'envisage votre âme selon la vie que vous avez menée ici-bas près de la croix.

Entrons donc dans cette double mer, c'est-à-dire en compatissant à votre fils crucifié et à votre cœur adhérent au sien, et en nous attristant profondément de nos iniquités qui ont occasionné une pareille mort ; c'est ainsi que nous voulons entrer dans votre cœur, qui est devenu une vaste mer, spacieuse à l'infini. Qui donc n'entre pas volontiers dans cette mer pour pouvoir entrer dans le cœur de la vierge ? Certes, ceux-là entrent bien dans votre cœur qui ruminent sans cesse la passion de votre fils. Il est impossible, ô mère charitable, d'entrer dans les plaies de votre fils sans entrer dans votre cœur, parce qu'elles sont placées dans votre cœur à perpétuité. Comme ces stygmates seront toujours sur le corps de votre fils, ils seront toujours dans l'âme de sa mère. Qui donc tardera davantage, qui hésitera encore à entreprendre cette navigation ? Il est doux d'entendre parler de vous, mais il est plus doux de penser à vous, il est doux et suave au suprême degré d'entrer dans votre cœur par les plaies du Christ. Que l'homme ne se retire donc pas de la passion, des humiliations et des plaies du Christ, s'il ne veut pas sortir de votre cœur.

Là l'homme devient tout à fait vierge, tout à fait saint, tout à fait divin. Là, l'homme s'oublie lui-même, en pensant à ce qui appartient à la mère et au fils. Que cela nous soit accordé par celui qui est béni et vit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XIV.

SOMMAIRE.

Humble méditation et exposition de l'oraison dominicale.

1. — Grande condescendance de la part de Dieu, qui veut devenir le père du pécheur ingrat.
2. — Pourquoi le Père veut qu'on l'invoque au ciel.
3. — On doit sanctifier le nom de Dieu en perfectionnant la force rationnelle, irascible et concupiscible.
4. — Le royaume de Dieu est opposé au royaume du monde et de la chair.
5. — La volonté de Dieu doit être mise à la place de la nôtre.
6. — Le pain matériel et le pain spirituel ne doivent être espérés que de Dieu.
7. — Il faut le demander aujourd'hui, sans différer à demain.
8. — Nos dettes sont actives et passives.
9. — Les tentations sont permises.
10. — Le mal détache de Dieu.

1. — *Notre Père qui est aux cieux, etc.* O clémence infinie, ineffable bonté, admirable condes-

cehdance ! O longueur , largeur , sublimité et profondeur de la charité divine ! Une vile boue, un peu de matière infecte et horrible, une infâme créature revendique le titre d'enfant de Dieu, et le Seigneur des seigneurs, le roi des rois, le maître des souverains, se nomme lui-même mon père. Quand vous priez, dit-il, parlez ainsi : Notre Père, qui êtes aux cieux, etc. Et parce que la Vérité l'a dit, cela est très-vrai ; et je sais qu'il m'aime plus sans comparaison que mon père charnel ou ma mère ne m'aime, et plus que je ne m'aime moi-même.

A la pensée d'un père si grand, mon cœur s'élèvera donc comme l'aigle, et, déjà héritier du ciel, je mépriserai tout ce qui est au-dessous. Pourquoi m'inquiéter désormais des honneurs terrestres, moi qui suis le fils de Dieu ? Il y aurait plus de honte pour moi à convoiter une dignité terrestre quelconque, que pour le fils de l'empereur de rechercher l'intendance des égoûts. Pourquoi me soucier davantage des richesses de la terre, moi qui suis l'héritier du royaume éternel ? Il serait plus dégradant pour moi de prendre souci des richesses de la terre, quelque grandes qu'elles fussent, qu'il ne le serait pour le fils aîné de l'empereur de prendre souci du fumier de cheval ? A quoi bon me préoccuper des délices de la chair et de celles de la terre, quelque grandes qu'elles puissent être ? Il serait plus odieux à moi, fils de l'empereur suprême, de m'attacher à quelque créa-

ture attrayante qu'au fils du roi de s'attacher à un tas de matière fétide. Qu'y a-t-il de bon, de bien, d'utile, de désirable qui puisse m'attirer, moi l'héritier du bien par excellence, de la source de toute beauté et de toute bonté? Tout, eu égard à lui, n'est que comme une ressemblance et une ombre. J'approcherai donc de mon père, car il ne veut rien sinon que je le possède lui-même. Serai-je donc négligent? Tarderai-je? M'appliquerai-je à d'autres choses? Certes, tout sera postposé, et je courrai impétueusement vers lui. Il me suffit d'avoir mon père. Aussi je tendrai vers lui de tout mon cœur, je ne regarderai, je ne verrai que mon Seigneur mon Dieu, parce que les yeux de mon esprit sont dirigés vers lui, parce qu'il entraîne irrésistiblement mon esprit. *Notre Père*, etc. Un rayon de miel remplit ma bouche, quand je vous invoque comme mon Dieu et mon père. O douceur indicible, ô plaisir inestimable, ô jubilation ineffable, quand j'ose vous nommer mon père! O transport, ô admiration, ô modulation qui remue mes os jusque dans la moëlle, car vous êtes mon père! Pourquoi aller plus loin? Que dire davantage? Que demander de plus? Vous êtes mon père.

2. — Mais où êtes-vous? Mon père, où êtes-vous? Si vous êtes partout, ou plutôt parce que vous êtes partout, comment votre siège est-il le ciel? Mais, dans votre bonté, vous voulez que nous disions: *Notre père qui êtes au ciel*, pour

nous élever de la terre au ciel, où surtout éclatent votre puissance, votre sagesse, votre bonté, afin que nous y vivions toujours avec vous, mon père, afin que nous cherchions et nous vous demandions, non ce qui est de la terre, mais ce qui est du ciel, ou afin qu'étant devenus des cieux spirituels, votre habitation soit en nous. Qu'est-ce qui nous retardera, qu'est-ce qui nous fera reculer, qu'est-ce qui mettra donc obstacle à ce que nous menions une vie céleste et non terrestre, afin que notre habitation soit en vous? O réception flatteuse! ô admirable condescendance! Jésus-Christ daigne habiter en nous. Moi, tas de boue rebutant, abominable sentine de péchés, je puis, grâce à l'infinie clémence de Dieu, être son tabernacle. Moi, rempli de pourriture et d'infection, je serai le saint temple de Dieu, le siège de la sagesse, l'habitable de l'Esprit-Saint; heureux jour, heure fortunée où je posséderai un pareil hôte! Je le tiendrai, je ne le lâcherai pas jusqu'à ce que je l'aie introduit, ou plutôt jusqu'à ce qu'il m'ait introduit dans la maison de cette Jérusalem d'en haut, qui est ma mère, et dans la demeure de celle qui m'a donné le jour. Elle est dans le calme intérieur de la contemplation, où reposent tranquilles les âmes tendres.

3. — *Notre père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié.* Il y a suite naturelle, lien très-juste, ordonnance bien proportionnée entre la

demande et l'antécédent, c'est-à-dire entre ces mots *que votre nom soit sanctifié*, et ceux-ci : *Notre père qui êtes aux cieux*. Comme la dévotion filiale, la contemplation céleste tourne totalement l'esprit du fils respectueux vers le père céleste, afin qu'il invoque celui-ci et lui dise : Que votre nom soit sanctifié. C'est comme s'il disait : je ne demande pas les richesses, les délices, les honneurs de la terre, mais je demande à être tout changé en vous et tout divin.

Que votre nom soit donc sanctifié, c'est-à-dire, que ma force rationnelle soit éclairée de votre sagesse et dégagée de toute erreur, ambiguïté et obscurité et que j'aie la conscience nettoyée, c'est-à-dire que j'aie une connaissance très-pure de vous.

Que votre royaume arrive, afin que ma force irascible, fortifiée par votre puissance, atteigne les sommets les plus escarpés de votre royaume.

Que votre volonté soit faite, afin que ma force concupiscible tempérée par votre bonté, ou plutôt rendue parfaite par votre charité, acquiesce pleinement à votre bon plaisir, de manière qu'en vertu de la vraie amitié de dilection il y ait identité de sentiment pour vouloir ou ne vouloir pas la même chose. Ou bien que votre nom soit sanctifié quant à la connaissance pure de l'intellect.

Que votre règne arrive, quant au fervent désir du sentiment affectif.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, quant à la parfaite dépendance de l'effet.

Qu'en nous soit donc, Seigneur, sanctifié votre nom qui de toute éternité est saint en soi, afin que tout ce que nous voyons, entendons, comprenons et sentons, nous le coordonnions tout entier à la connaissance de votre très-saint nom, pour que votre nom soit saint en nous, c'est-à-dire pur et dégagé de la terre, pour que, détachés de toute curiosité, vanité et fantaisie inutile, nous ne connaissions jamais que vous en toutes choses, ô père charitable et saint, pour que les yeux de notre âme soient dirigés sans cesse vers vous, lumière éternelle, pour que je vous voie toujours en tout, vous qui êtes à tout et de qui tout procède, pour que je vous connaisse dans tous les êtres. O quelle délectable et douce lumière pour les yeux, quand les regards de l'âme ne se détachent jamais de vous, soleil de justice ! Que l'éclat de vos rayons est doux, aimable et admirable pour nos yeux ! Que votre nom donc soit sanctifié.

4. — Que votre règne arrive. Maintenant, le royaume de ce monde a occupé mon âme entière, ou plutôt l'a dissipée, l'a déchirée, l'a souillée tout entière ; il a obscurci totalement votre épouse, mon âme, votre bien-aimée ; la vanité ou plutôt la souillure de ce monde a absorbé tout mon cœur, tout mon esprit. C'est pourquoi je sens ce qui est du monde, je convoite ce qui est

de la chair, mes pensées et mes affections sont terrestres, je suis devenu citoyen de ce monde et je mets tous mes soins à combattre sous le prince de ce monde. Mais vous, Seigneur, ne suis-je pas votre créature? Que votre règne arrive donc afin que le prince de ce monde soit jeté dehors! Régnez seul en moi, habitez seul en moi, que votre règne m'occupe tout entier, qu'il revendique pour lui tous mes désirs, remplissez seul toutes les facultés affectives de mon âme. Qu'est-ce que je cherche? Qu'est-ce que je désire? Qu'est-ce que je veux? Où m'égaré-je? Où vais-je? Où me laissé-je emporter? Votre règne me suffit, Seigneur : que là soit ma demeure, ma réfection, ma conservation tout entière. Vous seul êtes bon, beau, aimable, vous êtes le seul désirable amateur des âmes; gouvernez-moi seul, dirigez-moi seul, attirez-moi seul, possédez seul mon cœur, ô zéléteur des âmes; que mon cœur et ma poitrine reposent en vous seul, que mon cœur s'adoucisse en vous seul, remplissez seul mon esprit. Je monterai avec impétuosité vers vous, ô Rédempteur des âmes, qui êtes mon centre et mon royaume. Donc que votre royaume arrive.

5. — Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Je le veux, je le désire, je le souhaite de toutes les entrailles de mon âme : qu'en moi, de moi et par moi ce ne soit pas ma volonté qui je fasse mais la vôtre. Que je sois tout à vous, que je n'applaudisse qu'à votre honneur; car je

suis fait, je suis né pour vous honorer. Que je ne cède plus à mes appétits, que je ne cherche plus mon propre avantage, que je ne désire plus l'affection de mes amis, mais que je m'efforce de remplir en tout votre seule volonté. Que je ne pense plus à ce qui est ou amer ou doux, ou onéreux ou léger, ou rude ou agréable, mais que je cherche vivement avec la ferveur du désir et avec sollicitude à accomplir ce qui est conforme à votre volonté; que cela seul me soit doux, agréable, léger, délectable et aimable, de rechercher et d'exécuter votre volonté dans ce qui est âpre, ignominieux, difficile, amer ou malaisé à saisir. O joie, ô plaisir, ô allégresse, qui fait tressaillir jusqu'à la moëlle de mes os, que de me déployer tout entier, toujours et partout pour votre honneur, et de le procurer par tous les moyens possibles! Que ne puis-je, ô Seigneur, remplir seul toutes les charges de votre service! J'ai plus de joie, de satisfaction et de désir dans le fond de mes entrailles et de tous mes membres, de me déployer tout entier et de m'épuiser pour votre honneur et pour satisfaire votre volonté, que je ne trouverais de jouissance dans les délices célestes et divines, quelque grandes qu'elles soient. Si j'étais mis en pièces à cause de vous, ô mon Dieu, et que je subisse mille passions et mille morts, de quelque nature qu'elles fussent, pour votre honneur, je les goûterais plus, je les aimerais plus, je m'en réjouirais plus que je ne le ferais de quelque dé-

lectation que je pourrais trouver dans la patrie, à moins que cette délectation ne contribuât autant ou davantage à votre gloire; et cela même je le désirerais non en raison de la délectation, mais en raison de votre gloire. Car je suis fait non pas pour consoler ma vanité, mais pour honorer votre magnificence. Qu'y a-t-il de plus grand, de plus doux, de plus aimable pour moi que de me dissoudre entièrement pour votre gloire? O joie du Seigneur, ô transport, ô consolation toute remplie d'allégresse pour moi, de pouvoir faire pour votre honneur quelque chose de pénible? C'est la joie des anges, c'est la récompense céleste, de pouvoir vous obéir, jouir totalement de vous, se conformer à votre volonté entière, et admirer votre gloire et votre magnificence. Je n'en doute pas, ou plutôt j'en suis certain, les anges et les âmes saintes se réjouissent plus de la magnificence de votre gloire que de leur gloire propre. Que votre volonté soit faite donc comme au ciel, c'est-à-dire dans les esprits célestes et sur la terre, c'est-à-dire en nous, hommes. Obéissons donc à votre volonté librement, avec zèle et ferveur, afin que nous y soyons conformes autant que cela est incompatible avec notre force.

6. — Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Que ces paroles sont bien coordonnées et bien heureusement liées aux prémisses! Quoiqu'on puisse les entendre à la fois du pain matériel et du pain spirituel, appliquons-les à présent

surtout au pain sacramentel. Comme je l'ai dit, il y a un ordre admirable dans les paroles du Seigneur. Qui donc est assez digne, qui donc est suffisamment disposé pour recevoir ce sacrement, pour offrir le Fils à Dieu le Père, au même degré que celui qui, comme il a été dit, s'est tout à fait disposé en Dieu et quant à l'intellect et quant au sentiment affectif et quant à l'effet qui s'est offert tout entier à Dieu, qui s'est consumé tout entier dans le sacrifice, qui s'est anéanti en lui-même, qui cherche non pas ce qui est de lui-même, mais ce qui est de Jésus-Christ. Celui-là, en effet, peut dans ce sacrifice recevoir Jésus-Christ, offrir Jésus-Christ à Dieu le Père pour lui-même et pour les autres. C'est pour cela qu'avant cette demande le maître a mis « que votre nom soit sanctifié » et l'a jointe excellemment à cette expression : « donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » Car celui qui est sorti de l'Égypte des pécheurs dans le « que votre nom soit sanctifié, » et a passé à pieds secs la mer rouge des tentations débordantes où les Égyptiens ont été submergés pour atteindre le « que votre règne arrive, » qui, dans le désert de la contemplation tend à Dieu seul et s'est voué tout entier à Dieu dans le « que votre volonté soit faite, » éprouvant déjà la faim dans le désert, demande au Père céleste la manne, c'est-à-dire le pain céleste : « donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » Car celui qui s'est assis quelque temps en Égypte au milieu des vases

remplis de viandes, les méprise aujourd'hui ; il cherche, il demande, il obtient le pain de vie qui est descendu du ciel.

O admirable condescendance de Jésus-Christ ! O merveilleuse allégresse de l'âme ! Dieu, mon époux, mon amour, s'est fait ma nourriture. La récompense des saints, la joie des anges, le Verbe de Dieu le Père est mon aliment. La lumière du monde, le soleil du ciel, la sagesse de Dieu est la réfection de mon esprit. L'enfant d'une vierge, la rédemption humaine, la gloire du ciel, voilà mon alimentation. Que désiré-je davantage ? Au-delà, qu'est-ce qui pourrait m'attirer encore ? Loin de moi, Seigneur, que mon cœur, depuis qu'il a un si noble aliment, puisse encore s'attacher à quelque chose dans le monde. Après une nourriture si auguste, si suffisante, si douce et si suave, comment, je le demande, mon cœur pourrait-il encore se délecter dans les choses vaines, honteuses et immondes ? Et si mon cœur ne peut pas les recevoir sans cesse sacramentellement, du moins qu'il ne cesse pas de les méditer spirituellement. En vérité, il est étonnant et plus qu'étonnant que le cœur ne défaille pas dans un excès de délice et de ferveur d'amour en goûtant cette nourriture. Vous seul, bon Jésus, soyez mon aliment et ma réfection ; je veux avoir faim de vous seul, me repaître de vous seul avec un vif et insatiable appétit, et avoir toujours faim de vous. Quoi de plus doux, quoi de plus suave, quoi de plus aimable

que vous, ô bon Jésus? Je ne veux manger que vous, ne mâcher que vous. Vous êtes toujours suave dans mon cœur. Votre odeur seule devrait suffire au monde entier; à combien plus forte raison l'aliment que vous lui offrez! Si un mot de votre bouche nous refait et nous fait vivre, que sera-ce que vous recevoir, vous le Verbe éternel, dans la bouche, et vous mâcher avec les dents du cœur? Comment les entrailles du cœur ne se liquéfient-elles pas en vous? Comment mon cœur ne se délecte-t-il pas en vous au point de tout oublier hors vous? Si quelque chose de terrestre ou la ressemblance seule de quelque chose de terrestre occupe tant mon cœur parfois qu'il vous oublie, comment votre présence très-réelle ne me restaurerait-elle pas, ne m'enivre-t-elle pas au point de me faire oublier et le monde entier et moi-même? Donnez-nous donc aujourd'hui, ô Père céleste, notre pain quotidien.

7. — Donnez-nous ce pain afin que nous l'ayons maintenant et toujours en sa présence réelle. Que cette nourriture soit toujours spirituellement présente sans jamais connaître ni passé, ni futur. Mais aujourd'hui, ô bon Jésus, vous nous enseignez comment nous devons dire. Pourquoi vous hâtez-vous tant d'être avec nous? Pourquoi ne remettez-vous pas à demain? Que voyez-vous en nous? Que sentez-vous en nous? Que reconnaissez-vous en nous pour être si enivré de notre amour? Que gagnez-vous avec nous? Que trouvez-vous en

nous? Quel fruit tirerez-vous de nous pour ne pas savoir différer? Mais l'amour que vous nous portez vous presse tellement que vous n'admettez aucun délai pour être avec nous, qui ne vous procurons aucun profit? Et nous, qui ne sommes que du pus infect et qui sommes indignes même d'être mis du nombre de vos plus viles créatures, comment tardons-nous, depuis que vous manifestez le désir d'être avec nous, de vous solliciter et de vous obtenir, vous le souverain bien et le miroir sans tache? Vous donc, ô bon Seigneur, vous montrez que vous ne voulez point de délai, et nous ne voulons point différer davantage. Nous vous réclamons donc aujourd'hui pour vous avoir aujourd'hui. Ce n'est pas une proposition tardive comme elle le serait si nous devions demander sans obtenir. Comme nous vous désirons et vous demandons à l'instant et que vous souhaitez la même chose, approchez de notre cœur parce que notre cœur monte vers vous. Comme vous êtes enivré de notre amour, nous sommes enivrés du vôtre.

Que le poids de l'amour nous joigne donc vivement, vous à nous et nous à vous. Déjà tout retard a disparu : que l'embrassement soit réciproque, que mon âme absorbée par la ferveur de l'amour défaille entre vos bras. Car, lorsque j'ai senti votre embrassement, vous avez excité mon esprit, puis vous l'avez nourri, ensuite vous l'avez enivré; enfin, à force d'embrassements et de baisers vous avez détaché mon âme et elle repose dans vos

bras ; vous ne la rejetez pas malgré son indignité, vous ne la repoussez point, mais vous l'étreignez contre vous et vous vous écriez : Je vous conjure, ô filles de Jérusalem, de ne pas troubler son repos, de ne pas éveiller ma bien-aimée, jusqu'à ce qu'elle le veuille elle-même. Mais je le demande à votre clémence, ô bon Jésus : pourquoi avez-vous dit « quotidien ? » Voulez-vous que ce soit continuellement notre nourriture ? Ne suffit-il pas que vous habitiez un jour en nous et que vous séjourniez avec nous ? Que vous avons-nous fait ? Que dirai-je donc de votre bienveillance ? Je ne sais comment mon esprit se perd dans ces trésors de votre clémence au point qu'il n'en peut considérer la moindre étincelle, tant l'abîme en est grand. Je ne sais donc dire autre chose, si ce n'est que, depuis que vous voulez être avec nous, nous devons être en tout temps avec vous, et ne jamais nous éloigner de cet époux si bon et si beau, de cette suave nourriture. Ainsi donc, ô Seigneur, que votre amour et la dévotion nous rivent à vous de manière que nous ne voulions ni ne puissions nous retirer de vous. Ainsi donc donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

8. — Et remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à nos débiteurs. Il faut arranger ces paroles et les relier à ce qui précède, de la manière suivante : ô bon Jésus, c'est avec la plus grande bonté et les plus vives instances que vous avez offert à nous, vos indignes esclaves, cet au-

guste aliment. Mais quoi? Je crains d'être invité comme le fut Aman au festin d'Esther. Et si telle n'est pas votre intention, ô bon Jésus, je crains néanmoins, à cause de mes iniquités, car je connais mes péchés. Quoi donc? Un splendide festin est préparé, des messagers, c'est-à-dire de saints anges, remplissent les fonctions de serviteurs, la faim m'excite et me pousse, cependant je n'ose pas approcher parce que j'ai péché. Que ferai-je donc? Il y a des embarras partout autour de moi. Mais je sais bien quel parti je prendrai. J'irai à mon Père céleste, dont il a été dit plus haut « Notre Père, » et je lui dirai : Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, traitez-moi comme un de vos mercenaires, c'est-à-dire : remettez-moi mes dettes. Mais ô heureuse reconnaissance de la faute, par où sont mérités les embrassements du Père ! Peut-être, grâce à la ferveur de l'amour, m'éteindrai-je dans ses embrassements, et serai-je changé en un autre homme. Alors j'aurai assez d'audace pour manger du veau gras.

Remettez-nous donc nos dettes. O merveilleuse condescendance de Dieu envers nous ! Nous l'avons méprisé, nous l'avons échangé contre un objet de rebut et d'horreur, et cependant il nous conseille de demander pardon, parce qu'il veut nous remettre nos offenses, ce qu'il refuse d'accorder aux anges. Comment, ô doux Seigneur, je vous le demande, pouvez-vous encore nous re-

garder, nous qui vous avons honteusement rejeté loin de nous? Et vous, puisque vous nous donnez ce conseil, pardonnez-nous, vous qui avez déjà payé la dette pour nous, vous qui vous êtes déjà offert pour nous en sacrifice. C'est vous, qui nous enseignez à dire : « remettez-nous, etc. » Vous pouvez le faire. Est-ce que la paix n'est pas déjà faite? Est-ce que le banquet de réconciliation n'est pas célébré ou ne se célèbre pas tous les jours? Remettez-nous donc nos dettes, comme nous les remettons à nos débiteurs. O heureuse dette du prochain! ô heureuse offense que nous pouvons alléguer devant Dieu en rémission de notre propre dette! Ne nous affligeons donc pas, mes très-chers frères, si les hommes nous offensent, nous injurent, nous affligent, nous pillent, s'ils retiennent ce qui est à nous; mais dans tout cela, autant qu'il est en nous, mettons notre joie et notre allégresse; ou plutôt cherchons et désirons ces choses, parce qu'il y a une grande vertu et une grande efficacité dans cette allégation que nous enseigne notre plus grand avocat et notre juge. Remettez-donc, et il vous sera remis.

9. — Remettez-nous nos dettes comme nous remettons à nos débiteurs; et ne nous induisez point en tentation. Car, Seigneur, que me sert-il d'avoir été baptisé, d'avoir été lavé après le contact d'un mort, si je touche de rechef un mort. Il ne me suffit pas, Seigneur, que vous me remettiez

les péchés commis, si vous ne me préservez aussi des péchés imminents. Car je suis très-prompt à pécher, et si vous ne me gardez, je me précipiterai sans retenue dans le péché. A quoi servit-il à Aman d'avoir été élevé par le roi Assuérus au-dessus de tous les princes, si ensuite, gonflé d'orgueil, il fut suspendu au gibet? A quoi me sert ce qui est demandé dans les paroles antérieures, si vous ne me conservez dans le bien contre les tentations? Ainsi donc ne nous induisez pas en tentation.

Vous voulez, ô bon Jésus, que notre demande soit ainsi conçue, parce que vous permettez que les tentations nous stimulent fréquemment, afin que nous ayons recours à vous. Vous employez tous les moyens et toutes les voies pour nous attirer à vous, parce que vous désirez de nous avoir avec vous. Dans la tentation, je fuirai donc vers les bras de mon père pour qu'il m'accueille, moi fugitif et timide, et je lui dirai: Ne nous induisez pas en tentation. Mon père veut, désire, attend que je coure vers son sein, mon refuge et mon aide, afin que, me défiant tout à fait de moi-même, je mette en lui seul ma confiance. Donc, ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

10. — Il est très-vrai, Seigneur, que nous sommes dignes de tout mal, parce que nous avons méprisé tout bien. Mais, ô père clément, considérez votre infinie miséricorde et notre affreuse mé-

- chanceté. Otez-nous, à nous enfants et infirmes, l'insupportable fardeau du mal qui nous écrase, nous détruit et nous empêche, d'aller au bien. Délivrez vos serviteurs afin que nous puissions librement servir sous votre commandement et nous consacrer à cela. Surtout délivrez-nous de cet effrayant et horrible mal éternel, de crainte que nous ne soyons privés de votre vue si désirable: à cette idée, l'horreur passe jusque dans tous nos os. A quoi, en effet, me servirait-il d'avoir été votre créature, si je ne vous possédais pas, si je n'étais tout à fait transplanté en vous, dans la vie éternelle. Veuillez nous l'accorder, celui qui est béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il,

CHAPITRE XV.

SOMMAIRE.

Deux autres expositions de l'Oraison Dominicale.

1. — Première manière.
2. — Seconde manière.

1. — Les paroles expliquées ci-dessus peuvent s'entendre d'une autre manière: « Notre père, » est mis en tête, afin que nous approchions du Christ avec confiance. « Qui êtes aux cieux » suit, afin que nous cherchions ce qui est en haut et non ce qui est sur la terre. « Que votre nom soit sanctifié, » est dit quant aux lumières de la foi. « Que votre règne arrive, » quant à la fermeté de l'espérance. « Que votre volonté soit faite, » quant à la conformité de la charité et à sa perfection. « Notre pain quotidien, » quant à la nourriture et quant à l'appui de la tempérance; cet appui est surtout sensible dans le pain de l'Eucharistie. « Remettez-nous nos dettes, » c'est

quant à la corrélation et quant au mérite de la justice, ce qui se montre dans ce qui suit : « Comme nous remettons à nos débiteurs. » « Ne nous induisez pas en tentation » a trait à l'acte de prudence dans les précautions à prendre contre les embûches. « Mais délivrez-nous du mal » a rapport à l'acte de force qui consiste à supporter les adversités. Ainsi soit-il.

AUTRE MANIÈRE.

2. — Les demandes énoncées dans l'oraison dominicale peuvent aussi s'entendre de ce que nous devons posséder dans la bienheureuse patrie. Ainsi, « que votre nom soit sanctifié, » peut s'appliquer à la vision entière et sans voiles, comme si l'on disait : que nous voyions un jour à découvert et sans aucun intermédiaire ce que nous apercevons maintenant en énigme et au moyen d'un miroir. « Que votre règne arrive » s'entend de la possession inébranlable, pour que nous régnions éternellement. Il faut alors interpréter « que votre volonté soit faite » de la dilection parfaite, qui transforme entièrement l'objet aimant en objet aimé. « Sur la terre comme au ciel » veut dire qu'elle soit faite parmi les hommes comme parmi les anges. « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien » doit s'entendre de la plus délicieuse jouissance. « Quotidien » doit s'expliquer dans le sens de continu, parce que le

jour n'y finit jamais. « Aujourd'hui » doit s'entendre de la présence, parce qu'elle n'a ni passé ni futur, parce qu'elle est toute à la fois, ce qui s'exprime mieux par le présent. Quant à cet article « remettez-nous nos dettes comme nous remettons à nos débiteurs » on y demande l'avènement du Christ, dans lequel les dettes seront remises aux vrais Juifs, c'est-à-dire à ceux qui ont fait pénitence et se sont confessés, car l'homme remettra à l'homme et Dieu à tous les hommes la généralité de leurs délits. En disant « ne nous conduisez pas en tentation, » on demande ce charme de la paix dont il est écrit : Mon peuple sera assis dans le charme de la paix où il n'y aura plus de Satan ni de mauvaise rencontre. « Mais délivrez-nous du mal » c'est comme si l'on disait : Procurez-nous cet état qui est parfait par la réunion de tous les biens, qui est agréable par la privation de tous les maux, dans lequel nous serons délivrés du mal.

Cette manière d'exposer l'oraison dominicale requiert une admiration vive, une dévotion merveilleuse, une allégresse qui fait tressaillir jusqu'à la moëlle des os, une pleine volonté d'acquitter notre dette de louanges. Elle renferme en abondance de merveilleux et inénarrables trésors de contemplations. Mais je serais impuissant à les distribuer, je n'en suis pas digne, je ne mérite point qu'ils passent par ma bouche impure, surtout que je ne suis pas digne d'entrer dans le pa-

lais d'Assuérus sans y être appelé! Que ce que nous avons dit du dehors, debout devant l'entrée, suffise à notre simplicité. Mais que le Christ lui-même étende vers nous sa verge d'or en signe de clémence, afin que nous puissions entrer chez lui en sécurité, et régner à jamais avec lui, qui est béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVI.

SOMMAIRE.

Méditation sur le Salve Regina.

1. — *Salve* : Grandeur de la Vierge et petitesse de ceux qui la saluent.
 2. — Reine : sous la conduite de qui nous désirons vivre.
 3. — Miséricordieuse, elle prend surtout souci des misérables.
 4. — Elle est notre vie à beaucoup de titres.
 5. — Notre douceur.
 6. — Notre espérance.
 7. — Le *Salve* est très-salutaire aux âmes infirmes.
 8. — L'approche de la Vierge est sûr et fructueux.
 9. — Cri des âmes pieuses vers la Vierge.
 10. — Exil des enfants d'Eve.
 11. — Soupirs dans la vallée des larmes. -
 12. — Elle est notre avocate.
 13. — Les yeux de la Vierge sont tout remplis de miséricorde.
 14. — Le fruit des entrailles virginales.
-

1. — Pour saluer la bienheureuse vierge Marie, vous devez d'abord considérer sa grandeur. Car

elle ne pouvait pas être élevée à l'égard de son fils à un plus haut point que d'être nommée la mère de Dieu. C'est donc avec un transport d'allégresse et d'admiration à la vue de la grandeur de notre mère qu'il faut vous approcher dévotement et respectueusement d'elle et dire : *Salve*. Cela dit, faites aussitôt un retour sur votre petitesse à côté de la magnificence de la mère, et dites : Prenez patience avec moi, si, étant le plus vil des hommes, j'ose m'avancer devant une si grande reine, si j'ai la témérité de saluer la souveraine des Cieux, la maîtresse des anges et la mère de Dieu. Mais j'attends de votre humble bienveillance et de votre bienveillante humilité que vous me supporterez malgré mon indignité. Et quoique vous soyez l'arche du vieux testament et que je sois d'une condition infiniment basse, cependant, lorsque mon cœur vous aura touchée et que ma bouche vous aura saluée, je crois que je serai non pas frappé mais embrasé de votre amour, et que votre infinie charité m'exaucera en toutes choses. Donc, *Salve Regina*.

2. — Je veux d'ailleurs combattre sous votre commandement, ô Reine, et me confier à votre domination, pour que vous me dirigiez et me gouverniez entièrement. Ne m'abandonnez pas à moi-même parce que je suis excessivement contraire à moi-même ; car, de quoi que vous me chargiez, vous savez que je suis assez misérable pour le laisser là. Mais rempli de misère comme

je le suis et gangréné de la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête de manière à faire horreur, comment daignerez-vous, ô illustre Reine, diriger une créature si infecte? Certes, vous le ferez parce que vous êtes une reine de miséricorde. Or qui est soumis à la miséricorde si ce n'est celui qui est plein de misères? Vous êtes la reine de la miséricorde, et celui qui doit y être le plus soumis, puisque je suis le plus misérable des pécheurs, c'est moi. Comment donc n'exerceriez-vous pas sur moi les effets de votre miséricorde?

3. — Vous êtes vraiment maîtresse et reine de miséricorde, car il n'y a dans cette vie personne de si désespéré, de si misérable, à qui vous n'obteniez une miséricorde salutaire s'il recourt à votre direction. Certes, quand je vous envisage, ô Reine, je n'aperçois que miséricorde. Car c'est pour les malheureux que vous êtes devenue mère de Dieu, que vous avez enfanté la miséricorde, et enfin c'est à vous qu'a été confié l'office d'avoir pitié. Votre sollicitude est partout en quête des malheureux, la miséricorde vous entoure et vous semblez ne désirer autre chose que d'exercer la miséricorde. Vous vous inquiétez beaucoup des malheureux, vous les avez adoptés pour vos enfants, vous avez voulu les gouverner en reine, c'est pourquoi l'on vous appelle la reine de miséricorde.

Que craindrions-nous donc d'ailleurs? Que redoutons-nous? Celui qui vous demandera quelque

chose ne l'obtiendra-t-il point? Pas un autre, à coup sûr, que celui qui se reconnaît pour un malheureux, car les malheureux seuls sont soumis à votre empire. Et qui, en sereconnaissant malheureux, n'aurait pas confiance en votre miséricorde? Que ceux-là seuls aient peur qui se croient justes, les superbes et les présomptueux qui ne se soumettent pas à votre domination, et ceux qui, parmi les malheureux, ne recherchent pas votre miséricorde.

4. — Nous donc, malheureux, nous nous consolons de tout avec vous, nous habitons avec vous, ô Reine, et vous embrassons du fond de nos entrailles, parce que vous êtes la vie. Vous êtes vraiment la vie, vous qui avez vaincu la mort de l'orgueil, nous avez obtenu la vie de la grâce, et avez enfanté la vie de la gloire. Et il est hors de doute que vous avez rendu à beaucoup d'hommes la vie de la nature. Car en toutes choses vous opposez la vie à la mort.

O vie admirable, qui essayez de vivifier les morts! Par vous, ô reine, l'homme est rentré de la privation à la possession. O vie qui ne crains pas la mort, qui chasses la mort, qui rends immortels les mortels! O vie vraiment aimable, vie désirable, vie délectable! O vie qui, loin d'être exposée aux atteintes de la vieillesse, rappelez plutôt les vieillards à la jeunesse! O vie qui annihilez et abhorrez la vie charnelle! O vie qui nourrissez d'aliments célestes! O vie assurément contraire à la vie du monde! Qui veut vous posséder doit

s'affliger, répudier les délices, mépriser la mollesse. Celui-là vous possédera le mieux qui se sera le plus mortifié, ô vie qui donnez la force par l'autorité divine, et l'assistance divine, qui dissipez avec la sagesse divine, qui répandez la vie avec une bonté divine. Si vous êtes ma vie, pourquoi n'êtes-vous pas toujours en moi ? Pourquoi ne faites-vous pas vivre mon âme ? Qui m'accordera que je jouisse toujours du bénéfice de la vie ?

5. — *Dulcedo*. Vraie douceur qui chasse l'amertume du péché en obtenant notre pardon, qui nous acquiert la douceur de la grâce et de la vie, qui nous introduit aux célestes contemplations de la céleste patrie ! O douce Reine, votre nom seul adoucit en nous le sentiment ; l'âme s'élève en méditant sur votre magnificence ; votre beauté réjouit l'œil intérieur ! Vos attraits infinis enivrent le cœur méditatif, ô Reine, qui ravissez les cœurs par la douceur ! O Reine, n'avez-vous pas ravi mon cœur ? Et où, je vous prie, l'avez-vous placé, afin que je puisse le retrouver ? Ne l'avez-vous pas posé dans votre sein pour que je ne le trouve pas ? Ne l'avez-vous pas mis entre vos mamelles ? Peut-être y avez-vous placé mon cœur, afin qu'il y acquière la chaleur qui lui manque. O vous, qui ravissez les cœurs, quand me restituerez-vous le mien ? Pourquoi ravissez-vous ainsi les cœurs des simples ? Pourquoi faites-vous violence à vos amis ? Est-ce que vous le voulez garder toujours ?

Quand je vous le demande, vous me souriez,

vosre douceur m'assouplit et m'arrête ; et, quand je suis rentré en moi-même, si je vous le redemande encore, vous m'embrassez, ô modèle de douceur ; aussitôt votre amour m'enivre, et alors je ne distingue pas mon cœur et je ne sais plus demander que le vôtre.

6. — Mais puisque mon cœur est ainsi enivré de votre douceur, gouvernez-le avec le vôtre, conservez-le dans le sang de l'agneau et placez-le dans le côté de votre Fils ; alors mon but sera atteint, alors je posséderai ce que j'espère, car vous êtes notre espérance. N'êtes-vous pas notre reine ? N'êtes-vous pas la mère de notre récompense, c'est-à-dire du Christ, qui est la récompense des bons et des bienheureux ? N'est-ce pas vous qui désirez de nous élever ? N'est-ce pas vous qui nous aimez sans comparaison et procurez notre bien plus qu'une mère charnelle ? Si donc vous voulez nous rendre glorieux, ou plutôt parce que vous le voulez, qui pourra vous en empêcher ? Qu'ils espèrent en vous, ô Reine, ceux qui connaissent votre nom, car vous n'abandonnez pas ceux qui vous cherchent. A coup sûr, ceux qui espèrent en vous gagneront en forces, ils se revêtiront de plumes, ils auront le vol de l'aigle sans s'épuiser, ils courront sans se fatiguer ; qui n'espérera pas en vous qui prêtez assistance aux désespérés ? Qui n'espérera pas en vous, par qui ont été exaucées les prières des pères et leurs promesses accomplies ? Qu'est-ce qu'ont pu désirer les patriarches et les prophètes

qu'ils n'aient obtenu par vous ? Si les anciens ont eu cela par vous ; comment nous, rachetés du sang de votre Fils, n'obtiendrions-nous pas ce que nous voudrions demander ? Je ne doute pas que si nous venons à vous nous n'ayons ce que nous voudrions. Qu'il espère en vous celui qui désespère et se sent défaillir ; qu'il recoure à vous avec confiance et arrive jusqu'à vous celui qui veut obtenir quelque chose, en disant *Salve*.

7. — Qui donc pourra d'ailleurs nous empêcher de vous saluer, puisque vous êtes notre vie, notre douceur, notre espérance ? Qui donc, puisque vous êtes reine, pourra nous empêcher de vous rendre hommage ? Et qu'est-ce que c'est que redoubler nos salutations, si ce n'est vous rendre hommage sans fin ? Qu'est-ce que c'est que saluer et saluer de rechef, si ce n'est réclamer de vous, ô reine, le salut et le profit du salut ? Quel est l'objet de nos salutations et de nos salutations réitérées, si ce n'est que nous soyons, ô reine, sous votre garde salutaire tant à l'intérieur qu'à l'extérieur ? Pourquoi une salutation réitérée, si ce n'est parce que je vous fais rendre hommage par l'un et l'autre homme ? Pourquoi vous ai-je saluée, si ce n'est pour vous posséder ? Pourquoi vous ai-je saluée de rechef, si ce n'est pour posséder votre fils par votre moyen ? Pourquoi vous ai-je saluée, si ce n'est pour vous rendre attentive à mes vœux ? Et pourquoi vous salué-je de rechef, si ce n'est pour que vous receviez et ac-

complissiez mes vœux eux-mêmes? Certainement, nous voulons vous saluer d'abord pour vous honorer, ensuite pour jouir, après ce temps de misère, de la gloire de votre fils. Vous êtes la reine qu'on salue, d'abord pour obtenir par vous la grâce, ensuite pour arriver à la gloire par vous.

8. — *Ad te*. C'est à vous réellement que nous nous adressons, parce que vous seule avez enfanté le maître, parce que vous seule avez étouffé la vaste dépravation de l'hérésie. Vous seule êtes la maîtresse du royaume, vous seule présidez à la récompense. Nous nous adressons à vous qui êtes la mère de miséricorde, mère véritable qui nous lavez des souillures du péché: enfants vagissants dans le berceau, vous nous consolez; vous nous allaitez quand nous avons faim, vos bras nous soutiennent dans nos défaillances. Vous rendez réellement la force aux blessés et vous conduisez les malades au salut. Vous êtes devenue, non-seulement la mère, mais aussi la médecine des malheureux, vous qui êtes la maîtresse des anges. Oui nous nous adressons à vous, qui ne délaissez pas ceux qui sont en défaillance, qui ne repoussez pas les fugitifs, qui nous attirez par vos caresses, qui nous réchauffez et nous nourrissez dans les délices.

9. — *Ad te clamamus*. Comment ne crierions-nous pas, nous qui sommes couverts de blessures, qui sentons nos plaies, qui de toutes parts som-

mes environnés d'ennemis? Nous crions sous le poids de nos angoisses et de misères infinies; des cris nous sont arrachés par l'anxiété du cœur, le vide de l'estomac et l'amertume de la douleur. Peut-être l'immensité de l'amour nous fait-elle pousser des cris vers vous, de crainte que vous ne tombiez dans l'assoupissement à notre égard. Pourquoi donc dormez-vous, ô reine? Levez-vous, assistez-nous; nous crions aussi pour vous révéler notre misère, car la nécessité nous force à crier. Nous crions encore afin d'exciter davantage votre compassion. A force de crier, nos voix sont devenues rauques. Que tardez-vous si longtemps? Pourquoi permettez-vous que nous soyons affligés? Si vous tardez beaucoup, je perdrai la voix à force de crier, je ne pourrai plus crier vers vous dorénavant; malheur à moi! Que ferai-je alors, quand vous ne pourrez plus ni m'exaucer, ni m'entendre? Que ferai-je alors, ô reine, quand je serai tout à fait privé de vous, quand vous ne pourrez plus m'offrir la mamelle? A mes cris, ô reine, venez vite me secourir, de crainte que je ne tombe dans les mains de mon ennemi. Accourez, reine, hâtez-vous vers votre méchant et infidèle serviteur lorsqu'il crie vers vous, aidez-le en lui pardonnant, délivrez-le des mains de son adversaire et des périls que lui fait courir votre ennemi. N'y eût-il pour vous y engager, ô reine, que l'audace de votre ennemi à s'emparer de vos serviteurs par ruse, vous ne devriez en être que

plus empressée. Accourez et délivrez-nous, ô reine, afin de confondre son orgueil. Accourez, pour que vos ennemis ne nous subjuguent pas, nous qui sommes vos humbles clients. Accourez, de crainte qu'on ne dise : où est leur Dieu dont la clémence faisait leur confiance? Ne vous étonnez pas, ô reine, de nous entendre crier ainsi, car nous sommes trop éloignés de vous. Partis pour un pays lointain, nous y avons dissipé notre part de patrimoine. C'est comme si l'on disait : Si nous étions plus proches, nous pourrions parler sans élever la voix ; mais comme nous sommes à distance, nous crions étant exilés, exilés de la patrie, exilés de la vue de Dieu ; et puis-sons-nous n'être pas exilés de la grâce, exilés des consolations maternelles ! O âme, pourquoi n'es-tu pas séparée de ton corps plutôt que de ta maîtresse ? Tu es exilée du Christ, qui est ta tête. Malheureuse, comment peux-tu cheminer sans tête ? Marcher sans tête, n'est-ce pas une chose monstrueuse ? Malheur à moi, qui suis confiné dans un si long exil ! Comment et quand verrai-je Dieu mon Sauveur ? Quand pourrai-je du moins contempler ma reine ? Je ne doute pas, ô reine, que si nous crions vers vous du fond du cœur en qualité d'exilés, nous ne possédions pleinement et vous et votre fils. Pourquoi donc voulons-nous nous reposer ici ? Pourquoi ne sommes-nous pas tout hale-tants après la patrie ? Pourquoi ne cherchons-nous pas à embrasser une si douce mère ? Pourquoi ne

désirons-nous pas d'habiter chez elle avec son fils?

10. — Tant que nous sommes ici, ô reine, mettez-nous donc dans l'état d'exilés, de crainte qu'ayant la même confiance que si nous étions dans la patrie, nous ne négligions de vous chercher, vous et votre fils. Toutefois, mettez-nous dans l'état d'exilés quant au corps, de façon qu'ici même nous soyons vos concitoyens en esprit.

Filii Evæ. Nous sommes de vrais fils d'Eve, car nous sommes superbes et présomptueux; comme des fils de la véritable Eve, nous sommes ambitieux et avarés, au moins par le désir de savoir, si pas en autre chose, et Dieu le veuille ainsi! Nous sommes gourmands, charnels et désobéissants; nous suivons de très-près Eve en toutes choses, très-prompts au mal, très-rétifs au bien. S'il nous arrive d'engendrer quelque bonne œuvre, nous nous accouchons avec une certaine douleur, avec une certaine tristesse de cœur, mais quant au mal nous le commettons avec joie. Et le mal que nous commettons pour notre propre compte ne nous suffit point; mais comme Eve à l'égard d'Adam, nous souillons les autres pour les entraîner au mal. Et, tout comme elle s'excusait elle-même, nous nous excusons dans nos manquements, ou du moins autant que possible nous les rejetons sur autrui. Dégoûtés de la nourriture que nous offre l'arbre de vie et

de la contemplation du Seigneur en croix, nous étendons la main sur le fruit défendu, nous négligeons de nous consoler dans les délices du paradis au moyen de la contemplation, et nous préférons croupir dans l'ordure du péché. Nous préférons de faire et d'acquérir des choses viles à force de sueurs et de travail, plutôt que de goûter la gloire du Seigneur. Car sans votre assistance, ô reine, peut-être serions-nous déjà tombés dans les profondeurs de l'abîme. Et rien ne nous saurait excuser, parce que c'est Eve et non pas vous que nous imitons en tout. Pour ce motif, ô reine, nous nous adressons à vous.

11. — *Ad te suspiramus.* Nous soupirons, en effet, de l'absence d'une si bonne mère, dans le désir d'arriver jusqu'à vous, ô Reine; nous soupirons vers vous en cherchant votre Fils; nous soupirons vers vous comme des enfants haletant après la mamelle; nous soupirons vers vous par le désir; nous soupirons par notre amour. L'amour seul dont nous sommes intérieurement enivrés envers vous, nous oblige à soupirer vers vous, ô Reine. Et qui n'aimerait en vous la réparatrice du genre humain, la fournaise d'amour, vous qui êtes plus belle que le soleil, plus douce que le miel, vous qui êtes un trésor de bonté, un miroir d'honnêteté, un modèle de toute sainteté? Pour tous vous êtes affable, pour tous vous êtes délectable. Vous êtes un trône de sagesse, un fleuve de clémence, un rayon de la divinité, et personne ne

peut se soustraire à votre chaleur. Qui donc ne soupirera vers vous? L'amour et la douleur nous arrachent à la fois des soupirs, car l'angoisse nous presse de toutes parts. Pourquoi donc ne soupirons-nous pas maintenant vers vous, qui êtes la consolation des malheureux, le refuge des bannis, la délivrance des captifs, la médecine des infirmes, la mère des petits, l'épouse des adultes, la reine des guerriers, la souveraine de tous et de vos ennemis même, car il n'en est aucun qui puisse mettre obstacle à votre volonté? Ainsi affligés, ainsi malheureux, nous soupirons vers vous, qui êtes une si grande reine, en gémissant et en pleurant dans cette vallée de larmes.

Vous voyez, ô Reine, combien nous sommes remplis d'amertumes. A l'intérieur nous gémissons, à l'extérieur nous pleurons; couchés dans ce séjour de larmes, nous gémissons sous le poids du péché; chargés d'ennuis, nous pleurons; inondés de misères, nous sommes dans la vallée des larmes. Nous gémissons couverts de blessures, dépouillés de tout nous versons des pleurs, nous sommes dénués de tout dans la vallée de larmes. Nous gémissons de ne pas voir le soleil de justice, nous pleurons d'être au service de notre ennemi; nous sommes dans la vallée de larmes, implorant votre secours. C'est certainement cette vallée de larmes, où coule tout ce qui est un sujet de larmes, où afflue tout ce qui est un sujet de gémissement, où se précipite tout ce qui est un sujet de pleurs. Dans

cette vallée se sont répandus les démons des enfers, le péché de nos premiers parents, les misères de nos ancêtres. Que dirai-je de plus? Je ne puis pas, je ne saurais pas raconter toutes les horreurs de cette vallée.

12. — *Eia ergo, advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte.* Merveilleuse clémence du Créateur, qui daigne accorder une assistance si noble et si digne d'éloges à nous qui sommes dans l'affliction! Certes, elle est admirable la bonté de notre Dieu qui donne à ses justiciables une reine comme vous pour avocate, afin qu'établie par votre propre Fils comme intermédiaire entre notre juge qui est lui-même et nous, vous puissiez obtenir pour nous tout ce que vous voudrez. Il n'y a pas de doute que notre faute condamnait à juste titre ceux que conserve le patronage de votre charité. Admirable miséricorde du Seigneur envers nous, qui, de crainte que nous ne fuissions ailleurs devant la sentence, non-seulement a daigné se donner à nous comme juge, pour que la sentence fût promulguée par Jésus-Christ, Dieu et homme, mais encore a voulu instituer comme notre avocate, sa mère, la dispensatrice de la grâce. Il n'y a donc pas à craindre que vous n'ayez pas compassion des malheureux et que vous ne fassiez point pencher le jugement pour la partie dont vous défendez les intérêts, ni que vous ne nous procuriez pas la gloire dont vous êtes la source. Je sais bien que

la sentence n'est pas susceptible d'appel à une juridiction supérieure, parce que si le juge est un homme votre Fils, il est néanmoins Dieu et Fils de Dieu. Je ne vois pas comment il pourrait vous refuser quelque chose, ni comment nous n'obtiendrions point par vous la céleste patrie. Voilà ce que désire notre Dieu, voilà ce qu'il souhaite, voilà pourquoi il vous a chargée d'être notre avocate. Il ne nous faut donc plus rien, ô Reine, sinon que vous tourniez vers nous vos regards miséricordieux.

13. — Vous donc qui êtes notre avocate, tournez vers nous vos regards miséricordieux. Je ne doute pas que, si vous considérez nos misères, votre pitié ne s'empresse d'accomplir sa tâche. Ils sont admirables, ils sont aimables, les rayons qui partent de vos yeux, par lesquels vous nous attirez à l'amour et à notre salut, par lesquels vous arrachez les yeux empoisonnés du basilic. O yeux d'Eve chargés de poison, que ne vous présentez-vous aux yeux de la Vierge, si vous désirez une cure radicale? Car la lumière de ses yeux dissipe les ombres, chasse les hordes de démons, purge les vices des âmes, enflamme les cœurs glacés et les attire enfin au ciel.

14. — O Reine, qu'ils sont heureux ceux sur qui se sont arrêtés vos yeux! Tournez donc ces yeux vers nous, et montrez-nous à la fin de cet exil, Jésus, le fruit béni de votre ventre. O ventre admirable, qui a pu contenir le Créateur, ô ventre

digne de louanges, qui a mérité de recevoir la rédemption, ô ventre digne d'amour, d'où a émané le désir des âmes, le fleuve des grâces, la récompense de la gloire! O ventre qui êtes plutôt le ciel empyrée. Ce ventre a renfermé le prix du rachat des âmes perdues, la félicité des bienheureux, le Dieu des anges! O heureux ventre, heureuses entrailles, heureuses mamelles, source de piété, lac de sainteté, fleuve de bonté que votre ventre, ô Reine! O heureux ventre qui avez engendré le soleil, réparé le monde, reconquis la patrie! Ventre inestimable, qui a porté le salut pour les infirmes, la vie pour les morts et le paradis pour les justes! O ventre divin, trône de la sagesse! O ventre, ouvrage divin et comble de la gloire! O ventre aimable et douceur de l'âme, point culminant des esprits, ivresse des cœurs, suavité des hommes soumis au péché! Votre fruit, ô reine, est ici un fruit vraiment heureux dès son premier principe; c'est Jésus, fils du Dieu vivant, c'est notre Sauveur, c'est notre Seigneur Dieu. Après cet exil, montrez-nous plein de bonté ce Jésus, fruit béni de votre ventre, afin qu'en le voyant nous le possédions, qu'en le possédant nous jouissions de lui.

Vous êtes clémente pour ceux qui sont dans le besoin, charitable pour ceux qui vous implorent, douce pour ceux qui vous aiment. Vous êtes clémente pour ceux qui se repentent, charitable pour ceux qui profitent, douce pour ceux qui vi-

vent dans la contemplation. Vous êtes clémente dans vos efforts, charitable dans vos largesses, et douce dans le don de vous-même. Vous êtes clémente dans vos consolations, charitable dans vos caresses, douce dans vos baisers. Vous êtes clémente dans les effets, charitable dans les sentiments, douce dans la conversation. Vous êtes clémente pour ceux qui vous méditent, charitable pour ceux qui vous regardent, douce pour ceux qui vous embrassent. Vous êtes clémente pour ceux qui sont soumis, charitable pour ceux qui se corrigent et douce pour ceux que vous aimez. O clémente, ô charitable, ô douce Marie!

CHAPITRE XVII.

*Dernier chapitre sur l'état des bienheureux dans
la Jérusalem céleste.*

Je balbutierai quelques mots de la céleste Jérusalem que nous avons à contempler. Car c'est un lieu élevé, magnifique, large et solide. La société est noble, belle, bienveillante, pure, perpétuelle, c'est-à-dire qu'elle ne cessera jamais et qu'il n'y aura jamais d'interruption. Là nous aurons un maître tout-puissant, excellent, juste, libéral, un père auguste, riche, prévoyant, charitable, un frère entièrement semblable, affectueux, sage et bon, un époux modèle de beauté, de perfection, de douceur et de fervent amour.

Quant à nous, il y aura là vision à découvert, attention ferme, dilection parfaite, acte de louange sans fin, profond respect, haute admiration, saint transport, dévotion intime. Il y aura dans le corps agilité, clarté, subtilité et impassibilité. De tout cela naîtra pour nous, jouissance parfaite, satiété complète, sobriété tempérante, volupté pudique, expansion du cœur, abondance délicate, transformation absolue et intime, centre de repos, toute espèce d'agrément et de douceur, toute sécurité et toute liberté, car nous serons délivrés de toute injure, violence, faute et misère. C'est ainsi que Dieu essuiera toutes les larmes des yeux de ses Saints, et qu'il n'y aura plus ni de mort ni de deuil; il n'y aura plus ni de cris ni de douleur, car tout cela aura passé d'abord comme nous l'atteste la Vérité elle-même dans l'Apocalypse.

Heureuses larmes qu'essuiera la main du Créateur! C'est pourquoi la vérité dit par la bouche d'Isaïe: on vous portera à la mamelle, vous serez caressés sur les genoux. Comme une mère caresse son enfant, je vous consolerais et vous serez consolés à Jérusalem. Et parce que nous nous réjouissons du bien échu à d'autres d'autant plus que nous les aimerons davantage; dès que nous aimons tous les autres comme nous-mêmes et Dieu beaucoup plus que nous-mêmes, notre joie sera donc multipliée en raison du nombre infini des anges dont le bonheur nous fera plaisir comme le nôtre même. Et nous nous réjouissons

sans comparaison plus de l'immensité de la puissance, de la sagesse et de la bonté de Dieu que de notre propre félicité. Et comme cela est excessif, nous serons ainsi absorbés dans le bonheur et la félicité divine, nous entrerons à l'intérieur et à l'extérieur dans les joies du Seigneur, de toutes parts absorbés et enveloppés d'une joie portée au suprême degré. Il ne faut pas s'en étonner : car Dieu nous aime sans comparaison plus que nous ne nous aimons nous-mêmes. Il nous donnera donc plus de satisfaction et de joie que nous ne saurions ni ne pourrions en demander ni en désirer. Ainsi donc la joie sera abondante et surabondante pour nous parce que nous aimons et sommes aimés ; parce que ni l'œil n'a vu, ni l'oreille n'a entendu, ni le cœur de l'homme n'a saisi ce que vous avez préparé à ceux qui vous aiment, Seigneur ; parce que le cœur de l'homme passager, même de celui qui est arrivé au terme, ni celui d'un ange quelconque ne peut comprendre ce bien infini et cette joie qui nous est préparée. Nous entrerons donc ainsi dans la joie du Seigneur.

Plein d'allégresse, j'entrerai dans la joie du Seigneur et je lui rendrai grâces de tant de bienfaits. Mes lèvres se réjouiront quand je chanterai ses louanges de concert avec mon âme qu'il a si noblement rachetée. Jérusalem, loue ton Seigneur ; Sion, chante ton Dieu ; qu'il soit loué par le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment. Fai-

sons déjà retentir nos alleluia au-dessus de toutes les places de la ville de Jérusalem. Louez donc le Seigneur, ô mon âme. Je louerai le Seigneur toute ma vie; que toute créature le loue avec moi. Ainsi soit-il.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

TRAITÉES DANS CET OUVRAGE.

Vie de saint Bonaventure	V
Préface du traducteur.	IX
Prologue de saint Bonaventure	XXIII

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I.	Que l'homme doit méditer de bon cœur sur la passion de Jésus-Christ, et quelle immense utilité il en retire .	27
— II.	Six moyens admirables pour compatir à Jésus-Christ crucifié.	37

CHAPITRE III.	Méditation sympathique sur la douleur éprouvée par la sainte Vierge le jour de la mort de son fils	49
—	IV. Echelle de la méditation de la passion du Seigneur et ses sept degrés.	54
—	V. La passion est adaptée aux quatre sentiments principaux de l'âme	63
—	VI. La passion est adaptée aux vertus.	66
—	VII. Ascension septuple de la compassion suivant les sept formes de la grâce du Saint-Esprit	70
—	VIII. Dans la passion brillent les huit béatitudes, les douze fruits du Saint-Esprit, les dix commandements et les sept Sacrements	102
—	IX. Comment brillent dans la passion les devoirs de toutes les hiérarchies des Anges et de l'Eglise.	108
—	X. La souveraine puissance, la sagesse et la clémence brillent également dans la passion.	118
—	XI. La passion fait brûler le cœur humain pour les sept œuvres de miséricorde.	128
—	XII. Oraison dévote sur la passion de Notre-Seigneur	135

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE I.	Dix moyens de progrès spirituel pour plaire davantage à Dieu	149
— II.	La considération des bienfaits de Dieu enflamme le cœur et unit à Dieu.	153
— III.	Nous devons toujours avoir Dieu dans le cœur et nous abaisser au-dessous de toute créature sans désespoir et sans présomption	166
— IV.	Force du cœur brûlant de l'amour di- vin et périls que court un cœur tiède.	172
— V.	La considération de sa propre bassesse engendre par excellence la haine de soi et l'amour de Dieu. Utilité des afflictions et danger des consola- tions.	176
— VI.	Comment dans toutes nos actions nous pouvons jouir de la contemplation	187
— VII.	Combien délectable et attrayant est l'a- mour de Dieu	193
— VIII.	Il faut toujours penser à la présence de Dieu.	197
— IX.	De la vraie disposition où l'on doit être envers le prochain	201

CHAPITRE X.	L'âme doit se livrer à l'amour de Jésus-Christ seul et mépriser la bassesse des choses de la terre	210
—	XI. Comment doit se comporter le prêtre quand il approche du corps de Jésus-Christ à la messe	216
—	XII. Demande pour exciter le cœur à l'amour du doux Jésus.	224

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE I.	Trois choses portent à la contemplation : l'humiliation de soi-même, la conformité avec Jésus crucifié, le désir de Dieu seul	231
—	II. Combien il est glorieux que l'homme se divinise et comment s'opère cette transformation.	233
—	III. Voie courte vers la perfection : toujours monter, ne jamais s'arrêter en montant	239
—	IV. Comment l'âme s'enivre dans la contemplation.	243
—	V. Quel l'homme, avant d'être ravi, s'enivre de diverses manières	247

CHAPITRE VI.	Dans quel sentiment le contemplatif doit être envers les autres.	. 252
—	VII. Le contemplatif ne doit pas croire que les autres lui sont inférieurs	. 260
—	VIII. Contre les superbes et les présomptueux	. 271
—	IX. Ceux qui savent bien obéir sont rares.	276
—	X. Les tentations sont utiles aux serviteurs de Dieu	. 282
—	XI. Comment doit être réprimée la tentation relative à la prédestination.	. 286
—	XII. Plainte de la chair à Dieu le père, touchant le Christ.	. 290
—	XIII. Méditation sur l'<i>Ave Maria</i>.	. 296
—	XIV. Humble méditation sur l'oraison dominicale	. 309
—	XV. Deux autres manières d'expliquer l'oraison dominicale	. 327
—	XVI. Méditation sur le <i>Salve Regina</i>	. 331
—	XVII. De l'état des bienheureux dans la Jérusalem céleste	. 348

FIN DE LA TABLE.

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR.

- LA FAUSSETÉ DU PROTESTANTISME DÉMONTRÉE, par Mgr J. B. Malou, évêque de Bruges. Troisième édition, revue et augmentée. Suivie d'une Réponse à la Société évangélique ou Église chrétienne missionnaire Belge, établie à Bruxelles, et d'un Appendice sur l'Apostolat d'argent et le trafic des consciences. 4 vol. in-18.
- HISTOIRE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE EN DANEMARK depuis le neuvième siècle jusqu'au milieu du seizième, suivie d'un Appendice sur l'expulsion des Franciscains, par l'abbé G. J. Karup, membre de l'Académie des sciences à Rome. Traduit du danois par D. Van Becelaere. 1 volume in-8°.
- TRAITÉ DE LA PAIX INTÉRIEURE, par le R. P. Ambroise De Lombez; suivi du Traité de la joie de l'âme chrétienne, du même auteur. Suivie des Prières pendant la Sainte Messe et pendant le Salut. 1 vol. in-12.
- LE PREMIER BESOIN DE L'HOMME. Traité de la prière. Sa nécessité, ses conditions et ses différentes formes, par l'abbé Millet. 1 volume in-12 de 446 pages.
- TYBORNE. Esquisse historique de la persécution religieuse, sous le règne de la reine Élisabeth. 1 volume in-8°.
- LIBER SACERDOTALIS SEU SCUTUM FIDEI ad usus quotidianos sacerdotum, opera et studio R. P. Conradi Boppert, monachi congregationis Benedictinæ, etc. 6 vol. in-24.
- JÉSUS NOTRE AMOUR, NOTRE VICTIME ET NOTRE NOURRI-
TURE dans le Très-Saint Sacrement des Autels, par C. Zwickenflug, chanoine et conseiller épiscopal de Ratisbonne. 1 vol. in-12 de 648 pages.